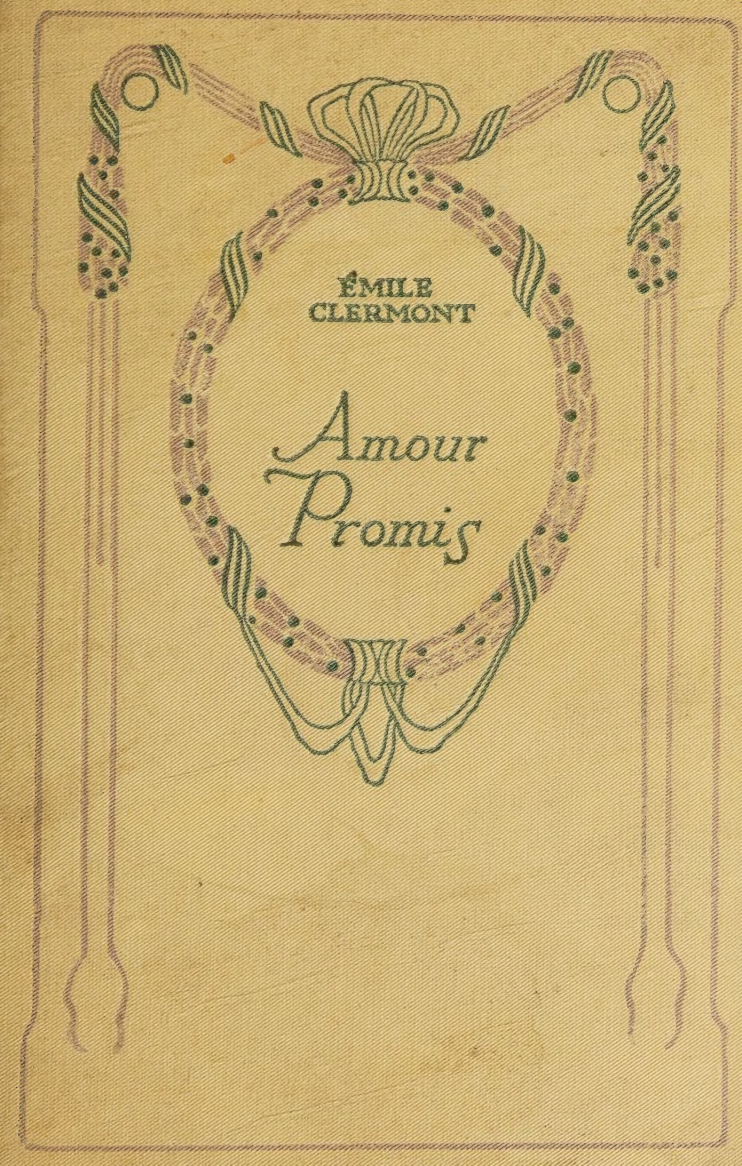
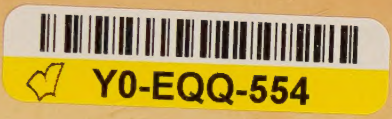

ÉMILE
CLERMONT
Amour
Promis


Y0-EQQ-554

Amour promis

OUVRAGES D'ÉMILE CLERMONT

LAURE, roman . . . . (*Grasset*)

HISTOIRE D'ISABELLE . (*Grasset*)

LE PASSAGE DE L'AISNE (*Grasset*)
(*Collection des Cahiers Verts*)

ÉMILE CLERMONT, SA VIE, SON ŒUVRE
par Louise Clermont ; préface de Maurice Barrès. Ouvrage couronné par l'Académie française. (*Grasset*)

RÉNE Louise.

Amour promis

Par

Émile Clermont

Nelson
Éditeurs
25, rue Denfert-Rochereau
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris

1925

ÉMILE CLERMONT
(1880 – 1916)

Première édition d' « Amour promis » : 1909.

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN

AMOUR PROMIS

PREMIÈRE PARTIE

I

VOUS savez, mon ami, ce qu'il en est des confidences : si une occasion s'offre d'ouvrir notre mémoire trop lourde, le secret que nous gardions vient brûler nos lèvres ; il semble alors que dire nos regrets serait nous en délivrer, et que notre mal ne vient que du silence. Combien de fois j'ai connu cette illusion ! Combien de fois, après avoir presque malgré moi laissé couler de mes lèvres mes pensées cachées, je me suis trouvé plus seul encore qu'auparavant, et humilié ! Et cependant, en ce moment encore où, à votre demande et pour vous, j'entreprends le récit d'une crise qui a cruellement traversé ma vie, voilà que j'entends au fond de ma mémoire un tumulte joyeux, voilà que mes souvenirs accourent, innombrables et pressés, comme s'ils

devaient, en venant ainsi à la clarté de ma conscience et de la vôtre, recevoir le don d'une nouvelle vie...

Certes, je ne pensais point faire naître en vous l'intérêt que vous avez montré, lorsque le hasard de nos conversations m'amena à vous conter certaines des circonstances que vous trouverez reproduites dans les pages qui suivront. Je ne vous exposais pas de situations neuves et frappantes, mais une histoire monotone malgré sa fin tragique, et des pensées si déraisonnables que longtemps j'en ai fui moi-même le souvenir, bien loin de les vouloir révéler ; vous me disiez cependant que ces sentiments ne sont point si rares, et que souvent ce que nous dissimulons comme une bizarrerie de notre nature, c'est aussi le secret de ceux qui nous entourent... Je ne sais, mais il est vrai que je trouvais en vous une attention vivante ; vous aussi avez éprouvé que les sentiments même ténus, même instables, peuvent être des maîtres tyranniques, qu'on ne les accueille pas, qu'on ne les chasse pas à sa guise ; c'est pourquoi, lorsque vous m'avez demandé le récit complet de circonstances que vous ne connaissiez encore que par fragments, je me décidai sans peine à l'écrire, assuré qu'il éveillerait parmi vos souvenirs ou vos rêves l'écho qui lui convient.

Lorsque nous avons été la cause d'un malheur, souvent notre responsabilité grandit à nos yeux à mesure que dans notre mémoire le détail des faits

s'obscurcit ; peu à peu nous oublions les événements qui ont pesé sur nous ; nous admettons que nous aurions pu éviter ce qui fut, et qu'il dépendait de nous d'infléchir autrement nos désirs ou notre volonté. Et moi surtout, qu'aveuglèrent de fragiles nuances de sentiments, à peine si dans leur ombre lointaine je leur reconnais quelque réalité ; mais si, les considérant une à une, je les dégage de la poussière confuse qu'y jetèrent déjà les années, comme je découvre leur enchaînement nécessaire, le rythme invincible des désirs, et comme j'aperçois tout ce que je suis et tout ce que je puis être dans ce miroir étroit et tragique ! Ainsi je me souviens avec moins d'amertume en me souvenant mieux ; et même, à force de me rendre compte des nécessités qui m'emprisonnèrent, je retrouve au-dessus d'elles une sorte de liberté.

Il me plaît aussi de réveiller ces heures dont plusieurs furent émouvantes parce qu'alors j'ai pleinement vécu ; elles sont comme une partie de moi, et il y a, à sentir morte une partie de soi, une volupté immense et mélancolique. La fuite inévitable de la vie intérieure, son écoulement irréparable et profond m'ont toujours donné un merveilleux vertige. Aussi, lorsque je reviens à présent sur ces moments disparus, entendant plus fort que jamais cet adieu poignant et doux, et rapprochant ma pensée familière d'un visage chéri, il me semble répandre mon cœur sur tout ce que j'ai le plus aimé.

Je vous ai raconté que lorsque aux environs de ma douzième année je fis la connaissance d'Hélène Véière, j'habitais avec mes parents à Rive-de-Gier, l'une des petites villes industrielles qui enfument et salissent la vallée du Gier entre Saint-Étienne et Givors. C'était là un sombre décor pour une enfance rêveuse. La rude existence des travailleurs a toujours eu pour moi un aspect sombre et presque hostile. Les ouvriers grouillaient dans des rues sordides, où par les portes entre-bâillées des maisons on apercevait des intérieurs misérables. Je me rappelle encore avec effroi certains crépuscules d'hiver agonisant dans des jardins nus... Combien de fois depuis, en voyant dans plusieurs villes de province de bonnes cathédrales gothiques qui se haussent au-dessus des toits voisins, avec cet air ailé que leur donnent leurs chimères et leurs gargouilles, combien de fois j'ai regretté qu'une œuvre d'art pareille n'ait pas abrité mes premiers désirs ! Elle m'eût donné une image nette de la beauté ; elle m'eût épargné peut-être la stérile mélancolie que je dispersais sur de maigres horizons coupés par des montagnes de cendres et par les chapeaux en bois des puits de mines. Notre maison, par bonheur, était située un peu à l'écart, dans un vallon solitaire et boisé où courait un ruisseau ; elle était entourée d'un petit jardin ; un peu plus haut un pont était jeté sur le ruisseau ; le silence qui régnait là n'était rompu que par le bruit des lourdes voi-

tures de paysans qui descendaient de la montagne et qui passaient sur le pont avec fracas.

M. Véière, le père d'Hélène, était l'un des industriels les plus importants de Rive-de-Gier ; il y possédait une grande usine métallurgique dont il s'occupait lui-même. Mon père était chargé de la direction d'une forge beaucoup moins importante, et sa situation était modeste. M. Véière et lui avaient été camarades à Paris dans la même école spéciale ; aussi se tenaient-ils pour amis, bien que leur amitié ne fût, je crois, guère autre chose que la bonne opinion que tous les deux en avaient. Ma mère était extrêmement timide, au point qu'en compagnie elle était gênée comme si elle avait constamment senti tous les regards fixés sur elle. Elle avait, comme moi, de l'antipathie pour les paysages désolés qui nous entouraient, et elle n'aimait pas sortir de chez elle. Aussi pendant longtemps nous eûmes peu de relations avec la famille Véière, qui était du reste beaucoup plus riche que nous.

Cependant, durant la dernière année que je passai à Rive-de-Gier avant d'être envoyé au collège, Mme Véière m'invita souvent à venir jouer avec sa fille, son fils Henri, âgé de sept ans, et d'autres enfants dans la propriété de Randé où elle habitait, à environ deux kilomètres de la ville.

Mme Véière souffrait alors d'une grave maladie de cœur ; elle était presque condamnée à l'immobi-

lité. Ne pouvant plus sortir avec ses enfants, elle cherchait à les distraire en réunissant chez elle leurs amis. Souvent, lorsqu'il faisait beau, elle restait dehors étendue sur une chaise longue, surveillant de loin nos jeux.

Les premières fois que j'allai à Randé, je comparai avec respect le parc profond et luxueux à notre étroit jardin blotti le long de son ruisseau. La maison était placée sur une légère hauteur ; elle était longue, peu élevée et d'aspect assez commun. D'un côté elle donnait sur une cour entourée de hangars et d'écuries ; l'autre côté regardait vers le parc ; une longue pelouse incurvée au milieu descendait en pente douce jusqu'à un bois de sapins. Cette pelouse était parsemée de corbeilles fleuries et de saules pleureurs. Tout près de la maison se dressait un bouquet de beaux tilleuls, qui au printemps se couvraient de fleurs d'un blanc très pâle ; ils abritaient une sorte de terrasse sablée où nous jouions ; en été il s'en détachait des milliers de petites boules grises surmontées de feuilles jointes deux à deux qui tournoyaient dans les airs en tombant.

D'ordinaire j'y rencontrais beaucoup d'enfants ; nous courions sur la pelouse et dans les massifs qui la bordaient ; ou bien nous jouions au croquet près de la maison. On goûtait dans une salle à manger claire qui avait de grandes baies ouvertes sur le parc. Quelquefois on dansait. Il m'arriva aussi de me trouver seul avec Hélène.

C'était toujours avec plaisir que j'allais à Randé ; cependant je ne m'y amusais jamais franchement.

Hélène Véière était de quelques semaines plus âgée que moi ; elle se considérait comme mon aînée et me traitait en conséquence. C'était une fillette élancée, grande, aux gestes spontanés et vifs ; son élégance naturelle la faisait remarquer tout de suite parmi les autres enfants. Plus tard, il y eut davantage de douceur et de suavité dans ses traits ; alors elle avait un profil net, ferme, pur qui retenait les yeux. De longs cheveux très noirs, aux reflets presque bleus, ruisselaient sur ses épaules. Elle affectait de préférer la société des grandes personnes à celle des enfants de son âge : avec ceux-ci elle manquait un peu de simplicité. Elle avait des amitiés d'élection, exclusives et brèves ; souvent elle se montrait indifférente, même hautaine, avec des retours lumineux et charmants. Se sachant belle, elle en tirait quelque vanité. Elle était certainement bonne et délicate, mais elle ne prenait pas toujours la peine de le paraître, parce qu'elle plaisait sans cela.

Je me sentais près d'elle gauche, insignifiant ; je pensais qu'elle devait me dédaigner ; et peut-être ne me trompais-je pas. Elle se moquait de moi lorsque nous jouions parce que j'étais souvent distrait. Je ne parvenais pas à m'absorber dans le jeu comme les autres ; mes yeux flottaient au hasard ; les choses autour de moi se fixaient en

images limpides que je regardais sans y songer ; je laissais passer mon tour ; on m'appelait, on riait, j'avais l'air de revenir de très loin, et j'étais perdu de confusion.

Dès que j'eus vu Hélène quelquefois, je conçus pour elle une inclination passionnée ; ses attitudes, les traits gracieux de son visage s'imprimaient dans ma mémoire avec une force tyrannique. Loin d'elle je n'aspirais qu'à la revoir, et j'allais toujours à Randé avec une immense émotion ; cependant son indifférence à mon égard, ses façons légèrement prétentieuses me blessaient, et, tout enfant que j'étais, je souffrais de cette contradiction qu'elle pût librement me fâcher sans cesser de me plaire. Les défauts que je lui trouvais me peinaient comme s'ils m'avaient un peu privé d'elle ; enfin elle me donnait bien des ennuis. Les inclinations qu'ont les enfants, lorsqu'elles sont tout innocentes, ont un caractère touchant ; ceux qui les subissent n'en savent ni la cause, ni la fin, ni le nom : ils sont étonnés de ce rêve imprévu. Le sentiment qu'elle m'inspirait m'apparaissait, je ne sais pourquoi, comme infiniment défendu. Aussi pour rien au monde je n'aurais voulu révéler un secret si troublant ; et puis je doutais extrêmement que cet aveu, si je venais à le faire, fût accueilli avec la douceur dont j'avais besoin.

Hélène me remarquait à peine, tandis que j'aurais souhaité l'étonner, la dominer : l'admiration

qu'elle avait pour ma mère me vengeait seule de ses dédains. Lorsque j'étais à Randé, souvent, à la fin de l'après-midi, ma mère venait me chercher. Mme Véière se tenait ordinairement sous les tilleuls qui couronnaient la pelouse, en compagnie de quelques dames ; ma mère, quand elle arrivait, faisait signe de loin à Mme Véière, qui se soulevait sur sa chaise longue, de ne point se déranger ; elle rougissait toujours un peu ; je la vois encore, s'avançant d'une démarche à la fois hésitante et rapide. Une fois Hélène qui la suivait des yeux se tourna vers moi et me dit, avec un regard plein de clartés :

— Comme votre maman est donc belle !

Elle était charmante, en effet, ma mère, dans ses toilettes très simples, avec les jupes un peu bouffantes et les corsages étroits qu'on portait alors ; jamais en tout cas je n'en fus aussi certain que ce jour-là ; et cette exclamation me remplit pour elle d'une reconnaissance sans bornes.

Quand elle était là, Hélène allait s'asseoir dans le cercle des dames ; je m'approchais aussi. Je sentais ma mère timide et frémissante comme moi ; je ne la quittais point du regard, et même je ne pensais plus à rien, tant je prenais part à ce qu'elle disait et faisait. Et maintenant, au seuil de ces jardins heureux où pour la première fois mes souvenirs vous conduisent, vous devinez aisément de quelle lumière se pare pour moi cette image de ma

mère encore jeune et jolie. Vous savez qu'elle n'est plus...

Un des principaux griefs que j'avais contre Hélène, c'était qu'à tout moment, et sans un mot d'excuse, elle abandonnait le jeu pour aller se mêler au groupe des visiteurs qui entouraient Mme Véière. Là on la caressait, on la cajolait ; on la questionnait sur ses études, ses lectures ; elle exprimait ses opinions, on avait l'air d'y prendre intérêt ; enfin elle jouait à la dame. Invariablement, au bout de quelques minutes, Mme Véière la renvoyait à ses amis. Elle revenait en conservant un air de supériorité offensant. Ce sans-gêne m'exaspérait, à tel point qu'un jour je me laissai aller à la frapper.

J'étais cette fois-là seul avec elle, nous jouions au croquet ; elle eut l'idée d'aller faire un tour au salon où venaient d'entrer quelques visiteurs, et je l'y suivis. Après qu'elle eut longuement et inutilement bavardé, Mme Véière la pria de retourner au jardin ; elle obéit en boudant, et reprit le jeu presque à regret, les idées ailleurs. J'étais profondément humilié de voir pour quel futile plaisir elle me délaissait, moi qui aurais tout donné pour lui plaire ; mon cœur tout à coup déborda d'amertume, je m'élançai sur elle, et, saisissant à pleines mains ses cheveux, je les tirai si violemment en arrière que sa tête se renversa ; tout son corps ploya. J'eus immédiatement une joue égratignée jusqu'au sang.

Une fenêtre de la maison s'ouvrit en cet instant avec fracas ; aussitôt je lâchai prise ; sans oser seulement lever les yeux, nous nous remîmes à jouer : mais nous poussions nos boules au hasard, et de longtemps nous ne dîmes rien. J'étais stupéfié de ce que j'avais fait, mais, en somme, point mécontent ; Hélène parfois me regardait à la dérobée... C'est la seule occasion, je crois, où il lui fut donné de soupçonner la passion qu'elle m'avait inspirée. En tout cas elle ne me garda point rancune de ce mouvement d'impatience ; lorsque je la revis quelques jours après, je l'observai attentivement : elle se donna l'air de ne se souvenir de rien.

Nos relations d'ailleurs furent bientôt rompues. Il y avait quelques mois seulement que je venais à Randé lorsque la maladie de M^me^ Véière s'aggrava subitement ; au bout d'une semaine on perdit tout espoir de la sauver. Elle mourut. C'était dans les derniers jours d'un magnifique été.

Ma mère fut très affectée ; elle plaignit beaucoup Hélène, qu'elle avait en grande amitié ; la veille de l'enterrement, dans l'après-midi, nous allâmes la voir. Il faisait très beau temps, et très chaud. Nous étions un peu oppressés en traversant le parc désert ; lorsque nous eûmes passé le seuil de la maison, le silence qui l'emplissait tomba sur nos épaules comme du froid. On nous introduisit dans un vaste salon qui était sombre parce que toutes les persiennes étaient baissées ; au fond, près des fenêtres ou-

vertes, plusieurs dames en deuil assises dans des fauteuils causaient à voix basse.

Hélène sortit de ce groupe et vint à nous. Elle était très pâle et ses paupières étaient rouges ; elle semblait plus grande, plus âgée dans sa robe noire, presque une jeune fille déjà. Lorsqu'elle fut près de ma mère, elle la regarda fixement, comme si elle avait cherché quelque chose dans ses yeux, puis elle se jeta dans ses bras en pleurant. Elle me serra la main. Et moi, voyant la douleur que la mort lui avait faite, je jugeai en cet instant la tendresse involontaire que je lui portais particulièrement déplacée et presque coupable ; j'aurais voulu l'arracher même de ma mémoire, et, pour qu'on ne la vît point sur ma figure, je reculai d'un pas et je m'effaçai derrière ma mère.

L'une des dames qui était au fond du salon, près des fenêtres, se leva et s'approcha de nous ; elle salua ma mère et lui dit qu'elle était la sœur de Mme Véière. Elle nous parla des derniers moments de la morte.

Elle nous dit que désormais c'était elle qui s'occuperait d'Hélène, et qu'elle allait d'abord l'emmener chez elle dans le Midi pour plusieurs mois. Elle appuyait son bras sur l'épaule d'Hélène et caressait affectueusement les boucles de ses cheveux. Elle offrit de nous conduire dans la chambre de Mme Véière pour que nous la vissions une dernière fois ; mais je serrai avec force le bras de ma

mère afin de lui faire comprendre qu'il ne fallait accepter à aucun prix. Nous sortîmes ; des flaques de soleil vacillaient sur le sable des allées, et les arbres étaient pleins du tapage des oiseaux.

Je pleurai parce qu'Hélène partait. Bientôt je quittai moi aussi Rive-de-Gier. Je fus mis en pension dans une grande ville. Une autre vie commença. Au début, je regrettai souvent Randé, Hélène, et le bonheur angoissé que j'avais connu auprès d'elle et auquel rien ne ressemblait. Mais lorsque me furent venus peu à peu d'autres pensées et d'autres goûts, je n'eus plus guère d'amitié pour son souvenir.

II

Me voici maintenant huit années plus tard, revoyant Hélène pour la première fois, par un après-midi de juin, dans ce même décor de verdure et de grands arbres. Elle était très belle alors... Mais avant de vous rien dire d'elle, laissez-moi revenir sur les années écoulées, et vous introduire au cœur de mon adolescence ardente et tourmentée.

Je passerai vite sur ma longue réclusion au collège. Un seul événement — si banal ! — vint rompre ces années désertes et pareilles. J'avais alors douze ou treize ans ; un soir d'hiver on vint me chercher en étude ; dans le parloir sombre je trouvai mon père et ma mère, qui m'apprirent que l'un de mes oncles était mort la veille ; c'était le frère de ma mère ; je l'aimais beaucoup, je ne le savais pas malade : je fus bouleversé.

Nous prîmes le train le soir même pour aller chez lui ; sa maison, où j'étais venu souvent en vacances, était située en pleine campagne. Lorsque la voiture qui était allée nous prendre à la gare nous amena

dans la cour, la nuit était déjà avancée ; une lanterne projetait sur les murs des ombres énormes et mouvantes ; le sol, les toits étaient blancs de neige. Tout le monde s'appliquait à faire silence ; point de joie comme à l'ordinaire lorsque nous arrivions : des larmes, des mains serrées dans l'ombre, des regards furtifs, des chuchotements, des pas étouffés... Le lendemain nous entrâmes dans la chambre où le mort était étendu ; puis on apporta son cercueil. Or, je vis de mes yeux cette chose monstrueuse : un homme que j'avais connu et aimé, tout pareil aux autres hommes, enfermé pour l'éternité dans cette boîte oblongue. C'était la première fois que je rencontrais la mort ; elle me parut formidable, et il fut pour moi hors de doute que jamais plus je ne pourrais vivre à l'abri de ce souvenir.

Lorsqu'on revint du cimetière, je suivis ma mère dans sa chambre. Je ne l'avais jamais encore vue entièrement vêtue de noir comme elle était. Elle se débarrassa de son chapeau et de son manteau, enleva lentement ses gants, puis elle regarda avec attention et de près son visage dans la glace. Enfin elle dit avec un soupir :

— Voilà, c'est fini, maintenant il va falloir reprendre notre existence comme si de rien n'était.

Elle se parlait à elle-même et elle n'avait peut-être pas remarqué que j'étais là. Je répondis qu'après avoir une fois bien vu la mort, il me semblait

insensé qu'on pût recommencer à vivre comme si l'on n'y pensait pas ; j'ajoutai que tout était inutile et vain puisque tout finit ainsi.

Ma mère, dès mes premiers mots, s'était tournée vers moi ; elle vit que je ne parlais pas au hasard, mais que j'étais pénétré de ce que je disais ; elle parut surprise et un peu inquiète. Sans doute elle répéta mes paroles à mon père, car dans l'après-midi, m'ayant emmené promener, il tâcha, par sa conversation, d'effacer mes impressions du matin. Mais je voyais trop son intention. La campagne autour de nous était muette, immobile, le ciel bas pesait sur elle et sur nous ; il dégelait un peu, et la neige qui fondait semblait sur la plaine un pauvre manteau troué. Des arbres décharnés se dressaient sur l'horizon triste. Mon père, tout en marchant, m'expliquait qu'il ne fallait pas se laisser trop émouvoir par le spectacle de la mort, qu'il était nécessaire d'aimer la vie, et surtout que nous devions désirer nous rendre utiles à ceux qui nous entourent. Je ne répondais point ; mais déjà combien j'étais froissé intimement par de telles paroles ! on doit aimer ceci et non cela, éprouver ceci et non cela, on doit avoir tels sentiments et non tels autres : est-ce que ces mots ont seulement un sens ? Je me promettais d'y réfléchir plus tard...

Ma terne existence d'écolier se referma sur cette échappée profonde. Deux jours après je rentrai au collège ; je me retrouvai au milieu de mes cama-

rades qui jouaient dans une cour sous le soleil jaune de janvier ; il me semblait que j'étais très loin d'eux, très différent. Pendant quelque temps je gardai l'inquiétante manie de scruter les visages pour y lire les ravages du temps, les signes de la décrépitude et de la mort.

A dix-huit ans je terminai mes études dans mon collège de province. L'internat a, entre autres défauts, celui de prêter à la vie qu'on mène hors des murs un charme étrange ; dans l'ignorance, tous les vœux, tous les espoirs se mêlent et se confondent. Les premiers désirs que la puberté éveille font, dans les études surchauffées, flotter devant les yeux des images sensuelles...

J'allai à Paris étudier le droit, et bientôt je fis là quelques remarques essentielles. Pour la première fois je me haussai à embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble de mon existence à venir. Une telle contemplation a souvent par elle-même quelque chose de désolant. J'étais destiné à être avocat ou avoué ; après avoir pendant cinq ou six ans suivi à Paris des cours de droit, je retournerais en province, et là commencerait le train régulier des affaires et des soucis, toujours les mêmes jusqu'à la fin. Je sentis que de telles occupations ne me satisferaient pas, qu'elles me demeureraient toujours étrangères, que toute activité pratique, même la plus brillante, se résoud par le fait en de petites besognes et de petits soins, et que ma vie véritable ne pourrait être là. Je

vis cela d'une façon positive, nette, brutale, et il y avait en moi une telle multitude de désirs qui ne devaient jamais être comblés que ce contraste était absurde.

Je me souviens qu'à la fin du premier hiver que je passai à Paris, ces sentiments s'emparèrent de moi avec une violence dominatrice. J'avais déjeuné un dimanche chez un avocat, ancien ami de mon père ; c'était un homme habile, dont la carrière avait été belle ; il était satisfait de sa situation, de ses enfants, de lui-même, et ce contentement perçait fréquemment dans ses manières et jusque dans le son de sa voix. Après déjeuner nous allâmes nous promener à pied, en famille ; il m'entretint longuement de quelques causes sans grande importance qui lui avaient été confiées et l'intéressaient au plus haut point ; il me parla aussi de l'éducation de ses enfants, puis de sa vie de labeur, ajoutant des conseils sur les bienfaits et la nécessité du travail. Je l'écoutais avec déférence ; mais tout cela me paraissait si limité, si glacé, si lointain ! C'était au parc Monceau, vers cinq heures du soir, et cette courte journée de février s'éteignait déjà. Une vapeur violette traînait autour des massifs dépouillés ; la foule qui avait piétiné dans les allées tout l'après-midi s'écoulait ; çà et là s'allumaient des becs de gaz, quelques coupés rapides passaient. Comme l'angoisse de ce jour défaillant me prit à la gorge ! M. N..., qui parlait toujours, avait raison sans aucun doute de me

présenter sa vie comme un modèle à imiter. Mais pour me soumettre aux conditions d'un bonheur si assuré et si étroit, combien d'inclinations il me faudrait briser en moi, et des plus chères et des plus profondes ! Le pourrais-je ? Que deviendrais-je ! Non, je n'y parviendrais pas ; j'avais besoin de quelque chose de plus intense et d'absolu, et cette tristesse même qui m'étreignait alors me remplissait mieux le cœur que toutes les ambitions qui m'étaient conseillées.

Très vite il me devint impossible d'attacher de l'importance aux études que je faisais, comme d'ailleurs à toute science qui n'avait point trait à la valeur et au sens de la vie. Les occupations qui m'arrachaient à moi-même me furent odieuses et les intérêts de ma carrière me devinrent presque indifférents. Je ne pense jamais à ces années de ma vie sans éprouver encore une impression pénible. Depuis mon enfance lointaine les événements même les plus communs avaient éveillé en moi des résonnances singulières : une sorte de malaise sourd les prolongeait. Longtemps j'eus le désir de me rendre pareil aux autres personnes ; j'aurais voulu abréger mes sensations, les endormir, trouver en moi plus d'équilibre et de sécurité. Mais en dépit de mes efforts, un jour vint où ces retentissements qu'avaient les choses furent si nombreux, continus, violents, déchirants, que c'était une clameur perpétuelle. Il me fallut bien alors les accepter et tâcher

de m'en accommoder. Tel fut le point de départ de mes réflexions de ce temps-là.

Je conçus très vite une aversion décidée pour les maximes de conduite qui n'étaient pas en harmonie avec les sympathies dominantes de ma nature. Parmi les motifs, désintéressés ou non, qui mettent en branle l'activité des hommes, je n'en découvrais aucun capable d'avoir une prise réelle sur moi : aussi je les écartais tour à tour. Je ne pouvais m'expliquer qu'on prît une attitude dans la vie sans l'avoir interprétée et située par rapport à l'ensemble des choses. Rien au monde ne me paraissait plus important que le choix que les volontés conscientes font de leur destinée ; mais cette destinée profonde, comment la choisir lorsque rien n'apparaît comme essentiel ?

Au sortir des années de l'enfance, lentes et confondues, il n'est point rare que le premier regard qu'un jeune homme jette sur la vie soit le plus désenchanté. Il la considère en face, il la voit brève, monotone, inutile : il n'admet plus qu'on puisse l'aimer sans amertume et sans dédain. Les mains pleines et lassées, il se détourne avec mélancolie de ce qui passe et doit sitôt mourir. Souvent il ne se plaît plus qu'à douter et à nier, et ne console sa désespérance qu'en la multipliant.

Pendant ces premiers temps de mon séjour à Paris, j'habitais dans une maison située vers le haut du jardin du Luxembourg, près de l'Observatoire.

La chambre que j'y avais louée au cinquième étage était grande et commode ; de la fenêtre on découvrait la plus grande partie de Paris. Rien n'isole comme la contemplation habituelle d'un vaste panorama, et je ne crois pas qu'il en existe de plus écrasant. Tout au fond l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, par les jours clairs, brillait sur sa colline comme un bijou d'argent ; une brume pâle, allongée, aux contours nets, flottait au-dessous. Non loin de moi le Panthéon dressait sur la montagne Sainte-Geneviève la masse énorme de son sépulcre, et entre les deux monuments l'immense et grise multitude des toits se pressait.

Que ne tient-il pas dans cette plaine qui va d'une colline à l'autre ! quel tourbillon d'activité, de souffrance, de luxure, de joie ! Le vain tumulte ! à quoi bon un effort ajouté à tant d'efforts ? La troublante rumeur qui arrivait jusqu'à moi m'apportait souvent le désir de ne plus rien désirer. Heures pénibles, où je n'apercevais point d'issue à mon angoisse, où je doutais même parfois de sa sincérité et de sa durée. Je me demandais si je n'étais pas dupe de ces thèmes usés de pessimisme romantique qui traînent encore dans presque toutes les mémoires : est-ce qu'un jour ne viendrait pas où, jetant un regard en arrière vers ces inquiétudes de ma jeunesse, je me mettrais à en sourire ? et ce sourire désabusé et vaguement ironique que je lisais par avance sur les lèvres de l'homme que je

deviendrais, ce sourire même, fallait-il le craindre ou fallait-il le souhaiter ?

Ceux qui sont nés avec une sensibilité trop aiguë se trouvent à cause d'elle esclaves de tout ce qui les entoure ; ils aspirent à briser cette tyrannie ; mais, d'autre part, ils ne sauraient sans un déchirement affreux renoncer à ce qui est le fond de leur nature ; ils voudraient à la fois la subir et la dominer : tel est le cercle où ils sont enclos.

Lorsque nous ne pouvons nous délivrer de nous-mêmes, le plus sage sans doute est d'élargir dans notre existence la part qui nous est propre ; c'est pourquoi j'aurais voulu dépouiller mes sentiments de tout ce qu'ils contenaient d'artificiel, d'acquis, d'imposé, des souillures de l'imitation et des conventions, afin de retenir seulement mes impressions immédiates, où brillerait un pur reflet de moi-même et des choses. Il me semblait qu'ainsi tout devait se parer autour de moi d'une fraîcheur nouvelle, et de ce contact continu avec ma nature profonde me venait le sentiment d'une indépendance reconquise ; je pensais me rapprocher de la réalité même et des fontaines intactes de la vie ; j'écartais toute autre règle, et parfois je croyais voir s'éveiller au loin comme l'aube d'un nouvel idéal de pureté...

Voilà quelle sorte de méditations je poursuivais dans ma modeste chambre d'étudiant. Ce furent alors mes seules amitiés. Ardentes soirées, veillées

fiévreuses, où mes sentiments intimes s'élargissaient en idées, et se déployaient à la mesure du monde ! Sans doute dans cet enivrement je cherchais aussi l'oubli de ce qu'il manquait de tendresse et d'amour à ma solitude aride... Combien de fois, durant les nuits d'été, je suis resté ainsi, lisant et réfléchissant à la clarté de ma lampe, jusqu'à l'heure où une ligne rose éclaircissait l'orient ! bientôt une nappe d'un vert très doux, très lumineux, s'étalait au ciel ; un vent brusque et joyeux tourbillonnait ; les dômes des monuments épars au-dessus de Paris resplendissaient : c'était l'aurore, symbole de toutes les attentes, l'immense aurore, qui vient rappeler le monde extérieur aux chercheurs qui ont travaillé dans la paix des nuits... Je me couchais ; mais bientôt mille bruits rôdaient autour de ma chambre. Vers neuf heures j'allais à l'École de droit. Dans une salle vaste et morose, un professeur en robe commentait quelque paragraphe du code ; puis il s'en allait ; les élèves s'en allaient aussi, par groupes et causant ; on descendait lentement la rue Soufflot. O monotonie des jours ! perpétuelle insuffisance du présent !

Je vous rencontrais alors quelquefois, mon ami ; je vous voyais actif et content, vous meniez de la même humeur vos études et vos plaisirs ; je vous enviais, car vous viviez tandis que je songeais. Et moi aussi j'ai souvent souhaité m'oublier dans cette vie sans retour et sans regret ; mais elle échappe dès

qu'on y pense, et ne se donne qu'à ceux qui ne l'ont jamais cherchée...

Vous devinez bien que dans ce quartier latin où vagabondent tant de jeunes femmes si complaisantes, je ne demeurai point longtemps sans faire les rencontres que j'avais souvent désirées, mais que mon existence recluse de pensionnaire m'avait jusque-là interdites. Vous savez ce que sont ces pauvres aventures ; lorsqu'on en est blasé et qu'on n'en attend rien, on peut aussi n'y rien rencontrer de rebutant ; mais à un adolescent sans défense et qui accueille dans son cœur tout ce qu'il éprouve, une première expérience de cette sorte risque d'inspirer quelque mélancolie. Dans les premières semaines de ma vie d'étudiant, un de mes camarades, qui était en relations avec deux demoiselles de mœurs errantes, voulut me les faire connaître. Un soir nous dînâmes ensemble : ses amies, dont il me destinait l'une, étaient jeunes et de visage point déplaisant ; leurs toilettes, quoiqu'un peu bruyantes, composaient des ensembles agréables ; elles étaient d'ailleurs de parage modeste, même en leur genre. Celle qui avait été amenée à mon intention n'avait jamais supposé que la soirée qu'elle passait avec moi pût s'achever ailleurs que dans sa chambre ou la mienne ; faute de quoi elle eût trouvé déshonnête de l'avoir dérangée. Peut-être ne s'en cacha-t-elle pas assez : cette conception de nos rapports, sommaire

et sans nuances, me glaça ; un regret me prit, dont je fus moi-même étonné ; volontiers je me serais retiré, mais il me semblait, je ne sais pourquoi, que c'était impossible. Enfin j'allai chez elle, dans un hôtel garni ; elle occupait là une chambre aux meubles fatigués, aux tapis tondus ; le long du cadre de la glace étaient fichées des cartes de visite et des cartes postales illustrées, et, sur la cheminée, s'épanouissaient des fleurs artificielles, de pauvres roses en papier qui avaient recueilli au creux de leurs pétales la poussière de plusieurs étés. Il me semblait que j'expiais les désirs qui m'avaient amené là... La demoiselle se dévêtit, et ses charmes perdirent sensiblement à n'être plus voilés.

Je restai près d'elle toute la nuit ; je ne pus dormir, j'attendais l'aube. Après bien des heures le jour parut, un jour gris, déteint, qui se glissa dans la pièce comme de la poussière, et lentement rendit l'existence à cet intérieur misérable. La tristesse qui s'accumulait en moi depuis la veille me submergea ; je me levai et partis. J'avais besoin de me séparer de tout ce que je venais d'éprouver ; je fus content de respirer la fraîcheur du dehors, et je me promenai au hasard. Il était sept heures et demie ou huit heures, et dans les rues que je suivais passaient une foule de jeunes filles, modistes, demoiselles de magasin, ouvrières, qui se rendaient à leurs ateliers dans le centre de Paris. Elles marchaient vite, riant et babillant, laissant traîner derrière elles des par-

fums fraîchement répandus ; l'animation de la marche, dans l'air vif où se balançaient encore des lambeaux de brume, rosissait leurs joues. Quoique beaucoup fussent jolies et bien mises, la personne que je venais de quitter aurait pu sans trop de désavantage leur être comparée. Or, je les regardais passer et disparaître avec un étrange sentiment ; car j'étais écœuré de tout désir, et pourtant jamais encore les mille détails où se révèlent la grâce ou la coquetterie, jamais les sourires, les gestes, une taille arrondie, une démarche souple, ne m'avaient troublé, ne m'avaient froissé comme ce matin-là. J'en fus étourdi : ce dégoût où frémissait déjà plus de sensualité, cette lassitude sans lassitude, cet indomptable attrait d'une luxure qu'un instant auparavant j'avais fuie, m'accablaient comme le sentiment d'une contradiction sans issue.

Après quelques aventures de cet ordre ou d'un ordre un peu plus relevé, je renonçai à ces liaisons de hasard où il m'aurait été impossible de mettre quelque chose de moi. Entre ce que j'aurais souhaité et ce que j'obtenais il y avait un abîme. J'étais presque sans relations à Paris ; si par hasard il m'était donné de causer avec des jeunes femmes dont les manières fussent élégantes, j'avais la sensation de passer sans espoir auprès d'un bonheur splendide : on ne soupçonne pas, à dix-huit ans, que la plupart des yeux qui semblent profonds, en réalité sommeillent à fleur d'eau dans de petites âmes claires et

ingénieuses. Quelques-uns de mes camarades, qui étaient riches et s'amusaient, m'invitèrent parfois à leurs réunions. Ces soupers, ces soirées qui les distrayaient et prenaient leur temps, me parurent presque toujours d'une banalité navrante. Je n'ai jamais eu d'impressions de vide et d'ennui aussi aiguës que dans les circonstances et les lieux apprêtés pour la joie ; rien ne se passait ; des femmes étaient là au même titre que les lustres ou les fleurs ; je m'étonnais que les convives pussent ainsi prendre pour une fête le décor d'une fête : pour moi, un plaisir véritable devait être quelque chose de déchirant.

Ainsi je demeurai dans une grande solitude ; il y avait cependant en moi une multitude de sentiments inertes et inexplorés qui aspiraient à l'existence ; je souhaitais de toutes mes forces une crise où je me serais senti vivre davantage et où je me serais connu tout entier. J'avais une soif incroyable d'émotions, et j'espérais retrouver dans l'amour tout ce qui manquait au reste. Mais les jours s'ajoutaient inutilement aux jours. Souvent j'écartais avec dépit mes livres et mes méditations, et je m'adonnais à de vagues rêveries. Presque malgré moi, et comme si j'avais eu l'esprit captivé par une harmonie lointaine, j'inventais des scènes passionnelles qui se déroulaient devant mes yeux et auxquelles je me trouvais mêlé ; ou bien c'étaient des images plus incertaines encore et plus brillantes, des

visions féeriques, des jardins merveilleux, des palais, des nuits d'été ; une femme errait parmi ces songes, ce n'était pas chaque fois la même, elle n'avait pas toujours le même regard, ni le même sourire, ni la même voix, mais toujours ses yeux se voilaient d'une tendresse confuse et sa présence était une caresse. Puérile mélancolie, qui se teintait de toutes les nuances des saisons, et me serrait le cœur surtout lorsque revenaient dans Paris les jours les plus mêlés de douceur et de soleil, vers la fin des printemps.

Pendant ces premiers beaux mois de l'année, quand le soleil qui a longtemps frappé les pavés et les murs s'incline vers le soir, sur les places et les boulevards, entre les arbres lourds de feuillage, s'élève et flotte une poussière dorée ; les haleines tièdes des vents, qui glissent sur les visages, l'animation des rues, les robes blanches dans l'ombre molle des squares, les corps gracieux devinés sous les étoffes légères, remplissent l'esprit d'une immense attente et d'une lâche volupté. Les femmes que l'on croise et qui rient en découvrant leurs dents, celles qui s'appuient au bras de leur amant et dont les yeux brillent, toutes semblent belles, toutes laissent un regret ; et celles qui passent très vite, songeuses au fond de leur coupé, profils entrevus une seconde, il est bien aussi, dans cette chute du jour accablée, un point de leur âme que ternit la langueur d'un désir. « Si ces jours durent, disait

Amaury en des heures pareilles, si ces jours durent, nul ne sera sauvé... Printemps, périlleux printemps, que me vouliez-vous ? »

Je remontais dans ma chambre, le cœur gonflé ; déjà il faisait nuit ; là-bas la colline de Montmartre, semée de points brillants, projetait une gerbe lumineuse vers le ciel étoilé. Mais pourquoi descendre vers ces fêtes ? Pourquoi essayer d'étreindre un espoir qui ne saurait se préciser sans mourir ? N'avez-vous pas, en traversant le quartier latin certains soirs étouffants de l'été, remarqué ces terrasses de café où des jeunes femmes se pressent en foule parmi des étudiants qui les courtisent ? ce parterre de filles sous la lumière électrique, avec leurs toilettes voyantes, leur éclat forcé et flétri, leurs bijoux, leurs parfums et leurs fleurs, inspire parfois un désir amer et brusque ; mais ce désir qu'elles provoquent toutes ensemble ne saurait s'arrêter sur aucune d'elles, et ne peut être comblé.

Comme je vous entraîne loin, mon ami ! c'est un reste de mes habitudes de ce temps-là, que ce goût d'analyser sans fin les effets et les causes. Ai-je pu du moins vous montrer ce que j'étais alors, cette sensibilité passionnée, et presque enfantine, qui ne voulait accepter de règle que d'elle-même, ce goût décidé de l'indépendance intellectuelle et morale, cette ardeur de connaître alliée à un besoin illimité de tendresse et de mélancolie ? Non, pour vous faire voir juste ce que je fus, il me manque

d'aimer encore assez ce que j'ai trop aimé, l'écoulement profond de la vie intérieure, sa transparence merveilleuse et sa volupté ; je ne sais si dans les pages qui suivront, vous découvrirez, sous les élans d'une ardeur qui sans cesse se brise, une lassitude qui m'était chère, et si, à travers les oscillations d'un rythme monotone, vous apercevrez partout le même mélange de passion et d'irréparable nonchalance.

Mais revenons à présent au récit que vous m'avez demandé, revenons à ce jour où, pour la première fois, je revoyais Hélène dans les jardins de mon enfance.

III

PENDANT une longue suite d'années je ne fis à Rive-de-Gier que de très courts séjours ; j'y venais seulement au moment des vacances, et encore pour peu de temps, car j'allais tous les étés pendant plusieurs semaines dans les familles de mes parents. Hélène restait, elle aussi, très peu à Rive-de-Gier ; elle passait toujours les mois d'août et de septembre dans un château situé au bord des monts du Forez, non loin de la petite ville de Boën ; l'hiver, elle allait dans le Midi, aux environs de Nice, chez la sœur de sa mère qui s'était chargée de son éducation, et qui ne la quittait presque pas. Son père et son frère avaient cependant continué à habiter à Randé ; elle y passait avec eux seulement les printemps. Ainsi je ne la rencontrais jamais. Ma mère la voyait quelquefois chaque année, en visite, et le dimanche à la sortie de la messe ; Hélène, pour lui faire plaisir, lui demandait de mes nouvelles ; ma mère me le racontait ensuite, elle ajou-

tait qu'elle était très belle et charmante, mais que sûrement je ne la reconnaîtrais pas.

Il arriva que la troisième année de mon séjour à Paris je vins en vacances beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire. Lorsque les premières chaleurs se firent sentir, je souffris de maux de tête violents ; j'allai voir un médecin, ami de ma famille, qui me conseilla très fortement le repos, et de passer, si possible, plusieurs mois « sans penser à rien ». Il écrivit à mes parents, et leur inspira au sujet de ma santé des inquiétudes. Eux m'engagèrent alors de la manière la plus pressante à laisser là mes examens et à revenir les trouver ; j'obéis à leur désir, et je partis pour Rive-de-Gier ; c'était dans les premiers jours du mois de juin.

J'avais la perspective de n'en plus sortir jusqu'au mois de novembre, car mon père était cette année-là très absorbé par ses affaires, et il prévoyait que nous ne pourrions pas nous éloigner. La petite usine qu'il dirigeait était gravement atteinte par une crise de l'industrie métallurgique qui sévissait sur toute la région ; il avait des rapports tendus avec les administrateurs, et aussi avec les ouvriers ; mille difficultés surgissaient qu'on n'avait jamais soupçonnées ; enfin il semblait que tout se dérangeât à la fois, comme il arrive presque toujours là où des embarras d'argent viennent à se faire sentir. Mon père prenait ces soucis extrêmement à cœur, et ma mère était plus capable

de les partager que de les lui faire oublier. Il revenait à l'heure des repas, sombre, mécontent ; la certitude où nous étions, chaque jour, ma mère et moi, qu'il en serait une fois de plus ainsi mettait dans la maison un ennui sourd et continu, d'autant plus pénible que ses causes renaissaient perpétuellement et que nous ne pouvions rien contre elles.

Toutes les fois que j'arrivais à Rive-de-Gier, je me retrouvais avec satisfaction dans ces lieux qui m'étaient familiers depuis mon enfance. Mais cette joie s'usait vite ; au bout de peu d'heures, je ne savais que faire, tout me devenait indifférent, je ne disais plus rien. Je voyais alors combien mes habitudes particulières de réflexion me séparaient même des personnes auxquelles je portais la plus réelle affection ; véritablement je n'avais pas les mêmes goûts ni les mêmes soucis qu'elles. Mes manières silencieuses et réservées froissaient mes parents : je m'en rendais compte, mais je ne parvenais pas à les modifier.

Le jour même de mon arrivée, ma mère m'apprit qu'Hélène Véière était à Randé et devait y rester quelque temps ; elle me proposa d'aller la voir avec elle un des jours suivants. J'acceptai avec plaisir, et le lendemain, ou le surlendemain, au commencement de l'après-midi, nous partîmes à pied par ce chemin de Randé que nous avions déjà suivi souvent ensemble bien des années auparavant. Entre notre maison et celle d'Hélène il y avait

environ un kilomètre et demi. La route circulait d'abord entre des murs d'usines, dominés par de hautes cheminées, et elle était couverte d'une poussière noire ; mais plus loin elle longeait des parcs, des jardins, par-dessus les clôtures desquels se penchaient des branches d'acacias et de marronniers en fleurs.

Ma mère me dit, chemin faisant :

— Tu verras Mme Varel, la tante d'Hélène ; on la trouve d'ordinaire originale. Elle a des manières un peu brusques. En tout cas elle est très bonne pour Hélène et elle l'aime beaucoup. On ne l'appelle là-bas que tante Amélie... Quand elle est chez M. Véière, c'est elle qui dirige la maison et s'occupe de tout.

Nous arrivâmes au parc de Randé, dont nous franchîmes la grille ; je reconnus les pelouses, les allées où j'avais joué autrefois ; c'était bien aussi la même maison blanche entourée de massifs de lilas : mais cet ensemble où mes yeux d'enfant avaient aperçu confusément des profondeurs et des mystères, ne présentait maintenant que des lignes simples et arrêtées.

Nous trouvâmes M. Véière, Mme Varel, Hélène et son frère Henri réunis sous les tilleuls qui se dressaient près de la maison ; ils étaient assis autour d'une table où étaient posées des tasses à café et des liqueurs. M. Véière, qui lisait un journal, le ferma lorsqu'il nous aperçut, et vint à nous.

On me présenta. Mme Varel me serra la main cordialement, comme à une personne qu'elle aurait connue de longue date. Elle me dit que ma mère lui avait annoncé ma visite, qu'elle comptait me voir à Randé quelquefois ; tout en souriant, elle ajouta, au sujet de l'état de fatigue qui m'avait obligé à quitter Paris quelques mots presque malicieux, comme pour me faire entendre qu'elle savait à quoi s'en tenir sur les excès de travail que peuvent commettre les étudiants. Cette familiarité me surprit un peu. Hélène me tendit la main et dit qu'elle était contente de me revoir ; je la remerciai. On s'assit ; on me posa quelques questions sur ma santé, mes études, etc., puis la conversation s'en alla vers d'autres sujets, et j'eus le loisir de regarder les personnes qui m'entouraient... Combien tous étaient paisibles, à l'ombre de ces tilleuls, par ce clair après-midi de juin ! et combien s'élargit maintenant cette scène si simple, pour moi qui me souviens !

En face de moi était assis M. Véière, avec l'air à la fois important et insignifiant que je lui ai toujours vu ; tout en causant, il caressait de la main sa belle barbe grise, bien taillée, bien peignée, et il exprimait abondamment ses opinions, aimable et froid. Il nous quitta du reste bientôt, et partit pour son usine. Voici à côté de lui Henri, le frère d'Hélène, âgé de dix-huit ans environ, grand, nonchalant, l'air ennuyé, parlant peu, étendu plutôt qu'as-

sis dans un profond fauteuil de jardin, un journal déployé sur les genoux. Voici Mme Varel, un peu courte et grosse, avec ses cheveux teintés d'argent, son nez busqué, ses mobiles yeux gris, ses gestes vifs, et le sourire presque continuel qui animait ses traits. Enfin voici Hélène qui était assise près de moi.

Je ne pourrais dire si quelqu'un d'indifférent l'eût jugée parfaitement et régulièrement belle ; mais je sais bien que pendant longtemps il me fut impossible de la contempler sans trouble ; au milieu des autres personnes de sa famille, d'aspect quelque peu commun, on eût dit une étrangère qui portait sur elle le reflet de quelque chose d'autre et de supérieur ; élégante, assez grande, la taille ronde et flexible, elle m'apparut enveloppée de ce mystère émouvant dont la beauté toujours pare les femmes aux yeux des très jeunes gens. Un large chapeau de paille, légèrement renversé en arrière, encadrait sa tête, et faisait ressortir la masse de ses cheveux noirs. Son visage formait un ovale parfait, et plusieurs fois, comme elle se penchait en avant, je fus frappé de la courbe pure et merveilleuse qu'il dessinait ainsi. Elle avait le teint mat, un peu ambré, des lèvres sinueuses, de grands yeux de velours noir, profonds, ordinairement opaques, humides, avec de vagues reflets d'or, et qui, par moments, s'illuminaient comme si quelque clarté était venue d'eux. Un léger embarras donna aux

premières paroles qu'elle me dit une nuance d'affectation et de recherche : combien je lui sus gré de cette fragile émotion qui rendait la vie à nos souvenirs communs ! Je ne sais quelle grâce un peu puérile, éparse sur ses traits, me rappelait encore la fillette que j'avais connue, et, apercevant sur ses lèvres un certain sourire qui avait été son sourire d'autrefois, il me sembla qu'elle me redevenait tout à coup chère et familière. Je vois encore son regard qui, rencontrant mon regard admiratif, brusquement se détourne : une rougeur teinta ses joues, et d'un geste hâtif elle porta la main derrière sa tête, comme si elle avait craint que sa coiffure ne fût dérangée et ne laissât flotter quelques cheveux aux souffles du vent.

Nous parlâmes du temps où je venais jouer à Randé ; elle prétendit, avec un peu de malice, qu'alors je la battais : on aurait pu croire, à l'entendre, que j'en avais réellement eu l'habitude. Je rétablis la vérité des faits. Ensuite je lui exposai quels graves défauts elle avait en ce temps-là, et combien j'en avais été affecté ; enfin je lui laissai entendre pour la première fois quelle sorte de peine elle m'avait causée.

Mes critiques, si tardives, et émoussées par la manière dont je les présentais, ne lui déplurent point ; elle rougit seulement, et m'assura qu'elle avait beaucoup changé.

— Pourquoi donc êtes-vous si rarement ici ? lui

dis-je avec un ton de reproche un peu tendre, qu'elle remarqua, car elle sourit légèrement, à la fois contente et amusée.

— Ce n'est pas ma faute, répondit-elle, nous passons toujours l'été dans la montagne.

Je lui demandai si elle irait aussi cette année.

— Oh ! pas de sitôt, dit-elle, nous resterons encore au moins deux mois ici.

— Alors, demandai-je, je pourrai vous voir souvent ?

Ma voix prit presque malgré moi l'accent tremblant d'une prière : Hélène eut alors le même sourire que la première fois ; et moi je trouvais délicieux de prolonger ainsi, par les nuances d'une intonation ou d'un sourire, le sens de ce que nous disions.

— Mais certainement, fit-elle.

Elle ajouta :

— Je serai très contente... Nous referons connaissance.

Nous causâmes ainsi pendant quelques minutes ; Hélène voyait que j'attachais un prix infini à ses paroles, et, sûre de ne rien dire en vain, elle s'abandonnait volontiers au plaisir de plaire.

Lorsque ma mère, qui était en conversation avec Mme Varel, se leva pour partir, Hélène me dit à haute voix qu'elle comptait me revoir bientôt ; Mme Varel, qui l'entendit, se rapprocha de nous et m'engagea à venir passer à Randé l'après-midi du jeudi suivant.

— Vous goûterez avec nous, vers quatre heures, dit-elle.

Henri m'invita aussi. J'acceptai avec bonheur ; enfin je m'en allai très satisfait.

Ma mère l'était moins ; en revenant, elle fit, au sujet d'Hélène, quelques critiques. Elle avait été surprise de la voir causer avec moi seul presque tout le long de notre visite, et aussi qu'elle m'eût elle-même et d'une façon si décidée engagé à revenir à Randé.

— Mais aussi, ajouta-t-elle, Mme Varel ne lui fait jamais la moindre observation.

Ma mère avait beaucoup d'affection pour Hélène et, sans doute elle aimait mieux la blâmer elle-même que m'en laisser la liberté.

En d'autres circonstances, j'aurais jugé sans aucun doute que ces reproches étaient excessifs et mal fondés ; mais l'opinion qu'Hélène m'avait montré une faveur trop marquée me séduisit tant qu'il n'en fallut pas davantage pour me la faire accepter. Et, naturellement, bien loin de lui en faire un grief, je fus ravi.

Ce soir-là, pendant le dîner, je causais avec mon père lorsque le visage d'Hélène m'apparut dans un éblouissement ; je parlais, je m'arrêtai net, et ne réussis plus à retrouver la suite de ce que je disais. A partir de ce moment, pendant les trois jours qui me séparaient du jeudi où je devais la revoir, il me fut impossible de détacher d'elle mon esprit. Cette

visite, les paroles qu'elle avait prononcées, sa beauté prirent un éclat si vif, si radieux, que tout ce qui m'entraînait hors du rayonnement de son souvenir me devint insupportable. C'était comme dans mon enfance lorsque j'avais assisté à quelque soirée : ces fêtes, auxquelles cependant je ne me mêlais guère, laissaient en moi une longue traînée lumineuse et un inexprimable regret ; les jours suivants toute réalité me blessait, je ne pouvais me plaire qu'à la transparence du ciel ou des eaux, et je me réfugiais dans un monde imaginaire. De même maintenant j'inventais mille circonstances : Hélène m'aimerait ; moi je l'aimais déjà... Je ne me dissimulais pas combien de tels rêves avaient une base ridiculement fragile, cependant je ne pouvais ni les écarter ni me protéger contre le bonheur extraordinaire qu'ils me donnaient.

J'étais sûr en tout cas de la voir souvent et de causer avec elle autant que je le voudrais ; l'idée même qu'elle existait m'émerveillait. Un de ces jours-là, dans la matinée, comme je me promenais dans un bois, des nuages qui depuis longtemps cachaient le soleil, s'étant écartés tout à coup, d'innombrables flèches d'or tombèrent sur la mousse, l'herbe, les troncs des arbres ; et c'était en moi la même pluie de soleil.

Mon imagination était comme une source trop abondante que rien ne peut empêcher de couler. A force de la laisser vagabonder, je finis par trouver

vraisemblable ce qui, au début, était pure fantaisie. J'attendais avec impatience la journée du jeudi ; je me persuadais qu'Hélène devait l'attendre comme moi. La nuit, je pouvais à peine dormir ; je voyais sans cesse ses beaux yeux très profonds, très doux... Mais laissons là ces folies ; qui n'a connu ces subites flambées d'enthousiasme et de désir ?

Enfin ce jeudi si espéré arriva. Lorsque après le déjeuner je me disposai à partir, mes rêveries disparurent comme par enchantement, et firent place à une extrême attention. Ce jour-là la chaleur était très forte, et à ce début de l'été on en était incommodé. J'arrivai à Randé un peu énervé, à cause de la poussière que le vent soulevait sur la route. En traversant la cour, j'aperçus près des écuries, sous une remise, une victoria attelée de deux chevaux ; les mouches sans doute les impatientaient, car ils frappaient le sol de leurs sabots ; un cocher en livrée se tenait devant eux et les flattait de la main. La vue de cette voiture prête à partir m'impressionna désagréablement, comme un fâcheux présage.

Un domestique m'introduisit dans un grand salon ; j'y trouvai Henri seul. Il était debout devant une table au-dessus de laquelle il se penchait. Il me dit qu'il était venu dans le salon pour m'y attendre ; mais il me demanda de lui permettre de continuer le travail auquel il se livrait, lequel, paraît-il, ne pouvait être interrompu sans incon-

vénient. Avec des gestes lents et méthodiques il noyait dans une cuvette pleine de liquide des plaques photographiques, puis les retirait, les regardait à contre-jour, les enfermait dans de petits châssis ; tout cela avec le plus grand soin, et très absorbé.

Je lui dis que j'avais vu une victoria attelée, et je lui demandai à qui elle était destinée. Il me répondit :

— C'est pour tante Amélie et Hélène, qui vont faire des visites.

Cette nouvelle me fut dure à apprendre. Pour essayer d'éloigner encore une déception trop cruelle, je voulus supposer qu'Hélène peut-être ne partait qu'à regret, et contrainte.

Bientôt elle entra dans le salon. Elle était en toilette de visite, très élégante ; un grand col de dentelle s'étalait sur un corsage, elle tenait à la main une ombrelle blanche aux plis flottants. Elle m'aperçut et vint à moi avec un sourire aimable ; mais comme elle traversait le salon, elle vit son frère et à quels travaux il se livrait. Elle s'arrêta, se tourna de son côté et lui dit qu'il devrait s'abstenir de manipuler ses photographies dans le salon, où il ne pouvait manquer de faire des taches. Henri ne souffla pas mot, et ne donna même pas le moindre signe de vie. Elle en fut vexée ; elle continua à s'approcher de moi, et elle me serra la main, mais d'une façon distraite, et en regardant tou-

jours son frère qui ne se dérangeait aucunement. Il ne paraissait pas qu'elle eût beaucoup pensé à moi.

Elle passa du salon dans le vestibule et alla jusqu'à la porte d'entrée, qui était ouverte sur la cour. Je la suivis, et, lorsqu'elle se fut arrêtée en haut des marches de l'escalier :

— Ainsi vous vous en allez ? lui dis-je d'une voix pleine de regret.

— Oui, nous avons des visites à faire.

— Vous n'aurez pas un temps agréable.

— Oh ! cette chaleur est affreuse, dit-elle sans conviction.

Elle montra d'un geste le ciel d'un bleu intense, et la cour où le soleil ardent faisait scintiller de petits cailloux.

Visiblement, elle ne faisait pas attention à moi. Son indifférence m'emplissait d'amertume, et aussi d'irritation.

— Je suis désolé, lui dis-je encore, que vous ne restiez pas... C'est vous qui m'aviez invité, continuai-je sur un ton de reproche.

— Oh ! mais nous reviendrons bientôt, fit-elle négligemment.

Je poursuivis :

— J'avais compté causer avec vous...

Elle me répondit seulement par un signe de tête et un commencement de sourire : ses yeux regardaient au loin dans le vague. Je compris que

mes sentiments n'étaient point de circonstance, et faisaient tache. Pourquoi aujourd'hui refusait-elle de me comprendre ? Pourquoi avait-elle été si aimable une fois, une fois seulement ?

Mme Varel entra à son tour dans le vestibule : elle était également en toilette ; elle avait une robe de couleur sombre, chargée de garnitures et de volants qui l'alourdissaient un peu. Elle avait chaud, ses joues étaient rouges, et quelques gouttes de sueur glissaient sur son front.

Elle s'approcha de moi et me serra la main ; elle avait la même allure vive et décidée que j'avais remarquée la première fois.

— Vous êtes très aimable, me dit-elle, d'être venu. Nous partons faire des visites ; nous vous verrons en revenant ; Henri vous tiendra compagnie jusque-là.

Elle plaisanta sa toilette, se moqua un peu de sa couturière qui avait eu, dit-elle, la prétention de l'habiller à la dernière mode.

— Quant à Hélène, ajouta-t-elle, elle est ravissante.

Je profitai de la circonstance pour exprimer la même opinion ; ce n'était point une flatterie du reste, elle était bien vraiment ravissante...

Elle rougit un peu du compliment que nous lui faisions ; mais comme pour paraître ne point s'y arrêter, elle dit aussitôt avec une exclamation joyeuse :

— Ah ! voici la voiture !

Elle ouvrit son ombrelle avant de descendre les marches. Je la sentais lointaine, belle, étrangère ; et je devinai que c'était précisément parce qu'elle se voyait admirée et regrettée qu'il lui plaisait ainsi de partir.

La voiture s'arrêta devant la porte. Hélène, à ce moment, pria sa tante d'attacher un bouton de son gant qui était défait. Mme Varel était elle-même gantée, de sorte qu'elle n'y réussit pas. Alors Hélène se tourna vivement vers moi, la main en avant ; par l'ouverture du gant son poignet apparut souple et veiné de bleu, et comme ce gant très long ne rejoignait pas exactement la manche, il laissait à nu, près du coude, un mince bracelet de peau blanche et nacrée : je le remarquai aussitôt, et j'en fus si troublé que j'hésitai à prendre dans ma main la main délicate qui m'était tendue. Ce ne fut qu'une seconde ; Hélène me jeta un regard dédaigneux, puis se détourna en disant :

— C'est bien, j'arrangerai cela plus tard.

Elle me laissa désolé et humilié.

Je me hasardai pourtant encore à lui demander si elle reviendrait pour goûter :

— Probablement, fit-elle.

— Mais sûrement, corrigea Mme Varel.

— Alors à bientôt, me dit Hélène.

Elle était déjà en voiture ; elle me fit un geste d'adieu.

La victoria s'éloigna, traversa la cour, puis dis-

parut dans les arbres du parc. Je retournai dans le salon, cinq minutes à peine s'étaient écoulées depuis qu'Hélène y était entrée. Je m'approchai de l'une des fenêtres ; maintenant c'était le silence ; tous les objets que j'apercevais avaient repris leur aspect monotone, accoutumé, leur existence étroite. Un jardinier coiffé d'un large chapeau de paille conique arrosait avec lenteur les massifs de fleurs disséminés sur la pelouse ; un chat se faufilait le long d'un mur en profitant de l'ombre mince. Tout était vide à présent : le salon, la maison, la cour, le parc, plus loin encore tout était vide.

Je m'efforçai d'écarter de ma pensée les espoirs lumineux avec lesquels j'étais venu, afin que le contraste avec la réalité ne m'attristât point trop. L'idée me vint qu'Hélène peut-être aimait quelqu'un ; et cela me fit tout à coup si mal que j'eus le désir de m'écarter d'elle, de ne plus la voir, pour m'épargner à l'avenir les risques d'un dépit si douloureux. A quoi bon l'attendre maintenant ? Qu'espérais-je de son retour ? Il ne ferait que raviver mon chagrin.

Henri s'approcha de moi :

— Maintenant, je suis libre, me dit-il, je puis rester avec vous. Excusez-moi.

Je ne pensais plus à lui. La perspective de la conversation qu'il m'offrait acheva de me décider. Je lui répondis que je ne pouvais m'attarder davantage à Randé, que je devais retourner à Rive-de-Gier. Il

parut très contrarié. Il crut sans doute que j'étais froissé de la façon dont il m'avait reçu ; je me hâtai de le rassurer, ce qui le confondit. Enfin je lui dis adieu d'une façon si déterminée qu'il n'osa plus insister.

Lorsque je rentrai dans notre maison, il y avait juste deux heures que j'en étais parti. Je m'attendais à être très malheureux dans les lieux où j'avais bâti toutes ces chimères. Il n'en fut rien cependant : car elles m'accueillirent au contraire avec amitié, et me consolèrent plutôt. D'ailleurs elles sortirent très vite de ma mémoire. Sans doute ma sympathie pour Hélène s'était déjà épuisée en ces ardents désirs, car tout de suite sa figure s'embruma d'oubli. J'étais décidé à ne plus la revoir de longtemps... Lorsqu'il m'arrivait de songer combien elle était belle, mon cœur se crispait un instant ; puis je me disais qu'un jour viendrait, peut-être, plus tard, où je lui raconterais quel tumulte elle avait fait naître en moi si aisément ; elle en sourirait, au fond serait flattée ; et cet aveu et ce sourire mettraient ce jour-là entre nous un peu d'intimité et de fine mélancolie. Ainsi tous mes sentiments de ces derniers jours ne resteraient pas perdus à jamais sur les chemins du passé ; et cette très vague espérance acheva de me consoler.

IV

Sur quels minces détails, mon ami, j'arrête votre pensée ! Le bouton d'un gant à attacher, la nuance d'une parole ou d'un geste, des désirs inutiles et d'inutiles regrets, voilà les événements que je vous propose...

Peu de jours après la très sommaire visite que j'avais faite à Randé, Henri Véière vint me voir ; mais j'étais sorti avec ma mère et il ne trouva personne. Le lendemain, je reçus un mot de Mme Varel m'engageant à aller déjeuner à Randé l'un des jours suivants.

Cette invitation me fit plaisir, et, en dépit des résolutions que j'avais prises, je l'acceptai sans hésiter. Je me promis seulement de me surveiller assez pour que la présence d'Hélène, ou même son amitié, ne pussent à l'avenir me causer aucun trouble.

Lorsque j'arrivai à Randé vers midi, on m'introduisit dans un petit salon qui était contigu au grand et dans lequel Mme Varel et Hélène se tenaient d'ordinaire. Mme Varel vint à moi, prit ma main avec cor-

dialité et, la retenant un instant dans la sienne, elle me regarda bien en face, en souriant :

— Ainsi, dit-elle, vous avez été fâché, l'autre jour ? Vous avez trouvé que nous étions trop... comment dirais-je ? trop sans gêne avec vous ?

Je protestai de mon mieux.

— Si, si, vous avez été froissé... Eh bien ! nous sommes averties, pour une autre fois.

J'étais embarrassé et je balbutiai.

— Allons, n'en parlons plus ! dit-elle en riant.

Hélène, en me disant bonjour, me regarda avec une attention qui me gêna. Évidemment, ma conduite avait paru singulière.

Après le déjeuner, lorsque M. Véière fut reparti pour son usine, je me trouvai un moment seul avec Hélène dans ce même petit salon. C'était une pièce très claire, aux tentures blanches, aux sièges légers et vêtus de soie pâle et fleurie. Les deux fenêtres étaient grandes ouvertes sur le parc plein de verdure et de soleil. Hélène était assise près de l'une des fenêtres et jouait négligemment avec son éventail. Elle me parla à son tour de mon brusque départ du jeudi précédent.

— Vous êtes très susceptible, me dit-elle.

— Peut-être..., fis-je.

J'ajoutai au bout d'une seconde :

— Cependant pas de la manière dont vous l'entendez.

— Oh ! répliqua-t-elle, c'est bien facile à enten-

dre : vous avez jugé que, du moment que nous vous avions invité, notre devoir était de ne point nous absenter. Voilà tout.

Je répondis assez sèchement :

— Il ne s'agit point de vos devoirs, mais de vos goûts.

Elle me regarda avec un peu de surprise.

Après quelques instants de silence elle dit, du ton dont on propose un sujet de conversation quelconque :

— Vous êtes content de vivre à Paris ?

— Assez content.

— Vous vous y amusez beaucoup ?

Cette question m'étonna. Je lui demandai pourquoi elle me la posait.

— Oh ! je ne sais pas, fit-elle avec indifférence ; on dit souvent que les étudiants s'amusent...

— C'est vrai quelquefois, répliquai-je ; mais ce n'est pas une règle.

Elle dit ironiquement :

— Alors vous travaillez tout le temps ?

Je lui répondis que non.

— Alors, fit-elle, si vous ne travaillez pas et si vous ne vous amusez pas non plus, qu'est-ce que vous faites ?

Elle s'interrompit.

— Mais, fit-elle, je suis bien curieuse, cela ne me regarde pas.

Le ton de sa voix signifiait que cela ne l'intéres-

sait pas beaucoup non plus. Elle déploya l'éventail qu'elle tenait à la main et l'agita devant son visage.

— Votre curiosité, lui dis-je non sans quelque impatience, ne peut que me toucher. Mais il ne m'est pas facile de vous expliquer à quoi j'emploie mon temps : je réfléchis beaucoup...

Elle me regarda comme pour m'inviter à préciser.

Je lui dis — je savais très bien qu'une telle parole sonnerait étrangement, mais je la prononçai exprès pour cela — que je m'appliquais à me connaître.

Ses yeux se levèrent sur moi ; ils semblaient dire : « Voilà une étrange occupation. »

— Mais à quoi cela vous mène-t-il ? demanda-t-elle.

— Oh ! à rien de précis.

— Je ne comprends pas, fit-elle d'une façon décidée, et comme si elle s'était su gré à elle-même de ne pas comprendre.

J'étais persuadé qu'en effet elle ne m'entendrait jamais.

Pourtant il m'eût été pénible de laisser ce sujet sans m'être expliqué un peu. Je repris donc :

— Cette occupation n'est pas en elle-même aussi absurde que vous la jugez en ce moment. Il est clair qu'un grand nombre des hommes qui ont créé des œuvres en littérature, en philosophie, etc..., ont dû s'appliquer avant toutes choses à démêler en eux-mêmes leurs idées et leurs sentiments propres.

— Alors vous voulez être poète, philosophe ?

— Mais non, je n'y ai jamais songé... Enfin, vous-même par exemple, vous vous rendez bien compte que vous n'êtes pas exactement semblable à votre tante, à votre frère, aux personnes que vous fréquentez ; vous avez d'autres sentiments qu'eux, dans une certaine mesure. Supposez que vous ayez quelque curiosité : vous pourriez désirer connaître au juste ce que vous êtes.

— Mais à quoi cela mène-t-il ?

— A rien.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de Mme Varel.

— Comment, dit-elle, Henri vous a déjà quittés !

Elle haussa les épaules.

— Il passe sa vie dans son atelier, ajouta-t-elle, à s'occuper de bagatelles... Nous-mêmes, nous ne le voyons jamais.

Elle s'installa près de nous, et se mit à causer ; elle parlait très volontiers et même sans qu'il fût besoin de lui donner la réplique ; elle savait une foule d'historiettes et d'anecdotes qu'elle racontait avec beaucoup d'entrain et assez d'agrément.

Hélène ne l'écoutait guère. Lorsque je partis, toutes deux m'engagèrent à revenir les voir bientôt.

La conversation que j'avais eue avec Hélène, tant qu'elle avait duré, n'avait fait que m'agacer ; pourtant, dans la soirée, j'y pensai avec plaisir ; j'aurais voulu corriger et compléter en plusieurs points ce que je lui avais dit.

Deux ou trois jours après je retournai à Randé. Comme il faisait très chaud, j'y allai seulement vers six heures du soir. Je trouvai Hélène, Mme Varel et Henri dehors, devant la maison. Près d'eux, un jardinier arrosait des plates-bandes, et l'on entendait cette pluie tombant sur les feuilles ; Henri avait à la main un sécateur avec lequel il coupait de temps en temps quelque tige, et cela faisait un bruit sec et soudain. Après la chaleur écrasante du jour, tout semblait reprendre vie. Le soleil avait disparu derrière les arbres, et la maison, la pelouse, les fleurs étaient baignées dans une ombre limpide et claire ; la robe blanche d'Hélène semblait attirer à elle la lumière éparse du soir.

Deux chiens de chasse se poursuivaient sur la pelouse, bondissant, décrivant de grands cercles, se rattrapant et roulant l'un sur l'autre. Un joli petit chien tout jeune, qui était censé appartenir à Hélène, désirait prendre sa part de ces réjouissances et galopait de son mieux derrière les autres ; mais à un moment, il se trouva pris dans une bousculade, il en sortit tout éclopé, l'air penaud et malheureux. Il vint se réfugier précipitamment contre la jupe d'Hélène, sautant sur ses trois pattes et tenant en avant la quatrième raidie ; tout le monde se mit à rire :

— Tu vois, mon pauvre toutou, lui dit Hélène, ce qui t'arrive pour vouloir faire comme les grands...

Henri, par plaisanterie, lui banda la patte avec un mouchoir.

— Venez avec Henri et moi, me dit Hélène, nous ferons le tour du parc.

Je les suivis. Bientôt Henri s'écarta de nous. Je restai seul avec Hélène, et ce fut par ce beau et lent crépuscule que j'eus avec elle la première des conversations à la fois intimes et abstraites où je lui ouvris peu à peu toutes mes pensées.

— Après votre départ, l'autre jour, me dit-elle, j'ai réfléchi à ce que vous m'aviez dit, et j'ai trouvé que c'était parfaitement clair ; je ne sais pourquoi je ne vous ai pas compris ; il m'a semblé ensuite que j'avais fait exprès.

— Sans doute, lui répondis-je, vous faisiez un peu exprès ; mais je me suis en outre bien mal expliqué.

— Non, je comprends très bien ; moi aussi j'ai toujours aimé m'analyser, et savoir ce qui se passe en moi. Mais je m'en défends.

— Pourquoi vous en défendre ? lui demandai-je.

— Oh ! parce que c'est inutile ; et puis cela énerve ; de plus, c'est prétentieux, pour une jeune fille. Personne ne le fait. Ce qui m'étonne, c'est que vous y consacriez tant de temps, comme vous me l'avez dit. Vous ne pouvez vous en empêcher, sans doute ?

— Je ne sais pas, répondis-je.

Je me trouvais gêné et presque humilié. J'en cherchais la raison.

— Mais, repris-je, je ne vous ai pas dit que je passais mon temps à m'analyser.

— Je croyais..., fit-elle.

— Ou bien, si je vous l'ai dit, je me suis trompé. Ce qui m'occupe, c'est autre chose. S'analyser ne signifie rien, ce qui importe, c'est l'intention avec laquelle on s'analyse.

Hélène me regarda, attendant une explication ; mais je ne savais comment m'exprimer ; je lui dis très vite et d'un ton négligent :

— Puisque vous aimez regarder en vous, vous avez dû remarquer qu'un grand nombre de vos sentiments vous sont communs avec les personnes qui vous entourent, et même vous ont été inculqués par elles. Mais il existe en vous d'autres sentiments qui vous sont propres, que vous ne devez qu'à vous-même, et auxquels vous tenez davantage. Si vous vous attachiez à connaître et à développer ces derniers, vous arriveriez tout naturellement à une vie plus personnelle et plus profonde. N'est-ce point vrai ?

— Alors, c'est là ce que vous faites ?

— Jusqu'à un certain point...

Je me repris :

— C'est ce que je fais constamment.

Elle m'écoutait avec une attention que je n'avais pas prévue.

— Mais à quoi peut-on reconnaître ces sentiments personnels ?

— Ils ont, lui dis-je, un cachet de liberté et d'intimité qui n'appartient qu'à eux.

Elle ne répondit rien, et parut réfléchir

— Supposez, lui dis-je encore, que vous éprouviez le même sentiment qu'une personne que vous connaissez parfaitement, votre tante, je suppose ; vous ne doutez pas qu'il n'y ait dans votre sentiment à vous quelque chose de particulier, une certaine frange lumineuse dont vous savez bien qu'elle est à vous, et que toute autre personne que vous ne pourrait même pas imaginer. Et si, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, vous portez votre attention sur cette bordure brillante, vous la verrez bientôt s'élargir, se nuancer ; vous aurez l'impression de vous rapprocher de vous-même.

— Une chose m'étonne, dit-elle brusquement, c'est que ce que vous me dites me paraît étrange et cependant ne me paraît pas nouveau. Je serais contente de vous comprendre tout à fait. Je vais vous donner un exemple. Vous me direz s'il convient...

Elle souriait.

— Voici ma tante et moi ; toutes les deux nous aimons beaucoup la musique ; quand nous sommes à Nice, nous suivons tous les concerts... Tante Amélie aime la musique parce qu'elle-même a joué du piano longtemps et bien, parce qu'elle suit la partie de chaque instrument, parce qu'elle juge du mérite des musiciens, etc... Mais pour moi la musique est tout autre chose... Quelquefois même j'ai été gênée, parce que ma tante et moi nous avions ensemble les mêmes enthousiasmes, alors que j'en sentais les motifs très différents...

Elle ajouta, après une seconde d'hésitation :

— Est-ce que cela répond à votre idée ?

— A peu près.

— C'est singulier, dit-elle, de parler de cela. Voilà qui ne m'était jamais arrivé.

— A moi non plus.

— Vraiment ? fit-elle.

Et je vis qu'elle en était contente.

Nous marchions dans une allée que des charmilles recouvraient en berceau et où il commençait à faire sombre.

— Puisque la musique, continuai-je, vous procure de vives émotions, pourquoi n'avez-vous pas tenté de les préciser et de les mieux connaître ? Vous vous apercevriez bien que par moments s'ouvrait devant vous comme un monde nouveau, où vous auriez pu peut-être avancer au lieu de demeurer sur le bord.

Elle m'interrompit :

— Ce qui me paraît suffisamment clair dans ce cas particulier de la musique m'échappe pour le reste.

— Je suis sûr cependant, lui répondis-je, que vous pensez une foule de choses que vous ne songeriez pas à dire aux personnes qui vivent auprès de vous ; ces pensées n'ont rien d'étrange et vous sont venues spontanément ; malgré cela, elles étonneraient votre tante ou votre frère, qui les comprendraient mal ; aussi vous préférez vous taire. N'est-ce point vrai ?

Elle approuva, d'un geste un peu évasif.

— Un très grand nombre de nos sentiments, continuai-je, nous ont été purement et simplement imposés du dehors, d'ordinaire sans que nous nous en doutions. Beaucoup d'autres sont nécessaires pour vivre commodément en société. Il y a là une sorte de tyrannie, un mensonge, contre quoi je me suis toujours révolté... Vous savez que quelquefois on est en désaccord avec les sentiments dont on s'était jusque-là contenté ; on est opprimé, on se sent trompé, on étouffe. N'avez-vous jamais éprouvé ce besoin d'être sincère ?

— Je ne sais pas, dit-elle lentement, je ne me souviens pas. Peut-être...

Elle cherchait ; son regard se perdait dans le vague. Les dernières clartés du couchant faisaient rayonner autour de nous les dentelures des feuilles et les aiguilles des sapins, et dans les cheveux d'Hélène accrochaient des reflets d'or. J'entendis derrière nous le pas d'Henri qui approchait.

— Enfin, dis-je pour conclure, je suis content que vous ne jugiez plus aussi absurde ce que je vous avais dit l'autre jour. Néanmoins, vous devez me trouver bizarre, pédant peut-être. C'est pourquoi, si vous le voulez bien, nous ne parlerons plus sur ces sujets.

— Mais pourquoi ?... dit-elle ; cela m'intéresse, au contraire.

Elle rougit légèrement.

Je répétai :

— Cela vous intéresse.

Ce mot me choquait, et j'aurais voulu qu'elle le remarquât.

Lorsque je fus rentré chez moi, je fus contrarié de n'avoir pas traduit comme je l'aurais voulu ce que je pensais ; car pendant que j'avais parlé à Hélène, toujours il m'avait semblé que j'exprimais trop peu de moi à la fois et que le reste importait davantage : enfin je disais trop ou pas assez, mais jamais exactement ce qu'il aurait fallu.

Les jours suivants, je songeai continuellement à la prochaine visite que je ferais à Hélène ; il me venait à l'esprit une foule d'idées qui me semblaient de nature à la toucher, et qui embelliraient l'instant où je les lui exprimerais.

Je ne tardai pas à retourner à Randé. Cette fois-là, lorsque j'entrai dans le petit salon où Hélène se trouvait, elle vint à moi avec un sourire qui éclairait son visage, et l'animation de ses yeux me montra qu'elle était contente de ma visite. Je lui tins d'abord quelques propos indifférents, auxquels elle ne répondit qu'avec contrainte ; elle comptait visiblement sur d'autres paroles qui l'entraîneraient loin de ses occupations et de ses pensées ordinaires, et cette attente que je lisais à la dérobée dans son regard déçu me parut si charmante que je pris plaisir à la prolonger.

Ce fut elle-même qui renoua le fil de nos conversations précédentes.

— J'ai beaucoup réfléchi, dit-elle, à ce que vous m'aviez dit.

— Moi aussi, fis-je sans l'interrompre.

— Et je trouve, continua-t-elle, que cela est très juste.

— Vraiment ? vous avez trouvé cela ? lui dis-je avec un peu d'ironie qui faisait entendre que son opinion n'avait pas en cette matière un poids décisif et ne changeait rien à la réalité des choses.

Elle sentit la pointe, et reprit avec un geste boudeur :

— Vous êtes méchant de ne pas me comprendre, je veux dire que cela est vrai pour moi.

— De cela, répondis-je, je ne doute pas ; je le supposais même avant vous. Je suis certain qu'il y a en vous un grand nombre de pensées que vous n'exprimez jamais, et que vous êtes même obligée de tenir à l'écart de votre vie.

— Oui, c'est très exact.

— Seulement, à force de les négliger, elles vous échapperont tout à fait, et vous finirez quelque jour par n'avoir plus que des sentiments artificiels et empruntés.

Cette prophétie énoncée avec assurance parut la désoler : je ne pus réprimer un sourire, dont elle cherchait en vain la cause tandis qu'elle y répondait elle-même par un sourire indécis.

Elle reprit :

— Je voulais vous dire ceci encore : les gens se

trompent qui s'imaginent toujours que les jeunes filles ne réfléchissent à rien. On dit : « Une jeune fille ne s'intéresse pas à cela », et sous ce prétexte on ne leur parle pas de choses intéressantes. De fait, celles qu'on représente dans les livres sont ordinairement stupides. Mais ce qui est vrai, c'est qu'elles sont obligées de ne pas dire ce qu'elles pensent, car, pour peu qu'elles s'écartent d'un modèle convenu, aussitôt on les juge mal. Pour moi, je ne fais jamais part de mes sentiments personnels, de sorte que si par hasard on fait appel à eux, au premier moment je ne comprends même pas.

Cette dernière phrase faisait allusion à notre premier entretien. Je me demandai alors pourquoi elle s'autorisait à parler avec moi sur des sujets qu'elle s'interdisait d'ordinaire. Je sentis qu'elle se posait la même question en cet instant ; elle s'était tue, un peu embarrassée ; je répondis à son doute secret qu'elle ne s'exposerait à être jugée défavorablement que dans la mesure où elle s'exposerait à n'être pas comprise.

Puis nous parlâmes d'autre chose.

Je lui posai alors quelques questions auxquelles précisément j'avais pensé avant de venir ; je lui demandai si elle aimait les champs, le bruit de la pluie, le vent dans les arbres, les belles nuits transparentes et leur mélancolie. Elle me regardait d'un air hésitant, comme si elle avait voulu être aidée à choisir entre oui et non. Enfin elle me répondit

qu'elle savait bien de quels sentiments je parlais, mais qu'elle avait toujours eu pour eux à la fois de l'inclination et de la méfiance.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, ce sont de tous les plus convenus et les plus fades.

Cette opinion était juste le contraire de ce que j'attendais.

— Oui, me dit-elle, si par exemple on assiste à un beau coucher de soleil, on peut être sûr que toutes les personnes présentes sont sur le point d'exprimer une émotion de ce genre-là.

— Cependant, repris-je, il n'y a aucune sorte d'impression qui apparaisse comme aussi personnelle et aussi intime, ne le trouvez-vous pas ?

Elle réfléchit un instant :

— Oui, je le pense aussi.

— Eh bien, alors ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

Elle s'interrogeait elle-même avec une application charmante.

— Je crois, lui dis-je, que c'est précisément parce que ces sentiments vous sont très intimes que vous êtes particulièrement froissée de les rencontrer chez autrui revêtus d'une forme banale. Mais ce n'est pas là une raison pour les vouloir écarter, car aussi bien il faudrait écarter toute émotion d'art, toute exaltation, enfin tout ce qui nous révèle en nous quelque nouveauté surprenante. Le mieux serait au contraire de les connaître, de les préciser,

ce qui les transforme ; s'ils sont profonds, ils sont plus que les autres capables de se nuancer de mille façons et de nous offrir une image sincère de nous-mêmes.

— C'est vrai, dit-elle.

Et je fus surpris de ce trop facile assentiment.

— Pour moi, continuai-je, j'ai toujours aimé ce qui est merveilleux. Lorsque j'étais enfant j'avais pour les féeries un goût passionné et je m'imaginais confusément que les événements qui surviendraient plus tard dans ma vie auraient quelque chose de cette incertitude et de cet éclat. Ce qui m'attriste, ajoutai-je avec un sourire, c'est qu'un jour j'ai trouvé un de ces livres qui m'avaient fait jadis connaître tous les enchantements : les histoires qu'il contenait étaient ternes et banales.

— Naturellement, dit-elle.

— Naturellement, repris-je, mais cette attente ancienne et singulière, venue je ne sais d'où, rejoint encore quelquefois en moi la mélancolie dont vous parliez tout à l'heure, celle qui naît par les beaux soirs.

— Oui, je comprends, dit-elle.

— Mais si vous me comprenez, repris-je, c'est donc qu'il y a en vous quelque chose de pareil.

— Je ne sais pas.

Et elle cherchait.

— Voyez donc si par delà vos idées quotidiennes, plus loin, très loin, tout au fond de vous, il n'y a

pas comme un point lumineux de votre âme, une porte d'or, la porte d'un printemps merveilleux ?

— Je comprends bien, disait-elle lentement, mais je ne sais pas...

— Si, si, regardez donc, je suis sûr que cela est : un endroit radieux où vous vous êtes quelquefois sentie transportée en présence d'un spectacle solennel, un endroit où sont les choses que vous avez pu désirer et qui n'arriveront jamais.

— Oui, je comprends bien... cependant je ne pourrais rien ajouter à ce que vous dites. J'ai toujours évité de m'attarder à ces songes ; on a ensuite l'impression d'un grand vide...

— Ainsi vous n'avez jamais essayé de préciser, de voir plus clair, de voir plus loin ?

— Non, non, je ne saurais...

— Cependant, lui dis-je, on ne frappe pas en vain à ces portes divines.

Je me tus brusquement, et instinctivement je cherchai des yeux autour de moi si quelque personne ne nous aurait pas entendus. Hélène était tournée du côté de la fenêtre ouverte ; son regard brillant était fixé au loin sur la cime mobile des grands arbres. Je fus étonné de l'effet qu'avaient produit sur elle mes paroles, et, dans cet instant, je le regrettai presque.

Lorsque je la revis quelques jours après, elle me dit qu'à la suite de notre conversation elle s'était

bien souvenue qu'elle avait eu souvent en elle des palais de rêve et de mystère, de profonds jardins entrevus, des prairies sans fin et fleuries, et d'autres fois comme un brouillard de larmes. Mais tout cela était voilé, effacé, elle n'y songeait qu'à peine ; car elle savait que les autres personnes n'attardent point leur pensée sur de semblables chimères.

Je lui dis que sans doute elle avait eu raison de ne pas se livrer sans réflexion et sans réserve à une mélancolie qui est vaine en effet, mais elle aurait pu essayer de saisir les attitudes d'âme qu'elle implique.

Je lui demandai si, se sentant différente des personnes qui l'entouraient et obligée de s'en taire toujours, elle n'avait point souffert de ce désaccord et de ce silence, et si elle n'avait pas aspiré à une existence autre, qui aurait eu justement pour centre sa nature véritable et profonde.

Elle ne savait pas au juste. D'abord elle ne put que me répondre qu'elle avait toujours aimé chanter parce que c'était le seul moyen qu'elle eût de se ressaisir et de s'exprimer.

Je lui fis remarquer que c'était bien peu ; et comme je répétais la même question, elle finit par dire que depuis longtemps elle avait toujours eu l'obscure conviction que ce qu'il y avait en elle de plus secret et de plus aimé viendrait une fois à la lumière parfaite, elle ne savait quand ni comment ; que du reste cela même elle ne se l'était jamais dit,

et cependant il lui semblait qu'elle n'en avait point douté...

Alors je lui demandai si elle apercevait maintenant les chemins de cette aurore.

Non, elle ne voyait pas encore clairement...

Je lui dis qu'elle devait se séparer des habitudes imposées et des sentiments tout faits, dont le mécanisme pèse sur nous et nous rend étrangers à nous-mêmes, qu'ainsi elle parviendrait à retrouver et à vivre sa propre vie. Je lui demandai si elle ne croyait pas qu'il y eût dans cet effort même quelque chose d'élevé, et qu'il conduisît vers une sorte de pureté. Elle le pensait aussi. Je lui donnais ainsi peu à peu le désir de devenir consciente d'elle-même et de reprendre possession de son âme.

On eût dit qu'à la fois elle m'écoutait et ne m'écoutait pas, comme si elle avait eu des visions par delà mes paroles.

V

Vous voyez, mon ami, par ces quelques exemples, quelle direction prenaient d'elles-mêmes mes conversations avec Hélène ; je vous les rapporte à peu près telles qu'elles furent, avec leur indécision, car nous cherchions alors en tâtonnant et un peu au hasard une juste entente. J'allais très souvent à Randé, et à mesure que nos entretiens devenaient plus fréquents, je voyais Hélène y prendre davantage intérêt ; elle y trouvait le double plaisir de se découvrir elle-même et de se reconnaître en moi. Sa nature était très riche, mais elle la soupçonnait à peine, et elle n'en avait jusque-là ressenti les aspirations que comme un malaise confus. La longue habitude que j'avais de percevoir exactement mes sentiments me permettait de deviner les siens avec une suffisante sûreté, et lorsqu'il m'arrivait d'exprimer d'une façon précise ce qu'elle avait déjà éprouvé, mais sans s'en rendre bien compte, elle disait chaque fois avec un regard songeur et ébloui : « Cela est vrai, cela est vrai. »

Souvent elle apercevait dans ses souvenirs quelque trait qui venait confirmer ou compléter les miens; elle s'attachait comme moi à retrouver l'empreinte intacte que chaque impression avait laissée en elle. A peine si nos conversations avaient un ton de confidence ; il ne s'y agissait que de vérité. Elle que j'avais au début jugée un peu capricieuse, un peu futile, un peu coquette, maintenant elle se mettait tout entière en ce qu'elle disait, et il y avait dans ses manières et ses propos une franchise, une nouveauté, une continuité, une grâce enfin qui me troublaient, et, je ne sais pourquoi, me peinaient en même temps. Quand je pense à présent à ces débuts de notre sympathie, à ces premiers jours tout parfumés, tout brillants, je m'étonne de n'avoir pas éprouvé alors plus de joie : il semblait qu'elle sortît d'un long rêve, et ses sentiments, purs, limpides, s'éveillaient peu à peu de l'oubli où elle les avait délaissés.

Cependant je ne m'abandonnais pas sans méfiance au charme de cette intimité ; je me souvenais trop de l'absurde enthousiasme qui avait suivi ma première visite et de la déception dont il avait été puni. La crainte ne me quittait pas que la sympathie d'Hélène ne fût passagère, et qu'un caprice ne vînt à défaire ce qu'un caprice avait fait : aussi m'efforçais-je de maîtriser l'inclination qui m'entraînait vers elle, afin de n'en point souffrir. J'aurais voulu parfois la trouver moins belle. Sans

cesse j'épiais ses paroles et ses gestes, tâchant d'y découvrir le signe de plus d'amitié : de sorte que le présent m'échappait toujours, parce que j'y cherchais surtout des promesses. Un instant d'indifférence détruisait tous les espoirs du passé, tandis qu'un sourire nouveau ne les réalisait pas ; aussi les circonstances heureuses me causaient peu de joie, tandis que la plus légère ombre me faisait une peine démesurée.

Personne, ni chez Hélène, ni chez moi, ne s'étonnait des nombreuses visites que je faisais à Randé. La présence d'Henri les expliquait sans doute suffisamment ; cependant je n'avais que peu de relations avec lui. Il passait la plus grande partie de ses journées dans un atelier attenant à la maison, où il avait accumulé toutes sortes d'instruments de physique, de petits moteurs électriques et à vapeur, une forge en miniature, un télégraphe en raccourci, une collection d'armes, poignards et pistolets, etc. On le trouvait là, très absorbé, démontant et remontant ses appareils, les faisant fonctionner, ajustant des pièces. Il avait pour les travaux manuels délicats des aptitudes marquées.

Bien qu'il fût grand et d'apparence robuste, sa santé ne lui avait jamais permis de faire des études sérieuses. A plusieurs reprises son père avait essayé de le mettre en pension à Lyon ; mais, soit que le régime de l'internat lui fût nuisible, soit que tout travail intellectuel soutenu le fatiguât, chaque fois

on avait dû le retirer au bout de peu de temps, malade et découragé. Aussi M. Véière avait-il pris le parti de le garder auprès de lui ; il comptait l'initier peu à peu à ses affaires et se l'associer plus tard dans la direction de l'usine. Il était mécontent du reste de cette instruction écourtée ; lui se piquait d'avoir fait au contraire des études excellentes, et pensait avoir des clartés de tout.

Mme Varel, étant très remuante et d'un caractère agité, aurait voulu voir Henri plus animé et plus vivant ; parfois elle le brusquait un peu. Mais il n'était point sot, il ne manquait pas de malice, et il savait se moquer agréablement de qui se moquait de lui. Au reste, c'était le meilleur garçon du monde, le plus serviable, le plus capable de ressentir de l'amitié quand on lui en montrait, le moins curieux. J'allais le voir de temps en temps dans son atelier ; il me rendait ensuite mes visites très scrupuleusement ; nos conversations étaient un peu languissantes, mais je lui savais gré de sa politesse.

Je fus bientôt dans les meilleurs termes avec Mme Varel, parce que je l'écoutais volontiers. Lorsque j'arrivais à Randé l'après-midi, je la trouvais dans le petit salon en compagnie d'Hélène, elle travaillait à une tapisserie ; Hélène brodait ou lisait, ou étudiait son chant ; souvent il y avait avec elles quelques dames ou jeunes filles de leurs amies. Je restais là ; nous causions. Mme Varel parlait toujours

avec beaucoup d'activité ; elle s'exprimait d'une façon vive, spirituelle, mais elle sautait perpétuellement d'un sujet à l'autre, ce qui fatiguait. Elle avait un peu la manie de se croire triste ; aussi ses pensées frivoles s'entr'ouvraient parfois sur des réflexions mélancoliques, mais tout allait du même train.

Elle me considérait, je crois, comme un enfant, parce que je lui posais des questions qu'elle jugeait naïves. Cependant quelquefois, comme j'était seul avec elle, il lui arriva de m'exposer ses affaires les plus personnelles, et même celles de plusieurs de ses amis : car elle entrait dans les plus grandes confidences sans paraître même s'en apercevoir.

Elle me raconta ainsi que Mme Véière lui avait, en mourant, recommandé de prendre soin d'Hélène. M. Véière, qui était très pris par ses affaires et s'absentait souvent, ne pouvait en effet s'occuper suffisamment d'elle ; mais il avait lui aussi une sœur, qui avait de même fait valoir ses droits à diriger l'éducation d'Hélène. Mme Varel avait eu à ce sujet des démêlés assez vifs avec M. Véière ; comme elle était restée à Randé quelque temps après la mort de sa sœur, il lui avait dit un jour que lorsqu'elle retournerait à Nice, où elle habitait, il l'accompagnerait lui-même très volontiers ; elle avait refusé avec aigreur, en le complimentant sur sa galanterie.

Elle avait fini cependant par faire triompher ses

prétentions, parce qu'elle avait les préférences d'Hélène ; M. Véière avait même consenti à se séparer de sa fille pendant quelques mois chaque année et Mme Varel tous les hivers l'emmenait chez elle dans le Midi. Mais elle gardait encore de la rancune à M. Véière. Elle le disait dur, autoritaire ; elle affirmait qu'il avait rendu sa femme très malheureuse. En présence d'Hélène elle était obligée de se taire sur ce sujet, mais avec moi elle prenait moins de précautions. Souvent elle affectait de se considérer comme une étrangère dans la maison ; elle disait qu'elle ne comptait pour rien, d'autres fois elle donnait des ordres à tout le monde.

Ce qu'il y avait d'assez comique, c'était que M. Véière avait l'air de ne pas soupçonner seulement l'antipathie dont il était l'objet. Il témoignait à Mme Varel l'amabilité la plus soutenue. C'était un homme froid, méthodique, satisfait ; on ne savait par où le prendre ; je n'ai jamais pu avoir la moindre conversation avec lui.

Un après-midi, en arrivant à Randé, je le rencontrai dans le parc, il allait prendre le train ; Hélène l'accompagnait jusqu'à la grille, où sa voiture l'attendait. Il me dit qu'il était très content que je me fusse lié d'amitié avec son fils. Il exprima ses regrets qu'Henri n'eût pas fait des études régulières et fût exposé à n'avoir jamais le moindre diplôme ; il aurait désiré l'envoyer passer quelques années à Paris ; mais Henri n'y tenait point. Il en vint par

là à me poser quelques questions sur l'état d'esprit de la jeunesse contemporaine.

— Il paraît, me dit-il, que la philosophie de Taine a actuellement une influence considérable ?

Je cherchai vainement une réponse, et mon silence parut peut-être marquer un doute.

— Si, reprit-il, je le sais ; et je le regrette. Plus on avance dans la vie, plus on s'aperçoit qu'il ne peut exister de société sans le respect de la morale et de la religion.

Cette vision simplifiée des idées de Taine acheva de m'étonner. Je restai encore une fois sans répondre. M. Véière, qui était arrivé près de sa voiture, me serra la main, et nous dit adieu en me recommandant de ne pas négliger ces sortes de questions et de m'habituer à y réfléchir.

Il partit, et je me dirigeai avec Hélène du côté de la maison. Après un long silence, elle me dit d'un ton affirmatif que son père était très instruit. Je lui répondis :

— Il doit surtout s'entendre aux choses de la métallurgie.

Elle parut piquée :

— Pas seulement à cela, dit-elle.

Elle me demanda pourquoi je n'avais pas répondu à la question qu'il m'avait posée.

Je lui dis que cette question n'avait pas un sens très précis, que du reste la philosophie de Taine datait déjà.

— Les idées vieillissent vite, beaucoup de celles qui avaient de l'importance quand M. Véière faisait ses études n'en ont plus à présent.

Hélène n'était pas contente. Elle répliqua :

— S'il en est ainsi pour mon père, il en sera donc de même pour vous ?

— Naturellement.

Elle se tut longtemps, puis elle reprit :

— Cela ne vous fait pas de peine, de penser que des idées que vous croyez vraies maintenant, dans vingt ans ne seront plus vraies ?

— Non, cela m'est indifférent.

— Alors, c'est que vous ne croyez à rien, dit-elle d'un ton décidé. Ce qui doit être faux dans vingt ans est déjà faux à présent.

Elle avait l'air positivement froissée.

— Peut-être, répondis-je ; mais la philosophie ne peut prétendre qu'à exprimer les opinions les plus vraisemblables sur la vérité ; il n'est pas étonnant que ces opinions varient avec les époques et avec l'état des esprits... Mais je ne comprends pas votre indignation, car vous non plus vous ne croyez à rien.

— Moi, fit-elle avec surprise, pourquoi dites-vous cela ?

— J'entends que vous ne croyez à rien de profond, d'essentiel ; évidemment, vous croyez les histoires que l'on vous raconte, ce que vous lisez dans les journaux.

— Mais je crois à d'autres choses.

— Non, repris-je, en dehors de là, cherchez, je suis sûr que vous ne tenez rien pour vrai.

Elle cita les sciences, l'histoire, etc. Je lui fis observer que je ne lui parlais pas des réalités de fait, et que, du reste, elle se contentait de notions passablement incertaines sur les vérités qu'elle m'objectait.

— Je crois aussi à la religion, dit-elle.

— Non.

— Si.

J'affirmai que non ; encore une fois elle parut fâchée :

— Enfin pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que vous ne croyez qu'à demi, répondis-je, et pour une personne comme vous, c'est ne point croire.

— Pourquoi une personne comme moi ?

— Il y a des gens, lui dis-je, qui peuvent ne croire qu'avec l'esprit ; leurs idées sont loin de leurs sentiments ; mais pour vous, il n'en est pas ainsi, et si vous croyiez véritablement, vous seriez tout autre.

— Je ne sais pas, fit-elle.

— Mais si. Ne pensez-vous pas que si l'on est convaincu de posséder la vérité absolue, il faut avoir l'âme bien mesquine et divisée pour ne pas se soumettre à elle entièrement ? Voyez... si l'on est sûr !

Elle réfléchit ; puis elle me dit qu'en effet quelques années plus tôt, ayant, avec deux ou trois de ses amies, fait une retraite de quelques jours dans un couvent, les prédications qu'elle y avait entendues l'avaient remplie d'une foi ardente ; elle s'était trouvée tout à coup mise en face de l'éternité et de la mort : au lieu d'en être effrayée, elle s'était sentie au contraire à l'aise et presque contente, et pendant quelque temps elle avait éprouvé un désir étonnant de renoncement et de sacrifice. Mais sa tante avait tout de suite remarqué le changement qui s'opérait en elle et s'en était inquiétée ; elle avait cherché par tous les moyens à la distraire.

— C'est l'année où j'ai commencé à aller dans le monde, ajouta-t-elle en souriant.

Je lui demandai si elle avait trouvé cette compensation suffisante, et capable de lui rendre la paix.

Ma question lui parut sans doute ironique, car elle ne voulut pas répondre.

— En tout cas, repris-je, vous ne croyez plus comme en ce temps-là ?

Je lui demandai encore :

— Pensez-vous quelquefois aux problèmes qui vous avaient alors troublée ?

— Oui, quelquefois, dit-elle ; mais je cherche surtout à n'y point penser. Si, par exemple, on s'arrête à l'idée de la mort, tout devient sombre, il ne reste rien.

Je lui dis que ce n'était point exact, que cette idée sans doute changeait toutes les valeurs des choses, mais qu'elle ne les détruisait pas ; et que, du reste, quand il en serait ainsi, ce ne serait encore pas une raison pour vouloir endormir cette haute inquiétude.

— Ah ! je ne sais plus, murmura-t-elle.

Et elle fit un geste de la main comme pour écarter des pensées parmi lesquelles elle ne se reconnaissait pas.

Je lui dis qu'une personne qui n'avait jamais songé à la brièveté de la vie et n'avait jamais rapporté à cette commune mesure l'importance des événements auxquels elle se trouvait mêlée, pouvait à juste titre paraître aveuglée ; que d'une telle réflexion étaient capables de jaillir les conclusions les plus diverses ; mais qu'en tout cas on ne pouvait manquer d'apprendre d'elle à dédaigner une foule de sentiments futiles, et par là même à s'attacher davantage à ceux qui sont généraux et profonds.

Je lui dis encore qu'une nature un peu forte reflétait presque tout ce qui l'entourait avec une lumière spéciale, et qu'il fallait s'attacher à percevoir ce reflet très distinctement ; que de ce contact avec une réalité intérieure immédiate naissait un sentiment de la vérité auprès duquel toutes les notions qui ne sont qu'apprises, ou comprises abstraitement, paraissent insuffisantes et sèches, parce

qu'elles n'offrent jamais le même caractère de franchise pure et de certitude délicate.

Hélène disait que cette règle était très étroite ; je prétendais au contraire qu'elle s'étendait à l'infini, qu'une telle attitude d'esprit pouvait s'appliquer à tous les instants de la vie, dans les petites choses comme dans les grandes.

Le lendemain du jour où j'avais ainsi causé avec elle, je retournai à Randé, sans avoir prévenu que j'irais. Un domestique m'introduisit dans le petit salon. Hélène entra bientôt ; elle était en toilette de visite, son chapeau sur la tête, ses gants et son ombrelle à la main.

— Je ne vous attendais pas aujourd'hui, dit-elle. Je vais à une réunion chez des amis avec ma tante : elle n'est pas tout à fait prête ; je dois la rejoindre dans quelques instants sur le perron. Je vais vous tenir compagnie une minute.

Je la regardai avec mélancolie parce qu'elle était belle et parée, et qu'elle partait. Elle sourit.

Elle me dit assez gaiement que mes idées étaient trop sombres, et que notre conversation de la veille l'avait laissée triste pour toute la soirée. Je lui demandai si elle était contente d'aller à cette réunion.

Elle attendit une seconde, fit un peu la moue, puis me répondit :

— Non.

— Vous êtes aimable pour moi, lui dis-je. Mais il est clair que vous êtes enchantée.

— Mais non, répéta-t-elle.

— Si, c'est visible... Vous serez admirée.

— Oh ! c'est peu de chose, fit-elle.

Et elle hocha la tête.

Après quelques secondes elle reprit :

— Eh bien ! c'est vrai ; toutes les fois que je vais à ces sortes de réunion, à des soirées, à des bals, je suis contente de partir ; mais une fois que j'y suis, le plus souvent je m'ennuie.

— Ce qui ne vous empêche pas d'y retourner.

— Il faut bien, fit-elle.

— C'est la vie, n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle ajouta :

— Quand nous sommes à Nice, c'est bien autre chose. C'est presque tout notre temps qui est occupé de cette façon.

— Et vous êtes satisfaite de cette existence ?

— Bah !

Elle fit un geste d'indifférence.

Elle avait l'air si peu disposée à réfléchir que je pensai que je ferais mieux de ne pas la questionner davantage. Mais je ne pouvais m'en empêcher. Je lui dis encore :

— Je suis sûr cependant que cela ne remplit point votre esprit.

— Ah ! évidemment.

— Et que si vous preniez la peine de passer en revue une de vos années, vous seriez étonnée de la pauvreté des joies et des tristesses qu'elle vous a apportées.

— C'est bien vrai, fit-elle avec un peu de mélancolie.

— Sans doute, poursuivis-je, vous êtes continuellement occupée ; mais que reste-t-il de cela ? Si, au contraire, chaque jour vous cherchiez de quels sentiments et de quelles vérités s'est enrichie votre vie personnelle, tout ce que vous faites reprendrait un sens et presque une raison d'être. Mais, repris-je brusquement, quelle sottise de ma part de vous parler ainsi quand vous partez pour une fête !

Je me détournai avec un peu d'humeur, car j'étais persuadé qu'elle était préoccupée d'autre chose, et qu'elle m'approuvait seulement des lèvres. Mais alors elle dit avec élan :

— Non, non, vous avez raison, et ces fêtes ne sont point des fêtes pour moi.

En même temps je vis le noir de ses prunelles s'approfondir, comme si des larmes allaient couler : alors je lui eus une gratitude infinie de ce qu'elle était sincère.

Un domestique entra et dit que Mme Varel attendait mademoiselle.

— Ah ! mon Dieu ! s'exclama Hélène, je n'y pensais plus. Adieu !

Et elle s'enfuit.

Mais quand elle eut ouvert la porte et eut passé le seuil, elle se ravisa tout à coup ; et avec un peu d'embarras elle revint lentement vers moi. Sans aucun doute elle craignait de m'avoir peiné en me quittant si soudainement, et c'est pourquoi elle revenait ; seulement elle aurait voulu ne pas laisser supposer que c'était pour ce motif : aussi je voyais qu'elle cherchait quelque chose à me dire ; mais elle ne trouvait rien. Et comme elle s'approchait ainsi de moi, elle lut dans mes yeux que je devinais tout ce qu'elle pensait ; alors ses joues s'empourprèrent, elle se détourna brusquement et repartit sans avoir prononcé un mot. Je restai seul et songeur. O clartés, ravissement ! mouvements involontaires où se révèle l'amour naissant ! gestes si simples, mais pour ainsi dire enveloppés d'âme, et qui, parce qu'ils présagent le don entier d'une personne, prennent une portée et un sens infinis !

Quelques jours après, je dînai à Randé. Cette soirée m'est chère ; elle rayonne encore dans ma mémoire avec un doux éclat. J'arrivai d'assez bonne heure, afin de pouvoir causer avec Hélène. En approchant de la maison je l'aperçus qui descendait, accompagnée de son frère, les quelques marches placées devant la porte du petit salon. Elle était tout en blanc. Le soir tombait sur le parc.

Nous nous promenâmes un moment au bord de la pelouse. Henri nous quitta bientôt. Nous vînmes à parler de l'amour : c'était la première fois.

J'avais commencé par lui demander si elle aimait son frère ; elle fut étonnée, car elle n'en avait jamais douté. Je lui fis observer cependant qu'ils vivaient l'un près de l'autre presque comme deux camarades, se taquinant par-ci par-là, mais n'ayant pour ainsi dire pas d'autres relations.

— Bientôt, fis-je, vous serez séparés, et vous savez parfaitement que vous n'en souffrirez ni l'un ni l'autre.

Elle était froissée. Je lui dis :

— Pourquoi cherchez-vous à vous faire illusion ? une telle affection est toute passive, c'est une habitude et le résultat d'un hasard ; de votre part, rien d'essentiel n'y est engagé.

— Oh ! si l'on veut raisonner ainsi, toutes les affections sont des habitudes.

— C'est-à-dire que toutes inclinent vers l'habitude, pour s'y perdre ; mais celles qui n'ont pour elles que le temps, les convenances, un long usage, sont de bien pauvres choses.

— Peut-être, dit-elle.

— On ne peut s'en contenter. Tout le monde aspire d'instinct à une affection qui libérerait, qui amènerait à la clarté et à la vie ce qu'il y a dans l'âme d'intime et de plus profond.

Elle répondit :

— Je ne sais si tant de personnes éprouvent un pareil désir.

J'aurais voulu lui demander : « Mais vous ? »

Seulement je n'osais.

Elle dit :

— Il doit arriver quelquefois que des jeunes filles entrent au couvent parce qu'elles se trouvent perdues dans un milieu qui ne leur ressemble pas, et où leurs sentiments n'ont point d'écho. Alors elles cherchent ailleurs.

Puis elle eut un rire léger. Elle riait à un souvenir lointain ; elle me raconta, hésitant d'abord un peu, qu'à l'âge de seize ans, elle avait cru aimer un jeune homme qu'elle voyait quelquefois chez sa tante : il ne pouvait arrêter ses yeux sur elle sans qu'elle oubliât le reste du monde. Mais à ce moment sa meilleure amie et la plus sage vint lui confier le secret d'une inclination toute pareille : c'était le même trouble, les mêmes rêveries, les mêmes délices d'un chagrin nouveau. Elle alors ne répondit rien, mais lasse d'un sentiment qu'elle ne possédait plus seule et qui lui parut souillé, elle repoussa bientôt cette tendresse où d'abord elle avait cru mettre le plus secret de son cœur.

Ce trait me charma, je m'y reconnaissais moi-même ; je le lui dis... Mais des invités arrivaient et nous dûmes aller au salon.

A table je me trouvai placé près d'elle. Je ne l'ai jamais vue si radieuse que ce soir-là ; les toilettes, les fleurs semblaient être là pour qu'elle fût plus belle. Je sentais que j'étais en partie cause de sa joie, et même lorsqu'elle parlait avec d'autres per-

sonnes, il y avait entre elle et moi une entente cachée.

Après le dîner dans le salon, elle resta longtemps au milieu d'un groupe de dames et de jeunes filles. J'étais seul, assis près de la cheminée ; je la cherchais parfois du regard. L'heure s'avançait ; les invités commençaient à se retirer : ne lui parlerais-je donc plus ? A un moment elle accompagna plusieurs personnes qui s'en allaient ; puis, du fond du salon, elle se dirigea vers moi, ses yeux brillaient, elle me souriait de loin comme pour me dire : « Oui, je vais enfin vers vous auprès de qui seulement je serai bien. » Et comme elle venait ainsi, souriante, à travers ce grand salon étincelant de lumières que les glaces multipliaient, je vis soudain tout vaciller et s'obscurcir, car j'eus peur que cet excès d'espoir n'eût point de lendemain.

Elle s'assit près de moi, elle parla de livres, de romans qu'elle avait lus.

Je lui dis :

— N'avez-vous pas remarqué que si, dans un roman, deux personnes ont de la sympathie l'une pour l'autre, toujours cette sympathie grandit et devient de l'amour ; dans la vie, au contraire, tout se disperse, et souvent les inclinations les plus chères meurent sans s'être seulement révélées.

Son regard se fixa plusieurs secondes sur moi, interrogateur, et inexprimablement doux, et j'aurais voulu que mes yeux répondissent aux siens :

— Vous ne vous trompez pas, et vous savez bien ce que je veux dire.

Elle baissa la tête, et d'un geste attentif et lent elle effaça un pli que sa jupe faisait ; puis, comme se parlant à elle-même :

— En effet, murmura-t-elle, dans la vie tout se disperse.

Elle n'ajouta rien, et resta longtemps immobile. Alors, brisant ce silence émouvant, je repris :

— Cette idée m'est pénible, ce soir.

Les admirables yeux noirs se relevèrent, ils se posèrent encore un instant sur moi, lourds d'un sens que je ne parvenais pas à lire.

Ce fut tout ; cette précieuse minute avait déjà glissé dans le passé. Bientôt je me levai ; elle ne me retint pas. Je sortis ; la nuit était brillante d'étoiles.

Je suivis la route blanchâtre dans l'obscurité. Des jardins qui la bordaient une brise lente soufflait, apportant des parfums de fleurs et des bruits de fontaines ; elle remuait doucement les feuillages des arbres, et il semblait que ce fût elle aussi qui fît frissonner les étoiles.

Je me disais : Hélène m'aimera ! J'attendais quelque chose d'immense et d'inconnu, et, le cœur proche de l'avenir, je remettais le détail de mes souvenirs à des heures moins pleines. Dans les jardins noyés d'ombre un rossignol chanta ; ce furent d'abord des notes limpides qui s'égrenaient

une à une, et qui, devenues ensuite plus pressées, s'éparpillaient comme des gouttes de pluie au soleil ; ainsi des pensées de bonheur ruisselaient en moi.

Puis ce chant se fit plus large, plus sonore ; ce furent des cris déchirants, éperdus, un appel à la fois triomphant et désespéré, et cette plainte de la nuit trop lourde résonna en moi plus profondément que je ne l'aurais cru. Je me sentis touché d'une peine imprévue ; parvenu au faîte d'un désir très ancien, quelque chose m'échappait, je ne savais quoi, et je me retournais avec une sorte de regret vers ma longue attente familière et triste. Au milieu de mon bonheur je cherchais où me blesser.

Puis voilà que tout à coup mon exaltation même et l'ivresse de mes pensées me choquèrent. O rossignol de romance, nuit d'été, décor usé, procédés d'antique poésie, comme je sentis que j'allais vous prendre en pitié, et vous et moi ! Alors j'eus peur de moi-même, je pressai le pas et je regagnai en hâte notre maison, car je ne parvenais plus à distinguer si j'étais surtout irrité par ce que mon émotion avait d'artificiel, ou surtout remué par ce qu'elle avait de profond.

VI

Le lendemain matin, comme je me promenais dans notre jardin, ma mère vint me trouver et me demanda comment s'était passée la soirée de la veille. Je lui donnai des renseignements sur les invités, les toilettes, sur ce qui s'était dit ; mais comme ces détails n'avaient de prix pour moi qu'à cause d'Hélène, je ne pus me défendre de parler aussi d'elle très longuement. Ma mère souriait ; je me crus deviné, et, cédant à un entraînement soudain, je lui dis que j'étais amoureux d'Hélène. Ma mère ne fut ni surprise, ni fâchée ; elle me dit qu'Hélène était charmante en effet ; elle me demanda ensuite, avec un peu d'ironie, si j'avais supposé jamais que je pourrais l'épouser. Je lui dis que non. Puis elle entama un autre sujet.

Je vis qu'elle considérait mon inclination pour Hélène comme la chose la plus naturelle et la plus insignifiante du monde. Je fus peiné que cet aveu si riche de sens pour moi n'en eût point pour elle. Cependant, je ne pus sur le moment m'empêcher de

lui donner un peu raison, et, comme si j'avais été tout à coup transporté hors de mes sentiments, je les regardais moi-même à distance comme un édifice très fragile.

Quand je revis Hélène, rien ne révéla qu'elle se rappelât notre dernière conversation ; je la trouvai même plus réservée qu'à l'ordinaire ; je fus déçu, mécontent ; j'aurais voulu la contraindre à se souvenir, ou bien oublier moi aussi. Quand je partis, Mme Varel me chargea de dire à ma mère qu'elle irait avec Hélène la voir le lendemain.

Ce jour-là il plut à torrents toute la matinée et une partie de l'après-midi. Les gouttes tombaient avec bruit et des ruisselets couraient dans le sable. De la fenêtre de ma chambre je regardais anxieusement le ciel noir, et je renonçais par degré à un espoir que mon inquiétude avait rendu plus brillant. C'était la première fois que je devais voir Hélène dans notre maison, et je m'attendais à ce que tous les objets fussent illuminés par sa présence.

Vers quatre heures de l'après-midi, la pluie cessa, le temps s'éclaircit. Bientôt une voiture s'arrêta devant la porte grillée du jardin; Mme Varel et Hélène en descendirent. Elles entrèrent dans le salon. Au bout d'un moment je proposai à Hélène de faire avec moi le tour du jardin ; elle commença par rire, disant que ce n'était pas un temps agréable pour se promener. Néanmoins elle se leva, et, avec

la permission de sa tante, elle sortit sans se faire davantage prier.

Nous suivîmes les allées ; je lui montrai le ruisseau, des massifs de fleurs ; cela ne m'intéressait guère ; elle non plus, je pense. Avant qu'elle fût là il m'était venu à l'esprit une foule de pensées que je m'étais promis de lui dire. Mais à présent j'étais contrarié, gêné, j'avais compté sur tout autre chose. Elle ne disait rien non plus. Après la lourde pluie, le jardin autour de nous se ranimait, revivait ; l'air était frais, le ciel terne, bas et clément. Au fond du silence sonore on entendait le murmure de l'eau qui glissait et s'en allait. Nos souliers enfonçaient dans le sable mou.

Je conduisis Hélène jusqu'à une terrasse entourée de charmilles à laquelle on accédait par un escalier en colimaçon, et qui dominait la route. La solitude de ce lieu, son air secret me persuadaient que j'allais y retrouver le trouble ravissant que j'avais espéré. De là-haut on apercevait tout le vallon à l'entrée duquel notre jardin était situé ; les massifs des parcs voisins en escaladaient les flancs ; au-dessus de ces flots de feuillage émergeaient quelques tourelles de briques. Hélène fit le tour de la terrasse, se pencha sur la route, loua la vue, fit plusieurs réflexions superflues : il était visible qu'elle avait peur du silence, et qu'elle ne parlait qu'à cause de cela.

Je fus contraint de reconnaître qu'il m'était indifférent qu'elle fût là : quoi que j'eusse pu m'ima-

giner auparavant, sa présence dans ce jardin n'avait rien d'extraordinaire. J'étais libre de tous les sentiments qui m'avaient agité une heure plus tôt ; je n'en étais point peiné du reste. Mes idées se suivaient lucides, particulières et distinctes. J'examinais Hélène avec une attention exacte ; j'aurais voulu graver profondément dans ma mémoire cet instant de froideur afin de le retrouver, et de me consoler par ce souvenir, si par hasard il m'arrivait encore d'être malheureux à cause d'elle.

Pourtant elle n'était pas moins belle. Je considérais la courbure svelte de sa taille, ses beaux yeux striés d'or, ses cils admirables et longs, et la grâce insaisissable qui l'enveloppait. Elle était debout en face de moi, silencieuse maintenant, et elle faisait tourner dans ses doigts le manche d'ivoire de son parapluie, dont la pointe s'enfonçait dans le sable et y décrivait des arabesques sans fin.

Alors, touché d'admiration, j'aurais voulu lui dire que je l'aimais. Son maintien, son silence, l'intimité de ces charmilles semblaient appeler cet aveu ; mais quelque chose de lourd pesait sur moi, me paralysait ; je ne pouvais, je n'osais, et ma pensée allait de sa beauté qui m'attristait à l'indifférence de mon cœur.

Alors j'en voulus aux circonstances de m'être si favorables ; et comme je n'avais pas assez de courage, je pris la résolution d'en manquer tout à fait :

— Allons-nous-en, lui dis-je.

— Allons-nous-en, dit-elle.

Elle passa devant moi, je la suivis, regrettant déjà cette minute irréparable et inutile.

Quand nous fûmes redescendus dans le jardin, elle changea de façons subitement ; de sérieuse qu'elle était, elle devint gaie, enjouée. Je lui parlais : elle m'écoutait à peine ; je ne parvenais plus à retenir son attention ; elle m'échappait tout à fait. Pour l'amuser, et aussi avec un peu de dépit, je secouai plusieurs fois au-dessus d'elle des branches lourdes de pluie ; mon geste la prévenait, et elle se dérobait en riant tandis que les gouttelettes brillantes tombaient toutes à la fois. Nous rentrâmes dans le salon ; puis elle repartit pour Randé avec Mme Varel. Comme elles s'en allaient à pied, ma mère et moi nous les accompagnâmes un peu. Le ciel était maintenant plein de soleil et de nuages en fuite ; l'azur tombait sur les routes. Hélène relevait légèrement sa robe et s'appliquait à éviter les flaques d'eau avec des précautions menues. Je lui montrais le soleil couchant et la lumière rose qui se reflétait sur le chemin mouillé ; mais son rire volage et perlé décourageait mon espoir et ma mélancolie.

Lorsque peu d'instants après je parcourus seul les lieux où je m'étais promené avec elle, je fus surpris d'y ressentir une impression douloureuse de vide. Je revis ces fleurs, ces charmilles, cette terrasse ; à chaque endroit je rencontrais le même attrait cruel, qui me donnait une secrète envie de pleurer ; pourtant

lorsqu'elle était passée là, tout était glacé : je me demandais d'où venait qu'elle eût laissé aux objets qu'elle avait frôlés plus de charme qu'elle-même n'en avait.

Pourquoi ces moments si vains traînaient-ils derrière eux un sillage étincelant ? Pourquoi ce qu'elle avait dit, ce qu'elle avait fait, s'éclairait-il, se prolongeait-il, prenait-il un sens cher et mystérieux, comme si ses paroles et ses gestes, brefs, limités, insuffisants tandis qu'elle était à côté de moi, après son départ étaient entrés tout à coup dans un monde enchanté ? Entre l'espoir et le souvenir la réalité n'est-elle rien ? et ne puis-je être touché que par les idées des choses ?

Je me promis qu'à notre prochaine rencontre je lui dirais que je l'aimais.

Je la revis deux jours après. C'était un dimanche ; j'avais accompagné ma mère à la messe ; en sortant nous rencontrâmes Hélène avec sa tante sous le porche de l'église, parmi la foule qui s'écoulait. Nous revînmes à pied et fîmes une partie du chemin ensemble. Nous fûmes bientôt hors des rues, je passai devant avec elle ; nous rencontrions des gens qui venaient à la ville.

Je me rappelle très fidèlement les circonstances de ce retour ; je revois les lieux, les visages, et sur cette route où nous marchions il me vient encore un espoir indécis, comme si j'ignorais les lendemains. Bien

qu'on fût à la fin du mois de juin, il faisait un temps frais, le ciel était nuageux, le vent soufflait par moments. Hélène marchait à côté de moi ; elle portait à la main un missel aux tranches d'or, et elle retenait sur sa gorge un boa de plumes blanches dont les bouts s'envolaient continuellement.

J'avais présente à l'esprit la résolution que j'avais prise deux jours plus tôt ; mais la nécessité de la mettre à exécution ne me paraissait plus évidente. J'attendais que se présentât une occasion favorable ; puis, voyant que le temps s'en allait et que nous approchions de l'endroit où je devais quitter Hélène, je me lançai au hasard à lui dire que dans quelques semaines sans doute je ne la verrais plus, que ce serait pour des mois, pour toujours peut-être, et que toutes les fois que je pensais à son prochain départ j'en étais désespéré.

Elle quittait en effet Rive-de-Gier chaque année vers le milieu de l'été. Mais cette déclaration n'était amenée par rien ; je pensai avoir fait une sottise, aussi je m'arrêtai là, de sorte que ma phrase resta en l'air toute seule. J'aurais désiré poursuivre ; mais les mots que je voulais dire, et qui de loin me semblaient lumineux, en arrivant au point d'être exprimés, se décoloraient ; je n'étais même plus sûr qu'ils fussent sincères, le sentiment qu'ils devaient traduire ne les soutenant plus. Je n'éprouvais que de la confusion et de l'embarras : je regardais Hélène, je ne savais plus si réellement je l'aimais. Elle

continuait à marcher près de moi, sans rien dire, et comme si elle n'avait pas entendu mes paroles ; le vent tourmentait sur son épaule son boa blanc et appliquait contre son oreille et sa joue les petites plumes palpitantes.

J'essayai de chercher plus profondément en moi l'émotion qui me fuyait, et j'eus l'idée de lui confier tout, jusqu'aux motifs même de mon silence.

— Hélène, lui dis-je, il y a deux jours, lorsque je suis revenu dans notre jardin après vous avoir dit adieu, je me suis trouvé si triste et si seul qu'alors je me suis juré de vous dire que je vous aimais ; mais à présent j'hésite, je ne peux pas, comme si depuis que je suis près de vous, ce n'était plus vrai.

Elle me jeta d'abord un regard surpris ; puis elle détourna la tête ; je voyais seulement un peu de sa joue, qui s'était empourprée ; son corsage se souleva plusieurs fois précipitamment, et j'entendis le bruit pressé de sa respiration. Mais elle ne répondit rien. Nous étions arrivés au croisement de la route de Randé, qu'ornait une fontaine. Au bas d'un mur une large vasque de pierre, pleine jusqu'au bord, recevait un filet d'eau jaillissant de la bouche d'un faune joufflu. Ce jet mince et brillant tombait avec un bruit monotone et soulevait des vagues minuscules sur lesquelles jouaient des reflets clairs. Plus bas on voyait le fond du bassin, noirâtre, avec des pierres et de la mousse.

Nous nous arrêtâmes près de cette fontaine, pour attendre ma mère et Mme Varel, qui venaient derrière nous. Comme Hélène n'avait encore rien répondu, je lui dis que je pensais à elle constamment, que tout le long des jours je n'avais d'autre désir que de me retrouver auprès d'elle, et plusieurs choses encore ; mais de plus en plus je parlais avec gêne ; un abîme se creusait entre chacune de mes phrases ; rien n'était vrai pour le présent, et j'étais obligé, pour continuer, de mendier un peu de sincérité auprès de mes souvenirs des jours passés.

Elle semblait rêveuse, absente ; elle s'inclina au-dessus de la fontaine, et elle y trempa distraitement sa main que le froid fit pâlir. Ses ongles rosirent un peu. De la mousse qu'elle effleurait monta une quantité de petites bulles, qui s'attachaient à ses doigts comme des perles tremblantes, puis venaient expirer à la surface de l'eau. Je m'étonnais pendant ce temps de la sécheresse amère de mes pensées.

Or, comme je regardais sa main, j'aperçus dans le bassin son image reflétée à côté de la mienne ; les traits, les couleurs apparaissaient avec une fraîcheur ravissante ; je voyais les plumes blanches autour de son cou, l'ovale délicieux de son visage sous un grand chapeau, plus bas des feuillages verts aux tons mouvants, et très loin des lambeaux d'azur dans les embrasures des nuages. Le ciel, ces arbres, la figure d'Hélène, tout ce mirage du bassin avaient un aspect limpide, profond, fascinant ; aussi il me

sembla que j'avais déjà sous les yeux, avec son attrait perfide et inévitable, l'image que cette scène laisserait en moi ; car je savais que cette minute aride plus tard me deviendrait précieuse, et que je ne parviendrais pas à garder mon cœur des mensonges de ma mémoire.

Ainsi, penché sur cette fontaine comme on se penche sur ses souvenirs, je percevais ce contraste mélancolique qui fait que le bonheur échappe à qui veut le saisir dans le présent. Je m'arrêtais à ce point de rencontre entre ce qui est et ce qui n'est plus, et je regardais la main diaphane d'Hélène qui, glissant sans les déranger parmi toutes ces apparences, en faisait monter des perles.

J'entendis derrière nous Mme Varel et ma mère qui approchaient. Alors je souhaitai obtenir quelques mots d'Hélène. Je lui dis :

— Je vais me trouver seul encore une fois. Hélène, vous ne voulez donc pas me répondre !

— Si, si, dit-elle avec élan.

Cependant elle s'arrêta aussitôt, et n'ajouta rien : elle me supplia du regard de ne pas l'interroger davantage.

Je continuai le chemin avec ma mère. Elle me demanda en riant si j'avais fait la cour à Hélène ; le ton de cette question me fut désagréable, et malgré cela je répondis de la même façon légère que j'avais en effet tâché de lui faire entendre la passion que j'avais pour elle.

Ma mère y fit à peine attention. Pour moi, il me semblait qu'à présent je dominais mon inclination pour Hélène au lieu d'y être soumis, et je me sentais l'esprit et le cœur plus libres que depuis bien longtemps.

VII

Deux ou trois jours après, étant allé à Randé dans la matinée, je fus introduit dans le petit salon, où je trouvai Hélène avec sa tante. Elle était assise devant un secrétaire placé au fond de la pièce ; elle se leva, l'air surpris.

— Vous écriviez ? lui dis-je. Ne vous dérangez pas.

— Oh ! fit-elle, je ne suis pas pressée. J'écrivais à une amie...

Elle rougit un peu et glissa la lettre dans un buvard. Mme Varel étant venue à sortir, j'appris, en interrogeant Hélène, que cette lettre était pleine de confidences très intimes, et finalement qu'il y était question de moi. Je voulus savoir ce qu'elle contenait : Hélène protesta qu'elle n'en dirait rien ; j'insistai : bien qu'elle se refusât à me renseigner, visiblement il ne lui déplaisait pas d'être questionnée. Cela dura quelque temps. Par plaisanterie je m'approchai du secrétaire, comme si j'avais voulu prendre la lettre ; Hélène se précipita, la saisit,

l'éleva au bout de son bras, comme pour me montrer que je ne l'aurais pas. Ce que voyant, d'un geste brusque je m'en emparai.

Je n'avais nullement l'intention de la garder ; mais, au lieu de la reprendre, Hélène, immobile, se contentait de dire :

— Rendez-la-moi.

Et encore d'un ton qui ne la réclamait pas positivement.

J'hésitai, la lettre à la main ; puis, avec une forte résolution, digne d'un plus haut objet, je me mis à parcourir des yeux une page qui me concernait en effet. Hélène racontait à son amie qu'elle avait revu un jeune homme, ami d'enfance, et après une énumération de détails à peu près dénués d'intérêt, qu'elle avait pour lui une grande sympathie. L'ensemble assez en style de pensionnaire. Mon premier mouvement fut de railler cette confidence puérile. Puis j'eus un vif dépit, car il m'apparut que tout cela n'était qu'un badinage insignifiant, aussi bien la lettre elle-même que le motif qui l'avait inspirée et que le procédé qui me l'avait fait prendre : et cela me blessait qu'il y eût quelque chose de mesquin dans un sentiment que je souhaitais plus grave. J'aurais préféré que rien ne fût arrivé ; je restai silencieux, fâché, au fond, de mon indiscrétion. Hélène vit que j'étais contrarié ; elle me regarda avec inquiétude ; puis elle reprit tristement sa lettre, que je lui abandonnai.

— Aussi c'est votre faute, dit-elle d'une voix désolée, pourquoi me l'avez-vous enlevée ? Je ne voulais pas...

J'ignorais ce qu'elle regrettait au juste.

Je lui demandai :

— Vous ne l'enverrez pas ?

— Non.

Et elle secoua la tête.

Nous ne savions plus que nous dire. Heureusement Mme Varel entra, ce qui mit fin à cette situation pénible.

Quand je fus revenu chez moi, au lieu d'oublier cet instant de mécontentement futile, par une bizarrerie de mon caractère, je fis presque exprès de l'amplifier, de l'exagérer, comme s'il m'avait été agréable de me tourmenter. Cet incident cristallisa autour de lui un certain nombre d'observations éparses qui s'étaient, depuis quelques jours, inscrites d'elles-mêmes dans ma mémoire. Je me demandai pourquoi, un mois plus tôt, l'idée qu'Hélène pourrait m'aimer m'avait ébloui : et quand je voyais qu'elle avait en effet pour moi de l'inclination, j'en ressentais peu de joie. Je sais à présent que les espoirs les plus embellis par l'imagination sont aussi ceux qui risquent le plus de se trouver déçus dans le moment même où ils sont comblés. Mais je ne m'en doutais pas alors, et je voyais avec une pénible surprise se déchirer cette parure d'irréalité. Je venais à penser que ce n'était point là exactement ce que

j'avais désiré, que j'avais souhaité un autre bonheur, un autre amour.

Je me demandai pour la première fois d'une façon précise quelles pourraient être les suites de cette inclination. Hélène se donnerait-elle à moi ? je ne m'arrêtais même pas à cette idée. Du reste, elle ne m'aimait encore qu'à peine... Est-ce que je l'épouserais ? non, cela aussi était impossible ; son père n'y consentirait jamais. Puis le voudrait-elle ? Et moi-même le voudrais-je ? Je cherchais, je doutais : j'entendais en moi à cette heure comme l'appel d'un avenir autre et lointain, clameur vide de sens, exaltation factice que l'amour aisément provoque et qui entraîne loin de l'amour.

Que pouvais-je donc attendre d'Hélène ? quelques paroles de tendresse, peut-être un long souvenir, enfin l'ombre d'un amour... J'ai toujours désiré les choses en elles-mêmes et non point seulement les apparences des choses ; ne vaudrait-il pas mieux renoncer tout de suite à ce qui ne me satisfera jamais ? Une sorte de lassitude s'emparait de moi. Et pourtant l'idée d'un si précoce adieu me serrait la gorge. C'était par un chaud après-midi du commencement de juillet ; il s'élevait par moment un grand vent très fort qui secouait avec bruit le feuillage, puis tombait tout à coup.

Ne vous étonnez point, mon ami, si je m'arrête indéfiniment à ces lents détours du récit que j'ai commencé. Je crois que de telles réflexions, cette

vision un peu dure de la réalité assaillent inévitablement toute personne qui touche à un bonheur longtemps convoité. D'ordinaire on ne s'arrête pas à peser ce déchet des désirs, on passe ; on fait bien. Mais moi j'aperçois déjà dans ces premières hésitations tout le mal dont j'ai souffert et celui que j'ai causé. Et comme involontairement je m'en prenais un peu à Hélène de ce qu'une émotion m'échappait que j'avais trop espérée, il arriva bientôt que je fis couler ses larmes.

Je continuai à aller à Randé fréquemment ; mais nos conversations, par une pente insensible, prirent un tour assez différent de celui du début. Elles portaient sur les mêmes sujets, mais elles n'avaient plus cette aisance, cette facilité. L'intimité que j'avais cherchée ne me contentait pas. Très souvent je ne tenais plus à connaître les pensées d'Hélène, et il m'arrivait même de prendre plaisir à lui dérober une partie des miennes. Je remarquai bientôt qu'étant près d'elle, dans les instants où j'étais le plus certain de son affection pour moi, j'avais un sentiment décidé de domination, d'indifférence, de liberté. Lorsqu'au contraire je doutais d'elle, mon angoisse était extrême. Je m'étais jadis convaincu, presque sans y songer, que l'amour devait être une source continue d'impressions vives ; aussi je redoutais la sécurité plus que l'inquiétude, et je pensais ne plus aimer dès que je ne souffrais pas.

De même, si je voyais Hélène insouciante et

gaie, je me figurais toujours qu'elle m'oubliait un peu, et que je serais plus près de son cœur si elle était triste à cause de moi. Sachant les détours cachés de ses pensées, je la froissais sans qu'il y parût ; je la sentais se retirer ; alors je la ramenais, je la rassurais ; jeu cruel où je me blessais autant qu'elle peut-être ; mais j'avais sans cesse besoin de hasard et de nouveauté.

Toutes ces fêlures par où fuyait la joie des premiers jours, il ne me fallut que bien peu de temps pour les voir naître et s'élargir. La conscience que l'on a de ses sentiments leur donne une intensité singulière, mais elle les fait aussi fleurir et se faner vite ; on ne veut plus de ce que l'on connaît, on ressent une hâte, une fatigue, un prompt dégoût... Et pourtant ma vie était suspendue aux visites que je faisais à Randé. Je me perdais dans ces contradictions, sans songer que cette sorte de sincérité profonde dont j'avais voulu me faire une loi pouvait être la cause première de tant de sécheresse et de mobilité.

Hélène était alors très occupée par les préparatifs d'une fête qu'on devait donner à Randé. Il avait été convenu que pour cette soirée on jouerait une opérette ; elle-même y avait un rôle. Plusieurs fois par semaine elle répétait la pièce avec quelques-unes de ses amies ; en outre, il lui fallait songer aux toilettes, à une foule de détails. Il me semblait que tous ces soins l'entraînaient loin de moi, bien

qu'elle m'assurât qu'il n'en était rien ; mais pour que je fusse heureux, il aurait fallu qu'elle renonçât à tout pour moi. Et je voyais bien que ce désir lui-même n'avait presque point de sens.

Nous étions alors au cœur de l'été, et par ces jours brûlants la petite ville de Rive-de-Gier, affairée, malpropre, écrasée de soleil, contribuait à entretenir en moi ce désordre aride. Représentez-vous des après-midi stagnants, l'atmosphère inerte ; des coulées de soleil dans des rues miséreuses ; une lumière brutale, des ombres dures ; un nuage de fumée planant sans cesse au-dessus de la ville, et des haleines lentes et poussiéreuses qui venaient jusque dans les jardins salir les arbres.

La vie dans notre maison était triste ; mon père était toujours soucieux, absorbé. J'allais quelquefois le chercher à l'usine ; mais c'était avec ennui : je devais l'attendre indéfiniment dans des bureaux poudreux ; ou bien si je m'aventurais dans les ateliers, j'étais épié de tous côtés par des regards narquois et malveillants.

Mon unique distraction était mes promenades dans la montagne. Je gravissais les pentes qui dominaient notre jardin. Bientôt je voyais la petite ville tassée dans le fond, diminuée ; les premières crêtes dépassées, je l'apercevais encore quelquefois avec ses hautes cheminées fumantes par l'entre-bâillement d'une vallée. Puis c'était la solitude complète, un vaste silence, des vallons secrets per-

dus aux flancs de montagnes dénudées, des tapis de verdure luisants, d'immenses champs de bruyère violette d'où parfois s'envolait quelque épervier surpris qui planait ensuite en décrivant des cercles. Au loin les sommets du Pilat dressaient dans le ciel une muraille violette. Là-haut je reprenais mes méditations d'autrefois ; le souvenir d'Hélène un peu voilé y ajoutait une nuance douce et chérie.

Telle était la confusion de mes sentiments qu'il me serait difficile même à présent d'y retrouver un peu d'ordre. Près d'Hélène, loin d'elle, l'aimant ou renonçant à son amour, toujours quelque chose me manquait profondément. Je ne me comprenais même pas, et peut-être était-ce le pire...

De ces jours inquiets j'ai gardé surtout le souvenir d'une promenade que je fis avec Hélène, sa famille et la mienne, jusqu'à un monastère situé dans la montagne aux environs de Rive-de-Gier. Cet édifice, d'où les religieux ont été chassés au temps de la Révolution, était et est encore occupé par une colonie de paysans qui sont venus s'y installer et y vivre.

Nous partîmes un après-midi, tout de suite après déjeuner. Un grand landau où se trouvaient M^me^ Varel, M. Véière et Hélène, vint s'arrêter devant la grille de notre jardin, en face de la maison ; Hélène, debout dans la voiture, nous faisait signe de nous dépêcher ; mes parents prirent place à côté

d'eux. Je montai avec Henri dans une charrette anglaise qui, tout le long du trajet, resta derrière le landau.

Il faisait très chaud ; la route suivait le fond d'une vallée ; elle était blanche, et scintillante de silex ; parfois on traversait des bois pleins de fraîcheur. De grosses mouches bourdonnaient au-dessus des chevaux et s'abattaient sur eux.

Un peu avant d'arriver nous laissâmes les voitures qui continuèrent à suivre la route, et nous gravîmes à pied la montagne derrière laquelle était situé le monastère. Lorsque nous fûmes au sommet, nous l'aperçûmes très bas au-dessous de nous, minuscule, sévère et charmant. Il était tout au fond de la vallée, blotti entre les pentes des montagnes arides ; deux masses de bâtiments symétriques, encadrant chacune une cour carrée, flanquaient une chapelle haute et étroite qui lançait vers le ciel un clocher aigu. La régularité de cette construction, ses lignes un peu fières avaient, dans le désordre de cette nature solitaire, une majesté exquise. Aucune habitation dans le voisinage. Nos regards plongeaient dans l'intérieur des cours, et à mesure que nous descendions, nous apercevions plus distinctement leurs murs blancs et les arceaux des cloîtres qui couraient autour d'elles. Au-dessous du monastère s'allongeait un bois semé de clairières et d'étangs ; plus loin la vallée tournait.

Hélène marchait en avant avec Henri et moi ;

elle avait un chapeau enguirlandé de roses, dont quelques-unes se penchaient par-dessus le bord. Le temps était superbe, l'azur du ciel étincelait. Sous nos pieds de lourdes sauterelles difformes ouvraient des ailes éclatantes et s'envolaient à quelques pas ; des lézards dormaient sur les rochers ; des herbes balançaient leurs petits panaches dans le vent qui vaguait sur les hauteurs, et tout le flanc de la montagne frissonnait de papillons bleus. Hélène s'amusait des moindres choses ; elle était gaie, rayonnante de vie ; mais son insouciance même me froissait comme de l'indifférence.

Le sentier que nous suivions était rapide et, pour ne pas tomber, nous devions marcher avec précaution ; je me tenais auprès d'elle ; mais elle ne consentait ni à être soutenue ni à être distraite ; à chaque moment des pierres glissaient sous ses pieds : elle riait. En moi pleurait une souffrance cachée ; je l'aurais préférée lasse et pensive, et je ne pouvais m'empêcher de détester sa joie. Combien son amour pour moi était entremêlé d'oubli ! Mais mon amour pour elle n'était-il pas plus incertain encore ? Ainsi nous descendions dans la vallée...

Nous entrâmes dans le monastère par une porte monumentale placée entre les deux corps de bâtiments, et nous pénétrâmes dans l'une des cours. Nous étions prévenus, et pourtant nous fûmes surpris de trouver occupé par une population rurale cet

édifice qui porte encore partout la marque de son antique destination. Tout un village s'est établi là. Sous les cloîtres pleins d'ombre des femmes étaient assises par groupes, penchées sur leurs métiers de dentelles ; elles levèrent la tête et nous suivirent des yeux avec curiosité. Quelques enfants jouaient, et des rires et des appels éclataient parfois ; des poules picoraient ; un chien affairé passa près de nous, le museau contre terre. Au premier étage, le foin débordait des fenêtres ouvertes.

Seuls, dans cette vaste cour, nous nous représentions les moines en robe grise qui durant tant d'années s'étaient promenés et avaient médité là ; mais tel était le calme et le recueillement que la vie, qui s'était introduite dans cette demeure comme une plante étrangère, semblait presque maintenir la tradition plutôt que la railler ; elle n'avait point repoussé l'héritage de silence accumulé sous ces voûtes...

Nous entrâmes dans la chapelle ; elle était sombre et froide, et nos regards habitués à la grande clarté du dehors d'abord vacillèrent sans rien voir ; mais quelques vitraux aux couleurs magnifiques, frappés par le soleil, étalaient par endroits sur les dalles un tapis de velours et d'or. Peu à peu des objets sortirent des ténèbres, ayant un air d'inexistence : une chaire, quelques bancs dans la nef, une grille à l'entrée du chœur. Dans le fond l'obscurité compacte était rayée seulement par un long

reflet de lumière sur une croix de cuivre. Sous nos pieds, une dalle de marbre portait cette inscription gravée : *Hic sepulcrum monachorum.* Au sortir des splendeurs de l'été, il semblait qu'on fût entré tout à coup dans le sanctuaire de l'immobilité, du temps sans heure et sans saison.

Hélène, avec Mme Varel et ma mère, s'était approchée du chœur, et elle s'était agenouillée sur un banc. Une gerbe de soleil tombant d'un vitrail l'éclairait à demi. Elle penchait la tête, ses cheveux noirs sortaient de dessous son chapeau de roses, une ceinture serrait sa taille ; et comme le banc sur lequel elle avait posé ses genoux était très bas, sa jupe s'étalait derrière elle. Je ne fis pas attention à elle d'abord, parce que j'étais absorbé par d'autres pensées ; cette chapelle ainsi ensevelie dans le silence et dans l'ombre avait évoqué brusquement en moi mes plus anciennes méditations sur le néant de toute existence ; je m'y réfugiais avec d'étranges délices de liberté, et c'était comme si une puissante symphonie m'avait emporté dans ses ondes. Mais lorsque mes yeux tombèrent sur Hélène, et que je vis son corps flexible ainsi incliné dans une attitude de prière, j'en fus si fortement saisi que je sentis soudain combien cette idée de la mort universelle me faisait aimer la beauté des choses. Ainsi jadis à l'horizon de mes désolations les plus sombres, toujours errait l'image d'une femme éblouissante de grâce et de fragilité : telle

je voyais Hélène en cet instant sous la clarté du vitrail, et la pensée qu'elle m'aimait mettait encore sur elle une autre lumière.

Elle se leva, revint vers l'entrée de la chapelle, où je me trouvais, et quelques mots qu'elle m'adressa rompirent l'émotion où sa vue m'avait jeté. Je lui dis que j'aimerais la regarder encore agenouillée sur ce banc, et enchâssée dans les feux de l'étroite fenêtre grillée. Mais elle n'avait pas remarqué en priant les couleurs somptueuses étalées sur sa robe : aussi ne céda-t-elle à ma demande qu'à regret. Cette fois elle resta debout, tournée de mon côté : toute la splendeur du vitrail ruisselait sur elle, et le bord de son chapeau, que les fleurs dépassaient, traçait sur ses joues une ombre mobile. Seulement, comme elle me regardait avec un sourire un peu inquiet et cherchait à deviner ma pensée, je ne parvenais pas à réveiller le même enchantement merveilleux et triste.

On sortit. Tout le monde fut ravi de revoir le jour ; on éprouvait le besoin de parler, de rire, on disait : « Cette chapelle est un sépulcre ! » Le soleil tombait toujours placidement sur l'immense cour et les mêmes femmes assises sous les cloîtres levèrent les yeux vers nous.

Cependant je regrettais la chapelle obscure, et j'aurais voulu prolonger en moi la haute harmonie que j'y avais entendue ; aussi me séparai-je des autres personnes. Hélène bientôt se rapprocha de

moi : mais j'aurais préféré qu'elle restât à distance, afin qu'encore une fois présente et lointaine, elle se mêlât sans les briser aux rêves qui me la faisaient aimer le mieux. Je lui dis que je désirais demeurer à l'écart sans elle ; et comme elle s'étonnait et me demandait avec inquiétude pourquoi, je ne savais que répondre, car comment lui expliquer que je voulais mêler sa présence de songe et d'irréalité ?

Je lui dis donc seulement qu'ainsi je pensais mieux à elle. Elle ne me comprit point, et peut-être ne me crut-elle pas non plus. Elle murmura :

— Ne suis-je donc qu'un jouet pour votre fantaisie ?

Ses yeux s'emplirent de tristesse.

Alors, devinant l'émoi de son cœur, tandis que le mien involontairement s'évadait vers un autre désir, je fus traversé d'un regret amer et divin ; et je pensai que sans doute il faut s'éloigner de ce qu'on aime pour le posséder et le saisir.

Pourtant je ne dis rien et elle marcha près de moi.

Tout le monde fit le tour du monastère, puis nous entrâmes dans le bois assez maigre qui tapissait le bas de la vallée. Le long du sentier que nous suivions courait un ruisseau, qui, un peu plus loin, formait plusieurs étangs, allongés à la file. Le soleil disparut bientôt derrière les crêtes de la profonde vallée qui se voila d'une ombre claire ; et lorsqu'il se fut in-

cliné davantage vers l'occident, le ciel se diapra de lueurs ardentes, réfléchies par les étangs.

Nous nous trouvions, Hélène et moi, seuls derrière le groupe des autres personnes. Elle cueillait de petites branches de bruyère pour en faire un bouquet.

Entre nous pesait un silence dur : je ne pouvais le rompre, et je trouvais cependant pénible de le prolonger. Un désir immense et vague m'étouffait, que la présence d'Hélène limitait au lieu de le combler. Je la regardais se pencher sur le bord du sentier et casser de la main droite les brindilles violettes qu'elle réunissait dans son autre main ; mais dans ce chemin aux détours fleuris, trop pareil peut-être à ceux que mon imagination déroulait autrefois, un malaise douloureux serrait mes pensées ; et, pour y échapper, j'aurais voulu prendre Hélène dans mes bras, ou la blesser.

Elle me dit enfin, les yeux en pleurs :

— Qu'avez-vous ? qu'ai-je fait qui vous ait déplu ? Si vous ne m'aimez pas, je préfère le savoir ; vous comprenez bien que vous me faites mal.

Mais, la voyant ainsi soumise et désolée, j'éprouvais surtout de l'étonnement à cause de sa faiblesse et de mon pouvoir sur elle ; et tout ce qui en moi était capable d'amour et de douceur s'envolait comme vers une clarté plus haute, tandis que je tenais dans ma main, ainsi qu'un objet très chétif, son cœur et ses larmes.

Elle murmura :

— Vous ne me parlez plus comme avant. Vous m'aviez promis de me confier toutes vos pensées ; mais je ne sais jamais le retentissement qu'ont en vous les moindres circonstances. On dirait que vous changez d'âme d'heure en heure.

— Bien plus souvent..., fis-je.

Et comme cet aveu même élargissait ma solitude, je lui dis que je ne pouvais plus aimer ce que j'avais trop désiré.

Je ne sais si elle me comprit exactement ; des pleurs voilèrent à nouveau ses yeux qu'elle cacha avec sa main ; elle s'arrêta. Nous étions au bord d'une clairière ; des larmes glissaient entre ses doigts, et son buste et son profil se détachaient sur la perspective éclatante des étangs. Je fus frappé par la grâce extrême de son attitude ; les roses de son chapeau frémissaient dans le vent, et chaque objet semblait vouloir m'avertir que ses larmes avaient un prix merveilleux et que je ne les oublierais plus. Et pourtant cette grâce qui m'éblouissait me restait extérieure, étrangère, comme une chose qui ne m'aurait pas été destinée ; j'étais exilé dans ma contemplation et je ne songeais ni à consoler Hélène ni à l'aimer, comme si, auprès de la perfection de sa beauté et du décor dans lequel son profil s'immobilisait, tout avait été vain, et il n'y avait eu place ni pour une parole ni pour un désir de moi.

Mon silence sans doute lui rendit de l'orgueil ; elle se révolta contre ses pleurs et se remit à marcher, détournant la tête. Je lui dis alors que j'étais affligé par la pensée que je serais séparé d'elle bientôt et que jamais elle ne serait à moi, que ma tendresse pour elle était par avance condamnée.

— Cela est vrai, disait-elle, mais n'y pensons pas. Ne vous suffit-il pas à présent que je sois près de vous cueillant des fleurs le long de ce ruisseau ?

Le soir emplissait la vallée ; le ciel s'irradiait encore des incendies de l'occident et les étangs reflétaient à la fois l'or, l'azur et l'ombre. Sur un des flancs de la montagne un jeune pâtre descendait lentement, conduisant un troupeau de chèvres qui s'attardaient dans les rochers ; de temps en temps il échangeait quelques paroles avec un autre pâtre qui se trouvait dans le bas parmi les broussailles et que nous ne pouvions voir : leurs voix rudes se répercutaient dans le grand silence.

Je pris la main d'Hélène qu'elle laissa quelques instants dans la mienne. La douceur de cet abandon me toucha : combien sa présence m'aurait manqué si je m'étais trouvé seul sous ce beau crépuscule ! Et cependant !... cependant quel contour précis d'amour et de beauté pourra enclore jamais la mélancolie qu'éveille en moi l'agonie des soirs ? Frêle silhouette sur l'infini, évocatrice d'un espoir qui la dépasse, forme nécessaire d'un désir qu'elle ne saurait combler, détachement, sanglots...

Bientôt il fallut rejoindre les voitures et partir. Nous ne fûmes de retour qu'assez tard.

Et maintenant, à plusieurs années de distance, quand je revois en pensée ces rochers et ces étangs que le soir endort au pied de ce monastère, un trouble douloureux me saisit, un vertige, une nostalgie funeste ; c'est comme le mal qu'on a fait à une personne morte. Est-ce à cause de la beauté sauvage de ce lieu ? est-ce parce que ce souvenir ainsi enserré dans ce cercle de montagnes me semble plus que les autres perdu dans le passé ? je ne sais, mais il m'attire invinciblement. Je m'arrête, je regarde : la nuit descend, la voix des pâtres sonne plus haut dans la vallée, et la brise que le soir élève, glissant sur la surface des étangs comme la frange d'une écharpe invisible, les ride et les ternit.

VIII

Je ne sais, mon ami, si j'ai pu vous donner quelque idée de la gêne obscure qui étouffait peu à peu ma tendresse pour Hélène, de cette oscillation qui me traînait sans cesse de l'affection à la lassitude et du désir au dépit ; j'étais comme le jouet d'une force capricieuse et tyrannique, et la singularité même de mes sentiments m'indisposait contre eux. J'en vins bientôt à souhaiter la fin d'une inclination qui était sans bonheur dans le présent comme sans espoir pour l'avenir.

Quelques jours après notre promenade au monastère de S... eut lieu à Randé la fête dont je vous ai déjà parlé et qu'on préparait depuis longtemps. La veille de cette soirée, une circonstance survint qui, pour être sans rapport avec les pensées qui m'occupaient, ne laissa pas d'agir sur elles.

Je vous ai dit déjà que mon père était directeur d'une forge, et qu'une crise qui sévissait cette année-là sur l'industrie métallurgique lui avait suscité de graves difficultés. Faute de commandes, il

avait été contraint de renvoyer une partie du personnel de l'usine ; il avait attendu pour cela la dernière extrémité, et ne s'y était résolu qu'à regret, sur l'invitation expresse des administrateurs. Un mois environ s'était écoulé depuis ce moment, et comme les ouviers congédiés n'avaient pu obtenir de travail ailleurs, ils étaient pour la plupart à bout de ressources. Plusieurs déjà étaient venus trouver mon père avec des plaintes et même des menaces ; un dimanche soir il y eut chez nous une scène pénible.

Il était environ sept heures et demie ; la journée avait été très belle, un crépuscule rose et vert s'éteignait dans le vallon. Nous dînions dans le jardin, ma mère, mon père et moi, comme nous faisions souvent les soirs d'été. Tout à coup nous entendîmes sur la route qui passait devant notre maison un tumulte violent, des appels, des cris ; en même temps la cloche du portail était secouée à grande volée.

Nous nous regardâmes avec inquiétude ; un massif nous cachait la grille et la route. Nous vîmes la cuisinière sortir de la maison et s'avancer avec précaution ; mais quand elle fut arrivée à un endroit d'où elle apercevait le portail, elle retourna précipitamment dans la cuisine dont elle referma la porte. Mon père se leva. A ce moment un flot de gens se précipita dans le jardin ; c'étaient des ouvriers de l'usine ; ils étaient une quinzaine, mal-

propres, déguenillés, les yeux caves et enflammés, les gestes insolents. Ils étaient entrés par une petite porte voisine de la grande, qu'on pouvait dans le jour ouvrir de l'extérieur comme de l'intérieur. Ils se groupèrent en vociférant devant la maison. Ils nous aperçurent alors sous les arbres, et, l'air menaçant, ils se dirigèrent vers nous.

Visiblement ils sortaient du cabaret. Quand ils furent à quelques pas de nous, ils s'arrêtèrent, intimidés sans doute. Nous ne bougeâmes pas.

Mon père leur demanda d'un ton impérieux ce qu'ils venaient faire.

L'un d'eux prit la parole, et sa voix, d'abord sourde, peu à peu vibra et se haussa, soutenue par la colère de tous les autres. Il dit que depuis des semaines on les avait empêchés de travailler, que ceux d'entre eux qui avaient des économies les avaient épuisées, que maintenant ils se trouvaient sans pain, que cependant ils avaient des enfants à nourrir, mais qu'on se moquait bien d'eux.

En parlant il s'échauffait de plus en plus, il se rapprochait de nous d'une façon lente et continue, disant encore que ceux qui les avaient jetés dans ce dénûment n'avaient d'autre souci que de dîner bien et en paix. Il touchait presque notre table : je lui vis faire alors un mouvement brusque, de sorte que je crus qu'il allait la renverser avec tout ce qu'elle portait. Heureusement, ses camarades qui étaient derrière lui le prirent à temps par les épaules

et le ramenèrent en arrière. Ensuite, comme si l'excès où l'un d'eux s'était porté les avait subitement tous pacifiés, ils restèrent immobiles et muets. On n'entendit plus rien. Ils étaient serrés en groupe compact. Le tablier blanc de notre cuisinière apparaissait au fond d'une allée.

Mon père leur répondit. Sa voix était autoritaire ; mais je l'entendais frémir d'émotion par-dessous. Il dit qu'il les avait gardés dans l'usine aussi longtemps qu'il avait pu, qu'il n'était pas responsable de leur malheur, mais qu'il le connaissait et le plaignait. Il leur rappela que toutes les usines avaient été obligées de licencier des ouvriers ; il leur promit de les reprendre dès qu'il le pourrait, mais sans leur indiquer aucune date.

— Vous feriez mieux, leur dit-il sévèrement pour finir, de ne pas dépenser à boire l'argent qui vous reste, et de ne pas vous exciter à des actes que vous pourriez un jour regretter.

Ensuite un grand silence régna. Je levai alors vers eux mes yeux que j'avais tenus fixés sur le sol tant que mon père avait parlé : toute leur violence était tombée, et maintenant on ne voyait plus que leur détresse. Leurs visages étaient maigres et tristes ; près de nous une femme tenait dans ses bras un enfant emmailloté, tandis que s'appuyait contre elle une fillette aux grands yeux. C'étaient de pauvres gens qu'à la fin de cette chaude journée de dimanche un peu de boisson et beaucoup de souf-

frances avaient exaspérés ; ils étaient venus ici clamer leur malheur. Maintenant ils ne bougeaient plus, l'air presque humble, attendant encore je ne sais quoi, la tête basse, les bras ballants, bien misérables...

Comme ils restaient là :

— Allez-vous-en, leur dit mon père.

Un de ceux qui étaient en arrière recula de quelques pas ; ce fut le signal, tous les autres s'ébranlèrent ensemble ; ils se dirigèrent vers la porte, et s'écoulèrent lentement.

Nous demeurâmes seuls ; mon père avait été plus impressionné que je ne supposais ; il se rassit, très pâle. Ma mère était défaillante ; elle regrettait et se reprochait surtout d'avoir laissé partir sans lui rien donner la femme accompagnée de ses deux enfants.

Pour moi, j'avais l'esprit si plein d'Hélène que tout événement me ramenait infailliblement à elle. Mais cette brusque invasion de la douleur d'autrui, de ce mal matériel, réel et physique à travers les complications sentimentales où je m'ingéniais à souffrir, me firent prendre celles-ci en pitié ; j'en eus presque honte ; il me parut que je me forgeais à plaisir des peines illusoires qui devaient s'évanouir devant cette vision d'une réalité plus large et plus poignante. Je me promis d'arracher de mon cœur cette inquiétude superflue, et que si elle était indissolublement liée à mon amour pour Hélène, j'arracherais cet amour aussi.

Mes parents ne voulurent pas assister à la soirée de Randé qui eut lieu le lendemain. Du reste, on avait invité surtout des jeunes filles et des jeunes gens. Hélène et quelques-unes de ses amies devaient jouer une opérette ; ensuite on danserait, puis on se séparerait de bonne heure. Je n'attendais aucune joie de cette fête, cependant toute la journée qui précéda je ne pus penser à autre chose : j'y allais sans plaisir, et je m'y préparais comme à un bonheur.

Les invitations étaient pour huit heures et demie ; j'arrivai en retard. Comme je traversais le parc, deux voitures passèrent près de moi, très noires dans la nuit ; de loin je les vis s'arrêter sous le flot de lumière que versaient dans la cour les portes ouvertes du vestibule ; des femmes en robes claires en descendirent. J'entrai dans la maison ; le vestibule, garni de plantes vertes, était désert ; seules, deux jeunes filles examinaient leurs toilettes devant une glace en bavardant, et caressaient du doigt leur coiffure. Presque tous les invités s'étaient déjà rendus dans la salle où l'on devait jouer l'opérette, aussi trouvai-je également le grand salon vide ; comme c'était là qu'on devait danser, les tapis avaient été enlevés, et les chaises et les fauteuils étaient alignés le long des murs ; le parquet nu reflétait les lustres. Debout près de la porte, Mme Varel causait avec une dame.

— Vous arrivez tard, me dit-elle ; dépêchez-vous d'aller à la comédie : je crois qu'on commence.

Je me dirigeai vers la salle de spectacle qui se trouvait à l'extrémité de la maison ; c'était une grande pièce très longue, d'ordinaire inutilisée qui avait été aménagée pour la circonstance ; on y avait fait une scène ; derrière cette scène et dans un corridor voisin, on avait, au moyen de paravents, édifié pour les acteurs des loges minuscules. J'avais déjà visité cette installation.

Le rideau était encore baissé. Tous les premiers rangs de chaises étaient occupés ; j'allai serrer la main à M. Véière et à Henri, puis je me plaçai au fond de la salle. Une rumeur confuse ondulait, bruissement de paroles et d'étoffes, va et vient d'éventails, chuchotements, rires étouffés. Il faisait chaud. Beaucoup de dames étaient décolletées ; devant moi je voyais des épaules nues, et des coiffures où brillaient des diamants et des fleurs. Le rideau ne se levait toujours pas : comme je commençais à m'ennuyer d'une façon aiguë, j'eus l'idée d'aller voir Hélène dans sa loge. Je savais qu'elle ne paraissait point au début de la pièce ; aussi je pensai que je ne la dérangerais pas.

Je sortis et suivis le couloir qui menait par l'intérieur à l'autre extrémité de la salle, et avant même d'arriver à sa loge, la porte étant ouverte, je l'aperçus. Elle était debout, environnée de lumières ; une couturière agenouillée devant elle sur le tapis, des épingles entre les lèvres, arrangeait un volant de sa jupe ; une autre attachait une

broche à son corsage. Elle était costumée en bergère de Trianon ; elle avait une robe un peu courte, à jupe ronde, un fichu croisé sur la poitrine, un chapeau somptueux et tourmenté dont les pans de velours retombaient sur son cou, une multitude de rubans et de nœuds de satin ; dans l'ensemble beaucoup de fausse simplicité ; ses lèvres étaient peintes et ses yeux étaient cernés de noir. Près d'elle une glace inclinée répétait son profil.

Dès que j'eus mis le pied dans sa loge, je sentis que j'avais eu tort de venir ; visiblement elle était nerveuse, peu maîtresse d'elle.

— Ah ! vous êtes ici ! dit-elle.

Et je crus percevoir dans sa voix une nuance de mécontentement, qui peut-être n'y était pas.

Avec précaution elle me tendit la main par-dessus les personnes qui l'entouraient ; elle était soucieuse de ne pas déranger sa toilette.

— Peut-être auriez-vous préféré, lui dis-je, que je vous visse seulement sur la scène ?

— Oh ! cela ne fait rien, dit-elle.

Elle ajouta avec une ombre de regret :

— Cependant il vaudrait mieux ne pas me regarder de si près. Je suis tellement fardée !

Elle adressa ensuite la parole à la couturière qui était à genoux près d'elle. Je lui fis compliment de sa robe, très brièvement du reste et sans conviction, car je n'en étais pas ravi et autre chose m'occupait. A peine si elle parut m'entendre.

— Vous êtes émue ? lui-dis-je encore.

— Moi ! pas du tout, répliqua-t-elle vivement.

Et elle reprit sa conversation avec la couturière.

Ma présence était évidemment superflue. Hélène ne faisait pas attention à moi. Cependant il m'était pénible de m'en aller ainsi sans que rien d'autre se fût passé.

Je fis lentement le tour de cette pièce exiguë, qui était toute pareille à une vraie loge d'actrice, avec son désordre abondant, les étoffes éparses sur les chaises, et les mille petits objets de toilette, miroirs ovales et carrés, ciseaux de toutes formes, boîtes de fard et de poudre, qui encombraient les meubles. J'errais là, cherchant vainement sur quoi arrêter ma pensée ou mes yeux.

Enfin je me retirai.

— Mettez-vous en avant, n'est-ce pas ? me dit Hélène en me voyant partir ? Je vais entrer en scène dans quelques minutes.

Je retournai dans la salle ; on avait levé le rideau et la pièce était commencée. Malgré la recommandation d'Hélène, je restai tout au fond, parmi d'autres jeunes gens, debout et appuyé contre le mur. C'est à ce moment que la froideur avec laquelle elle venait de m'accueillir commença à me faire mal : il me semblait que je m'en apercevais pour la première fois. « Elle m'aime bien peu ! » me répétais-je tout bas ; mes paupières se serraient

et une légère brûlure glissait sur mes yeux. Elle parut sur la scène ; on applaudit ; sa toilette avait de l'agrément, bien que cette grâce empruntée déguisât celle qui lui était naturelle. Après un moment d'hésitation, elle prit de l'assurance et joua avec entrain. La pièce était une fade et sentimentale opérette champêtre du XVIIIe siècle qu'on avait légèrement retouchée. La salle était maintenant un peu dans l'obscurité ; de la place où j'étais je l'embrassais d'un seul coup d'œil, je la tenais toute dans mon regard : et alors cette scène étroite et lumineuse que j'apercevais dans le fond et sur laquelle des bergères de romance chantaient des peines qu'elles n'avaient pas, me parut petite, petite...

Je me rappelai mes premières conversations avec Hélène et l'espoir radieux qui avait ensoleillé les commencements de notre mutuelle sympathie. Combien cela était lointain déjà ! Du reste, je ne me dissimulais point mes torts...

La pièce dura une heure à peine ; elle s'acheva dans les applaudissements. Le rideau fut baissé et relevé plusieurs fois. Puis tout le monde alla dans le salon, et le bal commença.

J'attendais avec impatience qu'Hélène reparût. Elle vint enfin, en toilette de bal, souriante, fraîche, les yeux brillants, débarrassée du fard qui gâtait son teint. On l'entoura pour la féliciter ; je m'approchai aussi, mais on lui faisait tant de compli-

ments et si excessifs, que je trouvai inutile d'y mêler les miens.

Je m'écartai, j'allai me poster dans l'embrasure d'une fenêtre où je demeurai très longtemps : à partir de ce moment cette soirée fut pour moi un lent supplice. Mes nerfs se mirent à vibrer et à frémir ; le tumulte qui les secouait était sans lien avec aucune cause définissable ; cependant je ne pouvais pas le maîtriser.

Je me trouvais dans un état de sensibilité suraiguë, et, malgré moi, j'étais attentif à épier tout ce qui pourrait me froisser. Hélène dansait. Elle était très animée, ses danseurs serraient sa taille, elle riait et causait avec eux. Je fus convaincu que, dans ce bal où elle s'amusait, je n'étais rien pour elle. Il m'était pénible qu'elle fût mêlée à cette foule bruyante, à cette joie d'occasion.

Du reste, je ne lui reprochais rien précisément ; je ne demandais rien, je ne souhaitais rien. Je percevais les plus menus détails des choses avec une acuité douloureuse ; mais en même temps, et cela est étrange, je les contemplais comme si je ne les avais pas sentis. Je souffrais, et pourtant je n'étais pas sûr de souffrir, car toute une partie de moi restait libre et errante. Ces complications m'irritaient, me brisaient. Je me rappelai ma résolution de la veille : le moment n'était-il pas venu d'en finir avec cette angoisse vaine ? Je projetai de partir ; je me proposais de ne revenir jamais, et la nuit, le

parc, la route blanche dans l'obscurité m'attiraient comme l'oubli.

Je fermais les yeux ; je voyais dans une salle inconnue se dérouler une autre fête. Hélène était là, souriante d'un bonheur qui débordait sur moi. C'était à la clarté du jour ; dans le lointain s'approfondissaient des perspectives bleues ; des jeunes femmes menaient des danses lentes et effacées, et il y avait dans l'air quelque chose d'amolli, de voluptueux, quelque chose de printanier.

Pour chasser ces visions, je rouvris les yeux ; et à la lumière fade des lustres, la fête où j'étais me parut sèche et brutale. Hélène passait et repassait dans la foule ; plusieurs fois elle regarda de mon côté, mais la gaieté qui brillait sur son visage la séparait de moi. Je remarquai bien que cette gaieté avait un air excessif, forcé ; mais je ne me demandai pas si mon attitude pouvait en être la cause, et je plaignis la tendresse que nous avions l'un pour l'autre, chancelante et toujours mesurée.

Elle vint à moi et me demanda pourquoi je restais ainsi seul dans l'embrasure d'une fenêtre. Je lui répondis que je n'aimais pas danser. Ses lèvres se serrèrent ; elle s'éloigna. Elle avait déjà fait plusieurs pas lorsque, me reprenant, je l'appelai à mi-voix. Elle se retourna avec surprise, hésita une seconde, mais ne revint pas. Elle alla jusqu'à l'autre bout du salon et s'arrêta dans un groupe de personnes qui causaient. Je me décidai

à aller vers elle et je la rejoignis là-bas. Quand j'approchai de ce petit cercle, on se tut ; je pensai que mon arrivée en était cause et que je portais mon humeur sombre sur mon visage. Je fus mal à l'aise. Ces gens me déplurent. J'aurais voulu emmener Hélène loin d'eux, me trouver seul avec elle ; ce désir était absurde, cependant il s'obstinait en moi. Je ne pus m'empêcher de lui demander de venir se promener avec moi ; elle s'étonna.

— Mais où ? dit-elle.

Tout en sachant bien que j'avais tort et que je faisais une sottise, je lui dis :

— Venez dans le parc.

Elle recula vivement, et fronçant les sourcils :

— Mais c'est impossible !

Et, craignant qu'on ne m'eût entendu, elle jeta avec inquiétude un coup d'œil circulaire sur les personnes qui nous entouraient.

Je le savais bien, que c'était impossible ; et pourtant ce refus décidé me frappa au cœur. Je vis que je l'avais froissée, et je lui en voulus de cela même. J'attendis encore un instant, comme humilié ; puis je me décidai à partir et à retourner chez moi.

Je sortis du salon sans avoir rien dit à personne et je pris au vestiaire mon chapeau et mon manteau.

Au moment où je traversais le vestibule désert Mme Varel sortit du salon. Elle s'arrêta, très étonnée :

— Comment ! vous vous en allez !

— Oui, lui dis-je, j'ai mal à la tête.

Elle s'approcha de moi et me regarda en face avec attention.

— Dites-moi... Qu'est-il arrivé ? on vous a fâché ?

— Non, non...

— Mais il est impossible que vous partiez, reprit-elle d'un ton décidé. Vous savez qu'il y a un souper... Nous vous avons mis à côté d'Hélène... Voyons, vous ne voulez pas m'obliger à changer tout l'ordre des places... Vous avez prévenu Hélène ?

— Non.

Elle me prit la main amicalement :

— Écoutez-moi... Allez vous promener un quart d'heure dans le parc, et revenez.

Mais à mesure qu'elle insistait je m'enfonçais plus âprement dans ma résolution. Je lui dis que j'étais résolu à m'en aller.

Elle avait l'air réellement contrariée.

Je sortis donc, et je m'éloignai hâtivement. Je me disais qu'Hélène ne me pardonnerait jamais d'être parti sans seulement lui avoir dit un mot, et je m'efforçais de m'en réjouir ; moi aussi, à mon tour, je saurais me contraindre à ne plus l'aimer... Je me répétais : « J'ai bien fait ! J'ai bien fait ! » et je disais cela tout haut sur la route, pour couvrir de ma voix la bruyante lamentation qui commençait à gémir au fond de moi-même.

J'arrivai à la grille de notre jardin ; la maison

était enfouie dans l'obscurité ; pas une lumière. Je montai l'escalier sans bruit, et je me couchai. Mais je ne pus m'endormir. Quel silence à présent ! quelles ténèbres ! La fièvre brûlait mes tempes. Un air de valse, écho du bal, traînait dans mes oreilles. Et voilà que j'avais devant les yeux la salle à manger de Randé et ce souper auquel je n'assistais pas ; quelqu'un avait pris ma place, je voyais les lumières, la table, les cristaux et les fleurs. Hélène riait-elle encore ? était-elle joyeuse ? ou bien regrettait-elle mon absence ? Ah ! peut-être elle s'en affligeait, peut-être elle était désespérée comme moi, et cette pensée était maintenant mon seul refuge, mon seul abri. Aurais-je donc voulu être là-bas ?... Mais sûrement ç'aurait été pour souffrir encore du même mal inconnu ; pourquoi ne pouvais-je vivre ni près d'elle, ni sans elle ?

La journée du lendemain fut affreuse ; j'avais l'âme endolorie, et comme aux gens qui relèvent d'une dure maladie, il me semblait que le moindre mouvement, le moindre heurt allait me faire souffrir.

Le ciel était gris, bas. J'attendais, sans savoir ce que j'attendais ; le long des heures lentes, appuyé contre un arbre, je regardais couler l'eau du ruisseau. L'absence d'Hélène faisait un vide immense qui écrasait l'horizon.

Le jour suivant, il plut dès le matin ; la tristesse

du vallon mouillé, ajoutée à la mienne, excédait mes forces. Maintenant j'avais besoin de revoir Hélène, physiquement besoin de la regarder et de l'entendre. Quand l'après-midi commença et que je vis les heures immobiles de la pluie étalées devant moi comme un morne marécage jusqu'au soir, cette perspective me fut intolérable, et je me déterminai subitement à aller à Randé. Je profitai d'une éclaircie et je partis.

J'évitais de réfléchir à l'incohérence de ma conduite : je la connaissais, je la subissais...

La pluie qui avait cessé un instant recommença avant que je fusse arrivé. Elle tombait à flots, rayant l'air. Les premiers plans autour de moi étaient nets, mais plus loin tout se perdait dans une blancheur obscure. Les parcs qui bordaient la route montraient çà et là à travers leurs grilles rouillées de longues échappées de solitude. Les branches des arbres se penchaient, alourdies ; des fleurs avaient été cassées par le vent ; les allées sinueuses, les serres fragiles, les corbeilles sur les pelouses, toute cette coquetterie des jardins oisifs était noyée dans les pleurs. Sur le chemin détrempé des hommes passaient enveloppés dans leurs manteaux, le capuchon rabattu sur la tête. Ils marchaient vite. Moi aussi je marchais vite. Mais qu'allais-je faire là-bas ? Je ne me le demandais même pas.

Je sonnai à la porte de Randé ; une femme de chambre ouvrit.

Au moment où elle allait m'introduire dans le petit salon, elle me prévint qu'avec Mme Varel et Hélène se trouvaient quelques dames qui étaient venues travailler en leur compagnie. Alors je me ravisai ; je renonçai à entrer, et je montai à l'appartement d'Henri, situé au premier étage. La femme de chambre me prévint que j'avais peu de chances de l'y rencontrer ; je lui dis de ne pas s'occuper de moi. J'entrai, laissant la porte ouverte sur le corridor ; cet appartement se composait d'un bureau et d'une chambre ; il n'y avait personne. J'allai jusqu'au fond ; puis je revins dans le bureau ; et, ne sachant que faire, je m'adossai à une bibliothèque, je pris sur un rayon un livre que je n'ouvris pas, et je restai là, perplexe et impatient.

Au bout de quelques minutes, j'entendis dans le vestibule un léger craquement qui me fit tressaillir ; je me tournai, j'aperçus Hélène debout dans l'encadrement de la porte.

J'ignore si elle était venue chez son frère par hasard, ou parce qu'elle savait qu'elle m'y trouverait, mais je crois plutôt qu'elle le savait. Elle ne parut pas étonnée de me voir. Son visage avait une expression fatiguée et pensive qui me frappa.

J'eus un mouvement de joie, et je m'avançai vers elle en lui disant bonjour.

— Bonjour, André, répondit-elle avec froideur.

Et elle resta immobile, de sorte que je m'arrêtai à quelques pas d'elle.

Je compris que je l'avais offensée l'avant-veille par mon brusque départ, et qu'en ce moment ce souvenir était entre elle et moi. Combien j'aurais donné alors pour qu'elle me pardonnât vite et oubliât tout ! Pourtant je n'osais rien dire, par crainte que sa réponse ne me fût trop pénible. Je tâchais de me rappeler les raisons qui m'avaient fait agir ; mais à présent je les cherchais vainement, et je ne retrouvais rien.

— Henri n'est pas ici ? demandai-je avec embarras.

Elle répondit qu'il était sans doute en bas dans son atelier.

Mais ces paroles nous importaient si peu qu'en les prononçant nous les remarquions à peine.

Elle s'avança lentement jusque vers le milieu du bureau, et, tenant les yeux baissés et fixés sur une fleur du tapis, elle dit :

— Pourquoi êtes-vous parti l'autre soir ?

Il y avait dans son ton beaucoup de tristesse et en même temps un reproche très positif. J'entendis bien ces deux nuances de sa voix.

— Vous m'avez reçu si mal dans votre loge..., balbutiai-je. J'ai cru que vous m'aviez oublié...

Mais ce n'était là — et je le savais — qu'une partie de la vérité. Hélène regardait toujours le tapis ; elle secoua lentement la tête et répondit :

— Non.

Et moi je me demandai si elle voulait dire qu'elle

ne me croyait pas, ou bien qu'elle ne m'avait pas oublié...

Nous étions près l'un de l'autre, immobiles.

Après quelques secondes de silence, je murmurai très bas :

— Hélène...

Je pris sa main ; puis je l'attirai lentement vers moi, et elle ne résista point. Jamais encore je ne l'avais embrassée ; j'entourai son cou, je sentis contre moi le poids de son corps amolli, et sa tête se renversa sur mon épaule. Alors, avidement, je mis des baisers sur ses lèvres et ses joues ; et pour retenir cette sensation vive et fuyante, je la serrais toujours plus fort dans mes bras.

Mais bientôt d'un mouvement brusque elle s'arracha à mon étreinte et elle se sauva à quelques pas. Elle se retourna ; elle était pâle ; son corsage se soulevait, et machinalement elle porta la main à sa coiffure.

— Qu'avez-vous ? dit-elle d'un ton troublé, ou du moins il me semble qu'elle dit cela.

J'essayai de répondre, mais ma voix sonna si étrangement que dès les premiers mots je ne voulus plus l'entendre ; je me tus. Hélène sortit. Je n'essayai point de la retenir, et c'est à peine même si je fis attention à son départ.

Depuis qu'elle avait glissé de mes bras, j'étais en proie à une irritation sourde et sans objet. Il y avait en moi quelque chose de déçu, et cependant ce quel-

que chose n'était pas moi. Hélène l'avait deviné sans doute, ce tumulte mauvais ; c'était pour cela qu'elle m'avait fui. J'éprouvais un sentiment d'humiliation si éperdu que j'aurais voulu remplacer cette douleur par une autre, et ma main ayant heurté par hasard, sur une table près de laquelle je m'étais arrêté, des ciseaux, je les pris et j'appuyai leur pointe contre mon poignet jusqu'à ce qu'un peu de sang coulât.

Je pensais avoir les traits bouleversés ; je m'approchai d'une glace ; je fus surpris de me voir un visage très naturel, comme amical. Cette constatation me tranquillisa. Je me promenai quelques minutes encore dans le bureau, puis je descendis au rez-de-chaussée, et j'entrai dans le petit salon.

Je trouvai là, outre Hélène et Mme Varel, une dame que je ne connaissais pas, avec ses deux filles. Toutes avaient un ouvrage dans les mains et elles paraissaient absorbées dans leur travail. Il faisait sombre parce que la pluie tombait toujours ; une buée voilait les vitres. Au milieu de la pièce, l'une des jeunes filles, sa mère et Hélène étaient assises près d'une petite table couverte de patrons en papier. Au fond, près de la fenêtre, Mme Varel, installée dans un grand fauteuil, avait devant elle son métier à tapisserie ; la seconde des jeunes filles que je ne connaissais pas était assise à ses côtés sur une chaise basse et faisait de la broderie.

Hélène ne leva pas la tête. Mme Varel me fit le

meilleur accueil ; elle me dit qu'elle était très heureuse de voir que mon indisposition de l'avant-veille n'avait pas été grave. Son ironie n'était pas méchante. Elle me présenta à ses amies ; elle leur dit que je venais souvent causer avec elle et Hélène, et que je leur faisais plaisir ; elle ajouta même quelques compliments à mon sujet.

Elle raconta ensuite comment j'avais abandonné le bal au mépris de ses prières.

— Vous avez voulu me faire croire que vous aviez mauvais caractère, ajouta-t-elle en souriant.

Et ce sourire voulait dire que je ne l'avais pas persuadée.

Elle m'invita à m'asseoir.

Très vite la conversation tomba. Hélène était toujours obstinément penchée sur son ouvrage ; elle maniait activement une aiguille.

— Le vilain temps ! dit l'une des jeunes filles en regardant vers le parc ; on croirait que la nuit commence déjà.

Le silence reprit, compact, traversé seulement quelquefois par le bruit de ciseaux entrant dans de la toile, par un remuement d'étoffes ; ou bien l'une des dames faisait sur son travail une brève réflexion que personne ne relevait.

Au bout d'une demi-heure environ je sortis.

J'allai trouver Henri dans son atelier ; il me fit les honneurs d'une installation d'éclairage à l'acétylène dont il attendait une brillante lumière, mais

qui, pour lors, il est vrai, ne fournissait encore qu'une clarté douteuse.

Je retournai à Rive-de-Gier, plus incertain, plus irrésolu que jamais. Sans doute l'idée qu'Hélène m'aimait me mettait au cœur une chaleur douce ; mais les raisons qui m'avaient fait souhaiter déjà la fin de mes relations avec elle me revenaient à l'esprit avec lucidité. Je me rappelais la sèche amertume de ces dernières semaines ; j'étais las, invinciblement las, et sous toute mon agitation il me semblait apercevoir au fond de moi une eau morte et sans reflet. Pourtant avec quelle violence passionnée je l'avais serrée dans mes bras ! J'en avais presque de l'effroi encore.

« Que va-t-il arriver maintenant ? me demandais-je. Il vaudrait mieux que tout fût terminé là. »

Je passai ainsi deux jours, accablé d'ignorer ce que je désirais. Le troisième jour il faisait un temps terne et gris ; vers dix heures du matin, étant dans ma chambre, j'entendis une voiture s'arrêter sur la route ; j'allai à la fenêtre : je reconnus la charrette anglaise d'Henri. Il en était déjà descendu, et je l'aperçus à travers le feuillage, qui attachait la bride de son cheval à un barreau de la grille. En un instant je fus auprès de lui ; il me proposa de m'emmener promener en voiture ; j'acceptai.

Il entra pour quelques minutes dans le jardin.

Une des premières choses qu'il me dit fut que Mme Varel et Hélène se préparaient à partir pour

Cierny. C'était le nom de la propriété que M. Véière possédait dans la montagne, aux environs de Boën.

J'attendais bien un événement décisif. J'avais ces derniers jours envisagé, souhaité même cette solution ; mais à présent Hélène partait, c'était un fait : en l'apprenant, je reçus un choc dans la poitrine, et mes jambes fléchirent. Je pensai aussitôt que je ne la reverrais plus de très longtemps, et je fus étonné de la solitude où j'allais vivre...

J'étais anxieux de savoir si c'était elle qui avait pris cette décision, si elle s'éloignait à cause de moi, parce qu'elle m'aimait, parce qu'elle avait peur d'elle et de moi. Et j'aurais voulu qu'il en fût ainsi.

Je demandai à Henri quel jour Hélène et Mme Varel quittaient Rive-de-Gier.

— Demain ou après-demain.

Il se reprit :

— Non, demain.

— Pourquoi partent-elles si soudainement ?

— Tous les ans nous allons à Cierny en été.

— Mais pas si tôt que cela ? fis-je.

— Oh ! si, à peu près à cette époque.

— Cependant, repris-je, personne n'en parlait... il n'en était pas encore question.

— Je ne sais pas, répondit-il négligemment.

Il était clair que ce sujet ne l'intéressait pas, et que je n'apprendrais rien de lui. Il me dit que son père et lui resteraient encore une quinzaine de jours à Rive-de-Gier, puis iraient à leur tour à Cierny.

Nous montâmes en voiture et suivîmes la route de Lyon. Nous rencontrions d'énormes et bruyants tombereaux de charbon ; la route était noire de poussière. Nous ne disions rien. Des enfants déguenillés couraient sur la route autour de nous ; Henri leur jetait quelquefois des sous, et, pour se les arracher, ils se battaient et se roulaient dans la poussière.

Je demandai à Henri de me conduire à Randé, pour que je fisse mes adieux à sa sœur et à sa tante. La pensée d'un dernier entretien avec Hélène me plaisait ; il me semblait que je lui parlerais à cœur ouvert, que je lui dirais tout, et que je serais consolé par cet adieu.

Nous entrâmes dans la cour de Randé ; lorsque nous passâmes devant le perron, je sautai hors de la voiture, et je sonnai à la porte. Henri pendant ce temps dirigeait son cheval du côté des écuries.

Un domestique m'introduisit dans le petit salon. Déjà, à cause du départ d'Hélène, on avait enlevé les rideaux, roulé les tapis ; sur la cheminée un voile enveloppait la pendule, les fauteuils étaient couverts de housses blanches à raies rouges. Je restai seul une minute, peiné de trouver ainsi dépouillé ce lieu plein de mémoire.

Hélène entra.

— Tante Amélie va venir tout de suite, dit-elle.

Elle laissa la porte ouverte derrière elle.

— Ainsi vous partez ? lui demandai-je.

— Oui.

Elle s'arrêta au milieu du salon. Nous restâmes un moment sans parler.

— C'est vous qui avez voulu partir ? repris-je.

Et, malgré moi, je mis dans mon ton un peu de raideur.

Je crus qu'elle ne répondrait pas, tant elle attendit longtemps ; puis, d'une voix qui tremblait :

— Vous ne saurez jamais..., commença-t-elle.

Mais aussitôt sa gorge se serra, elle ne put continuer ; et sa main, qu'elle avait soulevée, retomba tristement le long de son corps.

Bien des fois depuis j'ai tâché de deviner quelles paroles elle me destinait et d'achever la phrase qu'elle n'avait point dite.

Mais sur le moment, au contraire, j'avais peur qu'elle ne poursuivît : car je me sentais intimement hostile à toute émotion qui me serait venue directement des choses.

Ainsi nous demeurâmes en face l'un de l'autre dans une gêne indicible.

Mme Varel entra.

— Eh bien ! vous voyez, nous partons..., me dit-elle. C'est Hélène qui a pris cette résolution. Elle pense sans doute se plaire davantage à Cierny.

— Et vous ? lui demandai-je, auriez-vous préféré rester ici ?

— Moi ? oh ! cela m'est fort égal ! être ici ou là, à mon âge, peu importe, on ne tient plus à grand'

chose... Hélène fait de moi ce qu'elle veut ; pourvu qu'elle soit contente, c'est tout ce que je désire...

— Oui, ma chère tante, dit Hélène avec émotion.

Elle s'approcha de Mme Varel et lui prit la main.

Nous nous assîmes ; mais la conversation ne put s'établir. Il y avait déjà entre nous l'absence, le temps, l'éloignement. On entamait un sujet, on le laissait aussitôt : tout semblait superflu.

Je m'en allai. Je sortis par la porte du petit salon qui donnait directement sur le parc. Mme Varel vint jusque sur le seuil, Hélène resta derrière elle.

— On dirait l'automne..., fit Mme Varel mélancoliquement en me serrant la main. C'est un vrai temps d'adieu.

Le vent arrachait des feuilles aux tilleuls, et les faisait courir sur le sol ; les nuages compacts cachaient les montagnes ; le ciel était si bas et crispé qu'on souffrait qu'il ne plût point.

J'avais déjà descendu une ou deux marches du petit escalier, lorsque Mme Varel reprit avec un accent affectueux que je n'attendais pas :

— Voilà ! vous veniez ici souvent. Nous causions. C'était très bien. Maintenant c'est fini... Quand vous reverrons-nous ? Qui sait ? dans un an peut-être, peut-être jamais.

Ces derniers mots que j'avais aussi sur les lèvres me troublèrent. Je voulus regarder Hélène une dernière fois. Elle était toujours derrière sa tante. Mais

depuis un instant elle s'était un peu détournée ; de sorte que je ne pus voir son visage...

Je m'éloignai rapidement, en proie à une lourde tristesse que je m'efforçai de ne pas écouter.

DEUXIÈME PARTIE

I

Les voilà finis les premiers temps de cet amour, traversés sans doute par bien des nuages, cependant frais, riant sous leur brume, et qui étincellent au fond de ma mémoire comme une rivière dans les clartés de l'aube ; les voilà finis ces jours incertains, ces sentiments encore hésitants et voilés. J'étais résolu à briser mon inclination pour Hélène, et je ne soupçonnais point que peut-être j'étais conduit à ce renoncement même par l'attrait d'une volupté plus souffrante et plus rare.

Au lendemain de son départ, j'errai dans notre jardin et aux alentours, sans but, ne trouvant d'intérêt à rien. Mais j'étais convaincu que le temps aurait vite fait de cicatriser mes regrets et que j'aurais la force d'oublier ; je m'appliquais à me convaincre qu'il valait mieux qu'Hélène se fût éloignée.

Cependant quelle différence déjà !... Depuis deux mois je m'étais accoutumé sans y prendre garde à

ce qu'elle pensât à moi, à ce qu'elle attendît ma venue, à ce qu'elle attachât de l'importance à ce que je faisais. Cette habitude s'était insinuée en moi comme une caresse de tous les instants, et je m'apercevais de ce bonheur seulement maintenant que je ne l'avais plus.

Un matin j'allai à Randé voir Henri qui y était encore avec son père ; je regrettai ensuite d'avoir fait cette visite, qui me laissa une impression pénible. Je trouvai Henri dans sa chambre ; nous descendîmes dans le parc et nous nous promenâmes devant la maison : elle paraissait endormie, muette, les volets étaient fermés ; partout le silence et l'immobilité. Jamais la présence d'Hélène n'avait animé ces lieux autant que son absence les appauvrissait de vie et de joie ; chaque objet me signifiait d'une façon particulière qu'elle n'était plus là : tout était sans âme, serré, meurtri, enfin tout était comme moi.

Henri me dit qu'il venait de recevoir une carte d'Hélène et qu'elle le chargeait de me transmettre ses amitiés ; c'était la première fois qu'il avait de ses nouvelles depuis son départ.

— Du reste, dit-il, j'ai sa lettre sur moi.

Il fouilla dans la poche de son veston et en sortit une enveloppe mauve qu'il me tendit. Je la pris, j'en tirai une carte de correspondance couverte des deux côtés d'une écriture à grands jambages ; deux petites tiges vertes garnies de fleurettes glis-

sèrent hors de l'enveloppe et tombèrent sur le sable.

— Tiens ! s'exclama Henri, je ne les avais pas vues.

C'étaient de ces humbles fleurs qui foisonnent dans les champs après les moissons et les teintent de rose et de violet à perte de vue ; elles étaient déjà un peu fanées, et le bord de leurs corolles avait jauni. Je les ramassai et je les remis dans l'enveloppe ; j'avais envie de les garder, mais je n'osai pas.

Au dos de la carte je trouvai deux lignes qui me concernaient, écrites en travers par-dessus les autres. Elles ne contenaient rien de plus que ce qu'Henri m'avait déjà dit ; cependant je ne pouvais cesser de les regarder, comme si, à force de les lire, elles allaient me révéler un sens plus touchant.

Je revins mécontent de ma faiblesse. Pour me défendre mieux à l'avenir, je résolus de reprendre le fil de mes travaux et de mes méditations d'autrefois ; j'espérais ranimer en moi l'ardeur avec laquelle je m'y livrais à Paris. Je vous ai dit déjà le sens de ces recherches qui, pendant plusieurs années, m'avaient soulevé au-dessus des dégoûts de la vie quotidienne. Je me procurai des livres, je me fixai des heures de travail ; j'installai une table dans ma chambre près de ma fenêtre, d'où je découvrais le sommet des platanes du jardin et l'un des flancs de la vallée. Mais très vite mon effort

retomba inutile, épuisé. Je m'appliquais sans espoir, et dans cette ardeur même de connaître qui jadis enthousiasmait mes veilles, je ne voyais plus qu'un mensonge.

Oui, un jour vint où je me demandais si cette haute inquiétude avait été réellement sincère, si ce lumineux besoin de vérité avait été autre chose qu'un besoin d'aimer, qu'une façon de tromper le vide de mon cœur, et si, à travers les idées, je n'avais pas quêté uniquement la parcelle d'émotion qu'elles pourraient me laisser dans les mains.

Je revoyais mes longues soirées de travail d'autrefois, dans ma chambre, avec mes fenêtres ouvertes au-dessus de Paris. Ah ! si je m'acharnais alors à creuser mes pensées, ce n'était peut-être, bien que je ne m'en fusse pas rendu compte, que pour éteindre la fièvre qu'apportaient jusqu'à moi les souffles errants des printemps et des étés. Et cependant, en dépit de cet effort, est-ce que jamais j'avais cessé d'entendre en moi la même mélancolie hautaine, une plainte funeste et poignante, l'appel persistant d'un autre amour ? est-ce que la rumeur de vie universelle qui palpite au-dessus de Paris m'avait troublé moins de son vertige ? non, non... Alors comment avais-je pu croire que mes réflexions abstraites allaient faire taire toutes ces voix quand c'étaient elles-mêmes qui animaient ma recherche, et m'appelaient toujours plus loin, comme vers l'anneau d'or de fiançailles

inconnues ? Ce mirage qui fuyait sous les ondes, m'entraînant hors des réalités, je m'imaginais obscurément qu'il me les rendrait toutes, le jour où je l'aurais enfin saisi... Illusions ! confuses perspectives ! Sagesse, vie, amour, vous aviez alors le même visage et le même sourire énigmatique et doux : mais maintenant je voyais bien que j'avais forgé des chimères et de vaines figures du monde.

Ainsi en reprenant mes méditations délaissées, j'avais l'impression de ne remuer que de la poussière et des cendres ; cependant je me souvenais que lorsque je me trouvais auprès d'Hélène souvent elles brillaient au loin et m'attiraient, pareilles à des cimes blanches de neiges éternelles : serai-je donc condamné à ce que mes désirs me renvoient perpétuellement de l'un à l'autre ? Quoi ! lorsque j'avais enfin rencontré ce joyau de tendresse que j'avais toujours souhaité, je ne m'en étais pour ainsi dire pas aperçu, et je l'avais avec indifférence laissé tomber de mes doigts ! Je ne me comprenais pas ; je tournais avec étonnement mes regards vers les deux mois que j'avais passés auprès d'Hélène : il me semblait à présent que je ne l'avais ni vue ni entendue ni aimée, et quelques souvenirs qui surgissaient au hasard flottaient devant mes yeux comme les débris d'un songe.

Alors au milieu du grand vide qui se faisait en moi, l'affection que j'avais pour elle se réveilla plus

forte, et pleura sur ces ruines. Il m'apparut tout à coup qu'en dehors d'elle rien n'avait de prix ; je me souviens de l'instant précis où je commençai à être dominé tout entier par le regret que j'avais d'elle. C'était deux semaines environ après son départ : un matin dans ma chambre je me réveillai très tôt ; il faisait à peine jour, j'avais la tête appesantie ; je me levai et j'allai jusqu'à la fenêtre, que j'ouvris. Il pouvait être quatre heures et le soleil n'était pas encore levé ; au creux du vallon dormaient encore des lambeaux de nuit, et sur ses flancs rampait une vapeur blanchâtre qui ensevelissait à demi les arbres des jardins ; une clarté terne et diffuse fondait les contours des choses : heure déserte, sans souvenir, échappée d'un rêve désolé... Il y avait entre ce paysage et moi une correspondance si intime que je crus pour ainsi dire avoir mon âme devant mes yeux. Je me sentis défaillir de tristesse ; j'eus vers Hélène un élan désespéré, aveugle, comme un cri ; il me semblait que je me confondais avec elle, que je n'avais plus de pensée à moi. A intervalles égaux, un oiseau égrenait dans la brume deux notes perdues et solitaires. Non, je ne saurais dire la détresse de cette aurore...

Ainsi fut emporté d'un coup l'édifice d'oubli que j'avais voulu bâtir. Désormais ce qui n'était pas Hélène n'eut plus de réalité pour moi ; je ne tentai même plus de fuir son souvenir inévitable ; je l'accueillis au contraire comme l'unique bien qui me

restait, et je lui redemandai de toutes mes forces un peu du bonheur que je n'avais pas su saisir.

Mais cette tendresse nouvelle n'éclaira dans le passé que les heures où elle se reconnaissait, celles où j'avais aimé ; les autres s'effacèrent dans l'ombre ; de sorte que bientôt je ne m'expliquai plus la lente agonie de cette inclination qui était devenue chaque jour à la fois plus ardente et plus stérile.

Il est une sorte de fatalité qui fait que tout amour exalté est malgré lui en quête d'absolu ; mais ceux que ce reflet du divin a touchés de sa nostalgie, en qui il a fait naître un sentiment de privation aigu, aux contours arrêtés, aux angles durs, ceux-là mêmes ne peuvent garder aisément la mémoire d'une disposition si singulière ; s'ils ont voulu que l'amour dans leur âme fût non point sous-entendu, non point convenu, mais au contraire sans cesse vivant, réel et palpitant, une fois rendus à la solitude ils ne peuvent même plus concevoir ce désir obscur de tragédie ; ils ne comprennent plus leur recherche assidue de la souffrance, ni ce besoin qu'ils avaient de se séparer de leurs désirs et de briser ce qu'ils aimaient le mieux. C'est ainsi que bientôt je crus avoir été le jouet d'une illusion absurde et capricieuse. Cependant à cause de ces caprices j'avais tout perdu. Je demandais pardon à Hélène des larmes que je lui avais fait verser, je lui tendais les bras. Mais elle était loin à présent, elle ne cherchait qu'à m'oublier : et cela encore, c'était

moi qui l'avais souhaité, pour des raisons que je ne me représentais plus.

Je m'abandonnais avec emportement à des regrets que rien ne venait plus limiter. Je m'en voulais surtout de n'avoir pas même essayé d'épuiser le bonheur qui s'était offert à moi, d'avoir repoussé cette coupe sans y avoir bu. Pourquoi n'avais-je pas plus souvent serré Hélène dans mes bras ? Que n'avais-je au moins retenu sur mes lèvres le goût de ses baisers ? Pourquoi, lorsqu'une fois je l'avais pressée contre moi, ne m'étais-je pas représenté en même temps combien elle était belle, et que son corps devait frémir de mes caresses ? mais faute d'avoir pensé au présent tandis qu'il était encore, il avait disparu sans me donner de joie.

Je revivais avec intensité cette minute où elle s'était abandonnée à mes baisers... Les nuits d'août étaient brûlantes, je dormais mal, et dans mes rêves ou dans un demi-sommeil, j'évoquais, avec une puissance de vision intense, certaines circonstances qui avaient soulevé en moi un tumulte de désirs.

Je me rappelais qu'un après-midi j'avais trouvé Hélène seule dans le grand salon de Randé, étendue sur une chaise longue et lisant ; elle était vêtue d'une robe de mousseline très légère, aux plis ondoyants. Je m'approchai d'elle ; tandis que je lui parlais elle se tourna mollement de mon côté, de sorte que l'une de ses hanches saillit, et comme en même temps elle avait plié un genou, toutes les

lignes de son corps se dessinèrent avec une claire précision sous l'étoffe délicate qui s'appliquait comme de la gaze mouillée. J'en fus gêné, c'était comme si quelque chose d'étranger, de violent, était venu se placer entre nous ; je fus étonné qu'elle ne sentît pas sur elle sa nudité brutale ; j'aurais voulu la prévenir, j'écartai mes regards, je me tus. La voix de son frère à ce moment résonna dans le vestibule, très haut, et me fit tressaillir. Alors d'un geste négligent elle croisa ses bras sous sa tête, et elle revint lentement à une position qui ne la déshabillait plus.

J'avais bientôt délaissé le souvenir d'un incident si banal, mais maintenant j'en scrutais les détails comme pour me le rendre présent encore et j'attardais ma mémoire sur cette image plus que je n'y avais attardé mes yeux. Ces regrets sensuels, quand ils me saisissaient la nuit, avaient je ne sais quoi de lent, de sourd, d'irréparable ; ils s'achevaient en une sorte de colère, et, plus que les autres, ils me faisaient mal. Je me rappelais une autre circonstance. Cette fois c'était par un après-midi brûlant dans le parc inondé de soleil ; nous suivions, Hélène et moi, une allée qui recevait un peu d'ombre des sapins qui la bordaient. Un petit chien appartenant à Hélène nous accompagnait et gambadait autour de nous ; il portait au cou un grelot suspendu à une faveur bleue. Ce ruban vint à se dénouer et le grelot tomba ; Hélène le ramassa ; pour le rattacher

elle se pencha vers le petit chien, puis mit un genou sur le sable. Je me souviens qu'à ce moment-là une cloche lointaine sonna dans une usine... Hélène était en face de moi ; un faux mouvement fit remonter sa jupe sans qu'elle s'en aperçût, et découvrit sa bottine souple et haute, au-dessus son bas noir arrondi et très tendu, enfin une bordure flottante de dentelle blanche. Cette fois encore je fus gêné, non pour moi, me semblait-il, mais pour elle ; je ne pouvais détourner mes yeux, et en même temps j'attendais avec une impatience irritée qu'elle se redressât. Mais alors, je ne sais pourquoi, elle leva et attacha sur moi un regard presque étonné, si frais, si pur, si limpide, que je fus déconcerté et honteux.

Cette scène, dans les ténèbres de mes insomnies où je la revoyais, prenait un aspect fascinant et presque terrible. C'était le plein midi ; tout craquait de silence ; l'ombre était triste. Sur les bords de l'allée les sapins très sombres se dressaient à pic comme des murailles, et ils découpaient au fond du ciel un sentier d'azur éblouissant. Hélène était agenouillée sur le sable : je la regardais et mes désirs remontaient le long de sa beauté mystérieuse, frôlant son corps ployé. Au loin la cloche se mettait à tinter. Alors Hélène levait lentement ses prunelles profondes où flottait de l'or, et moi je me penchais au-dessus d'elle afin qu'elle lût mon trouble dans mes yeux et qu'elle y répondît par quelque frisson.

Je me débattais en vain contre ces images et d'autres semblables qui surgissaient d'elles-mêmes. Dans la journée je les chassais sans peine, et je me reprochais de souiller le souvenir d'Hélène ; je savais bien que ce n'était pas ainsi que je l'aimais. Mais ensuite la nuit me reprenait comme une puissance hostile, et me roulait dans la même vague immense du désir : ces songes impurs finissaient toujours par sortir de l'obscurité lointaine où je les avais repoussés, et à travers mes résolutions déchirées ils dressaient leur nudité rayonnante. Alors je me livrais à ma défaite ; je la poussais à bout ; je me disais que puisque Hélène était partie et que je ne devais plus la revoir, ces désirs ne l'atteignaient même pas, je l'imaginais étendue près de moi... Puis brusquement je pensais que ce bonheur ravissant aurait pu m'être donné réellement, mais que par ma faute je l'avais perdu pour toujours ; un désespoir affreux me perçait la poitrine ; j'aurais voulu m'enfuir, être ailleurs. Je me levais, j'allais jusqu'à ma fenêtre et je m'accoudais au-dessus des jardins assoupis. Mais quelle paix demander à la nuit ? Les arbres noyés d'ombre frissonnaient mollement, mille bruits vagues me frôlaient : soupirs, mystère, attente, volupté éparse et stérile, ô nuits d'été !...

Je voyais alors souvent un jeune homme de vingt-huit ou vingt-neuf ans, fils d'un industriel de la région, qui, après avoir pris ses diplômes d'ingé-

nieur à Paris et y avoir ensuite prolongé son séjour par tous les moyens imaginables, était revenu depuis quelques mois à Rive-de-Gier sur la volonté expresse de son père, pour commencer à s'occuper de l'usine qui devait plus tard lui appartenir. Il s'ennuyait, aussi venait-il me voir volontiers. Il était grand, avec un certain air blasé qui lui seyait. Il s'était beaucoup amusé à Paris, de la façon dont s'amusent les étudiants ; il avait fini du reste par mépriser un peu ces plaisirs mêmes dont il avait tant de peine à se détacher. Nous n'avions les mêmes idées sur rien, cependant nous nous entendions suffisamment.

Un jour je me laissai aller à lui dire que j'étais amoureux, sans ajouter de qui ; il n'y fit guère attention. Mais une confidence en appelant une autre, il m'exposa que quelques années plus tôt il avait lui aussi éprouvé une passion : une petite actrice d'un théâtre de Montmartre, entretenue déjà par un personnage âgé et influent, en avait été l'objet. Il parlait du sentiment qu'il avait eu avec un peu d'ironie et de dédain comme pour se garder contre des railleries probables : il paraissait ne prendre au sérieux que celui qu'il avait inspiré.

L'assimilation de mon inclination pour Hélène à cette médiocre aventure me choqua, et j'essayai de lui faire saisir les différences. Mais il ne voulut rien entendre, et, par un revirement inattendu, il se mit alors à faire l'éloge de sa propre passion, qui méri-

tait, disait-il, d'être égalée aux plus violentes, qui lui avait coûté beaucoup d'argent, et avait failli, pour ce motif, le brouiller avec sa famille.

Je n'insistai pas, et je me promis de ne plus toucher à ce sujet. Cependant quelques jours après j'eus la faiblesse d'y revenir, et cette fois dès mes premiers mots il accueillit ma confidence avec une gravité qui à son tour me déplut. Le fait qu'après une semaine d'intervalle il me retrouvait occupé de la même pensée paraissait l'éclairer sur mon état plus encore que mes paroles ; il me jugea dangereusement atteint, et il me donna un certain nombre de conseils qui n'étaient pas en eux-mêmes dépourvus de sens.

Il me demanda si la personne dont j'étais épris m'aimait et, comme je lui répondis que je le pensais, il me conseilla de faire d'elle au plus tôt ma maîresse, car il ne savait pas de meilleur moyen pour user le sentiment dont je devais m'appliquer à me défaire. Je lui objectai qu'il s'agissait d'une jeune fille. Alors il déplora cette circonstance.

Il chercha à savoir quelle était cette jeune fille ; je lui dis qu'elle habitait dans les environs ; mais, malgré quelques questions insidieuses, il n'en put apprendre davantage. Il fit alors un retour sur lui-même et se proposa presque comme un modèle : il n'avait jamais été en quête que de plaisirs faciles, et il ne mettait pas les autres sensiblement au-dessus ; il avait, d'autre part, toujours tenu pour

déraisonnable de chercher chez une femme autre chose que ce que toutes peuvent donner. Muni de ces deux maximes, il avait mené une vie agréable et variée, sans faire de mal ni à lui ni, croyait-il, à personne. Bientôt il se marierait... Moi, en cultivant des sentiments idéalisés j'avais l'air de me mettre au-dessus de lui, mais finalement je ne réussirais qu'à me faire souffrir, et d'autres peut-être avec moi.

Il se souvenait d'avoir été à quinze ans à peu près pareil à ce que j'étais encore ; auprès des jeunes filles ou des jeunes femmes qu'il voyait en ce temps-là, il éprouvait une sorte de mélancolie douloureuse, d'attente vague et infinie ; mais il s'était bientôt aperçu qu'une telle disposition est vaine et n'a précisément pas d'objet, attendu que les femmes ne la comprennent pas et qu'elles ne sauraient satisfaire un sentiment dont elles n'ont même pas idée. C'est pourquoi il peut être utile de vivre beaucoup en leur société : car à force d'ignorer ce qu'on espérait d'elles, elles finissent par le faire oublier.

Je lui répondis qu'il avait sans doute raison pour la plupart des cas, mais que justement si une personne se rencontrait qui fût autre, il était naturel qu'elle devînt infiniment chère et qu'on ne renonçât point sans peine à une affection aussi précieuse.

Nous nous en tînmes là ; mais quelques jours après, sans doute pour compléter l'effet qu'il attendait de ses paroles, il entreprit de me distraire

par des moyens plus positifs, et il imagina de me conduire à Lyon dans les endroits où il allait de temps à autre s'amuser. Je consentis à le suivre, sans bien savoir pourquoi, mais plutôt par curiosité que par désir de participer à ses plaisirs, et puis parce que j'aimais parfois la vie nonchalante et sans loi.

J'étais allé assez rarement à Lyon. Nous partîmes un soir, sous le très vague prétexte de voir jouer une pièce de théâtre. Un peu d'excitation nerveuse me fit trouver passables les premières heures ; nous fûmes dans différents cafés-concerts ; ensuite il me mena dans un établissement d'apparence assez discrète dont il était un client ordinaire et dans lequel vivaient un certain nombre de jeunes femmes. Il était avantageusement connu dans la maison et on l'accueillit avec joie. Il me présenta au groupe de ces jeunes personnes en les avertissant que j'étais victime d'une passion malheureuse, et il leur recommanda de faire de leur mieux pour me consoler.

Ces paroles me semblèrent du plus mauvais goût, et me rendirent odieuse la sympathie qu'elles me valurent. Je me sentis tout de suite mal à l'aise, comme dans un milieu où l'on s'est égaré par accident. Chez mon ami, au contraire, la gaieté allait sans cesse croissant, et la différence trop visible de nos caractères acheva de me glacer.

Je me résignai pourtant à rester là, par faiblesse,

et pour ne froisser personne... Je nous revois installés deux heures plus tard dans une pièce de cette même maison, entièrement tapissée de rouge, crûment éclairée, ornée de hautes glaces qui se faisaient vis-à-vis et se reflétaient l'une l'autre à perte de vue. J'étais étendu sur un canapé, accablé de lassitude et de tristesse. Une table était chargée de bouteilles et de coupes ; mon ami au fond de la pièce, assis devant un piano, jouait une valse ; je le voyais de dos, il avait son chapeau haut de forme sur la tête, un peu renversé en arrière ; les deux femmes qui étaient venues là avec nous dansaient ensemble, enlacées, elles glissaient mollement sur le tapis, se cherchant et se fuyant avec des mouvements imprévus et souples, et leurs robes flottantes à peine agrafées laissaient par moment voir leurs jambes nues.

Contemplant ce décor ignominieux, j'en éprouvais jusqu'au fond la bassesse et le dégoût. Pourtant je ne désirais pas m'éloigner : j'étais comme retenu là. Je pensais à Hélène, à sa pureté parfaite, à sa beauté intacte, et c'était une onde fraîche auprès de mon cœur et de mes lèvres ; mais il m'était agréable de suivre en même temps des yeux ces femmes fardées, aux visages flétris, aux parfums provocants, leurs danses silencieuses et lascives que les glaces répétaient à l'infini, leurs robes éclatantes ouvertes sur leur nudité. J'avais un plaisir âcre à sentir cheminer, se frôler, se mêler en moi deux

impressions si opposées, et je m'abîmais avec délices dans ces complications perfides.

Nous sortîmes enfin, et quand nous fûmes à l'air vif du dehors, j'eus honte d'avoir ainsi traîné le souvenir d'Hélène à travers cette luxure. Nous revenions le long des quais déserts de la Saône ; un brouillard blanchâtre montait de la surface noire de la rivière et enroulait autour des becs de gaz de légères écharpes frissonnantes.

Mon ami, content de sa soirée, parlait avec volubilité, me frappait sur l'épaule, et parce qu'il était joyeux, pensait que toutes mes peines étaient finies. Moi, replié sur le souvenir d'Hélène, enveloppé dans sa pensée, j'avais la sensation d'être perdu au milieu de la vie brutale, et il me semblait qu'indéfiniment toute réalité me blesserait qu'Hélène n'adoucirait pas par sa présence. Puis une fois couché dans une chambre d'hôtel morose, sous la lumière sèche d'une ampoule électrique, au milieu du sommeil de cette grande ville inconnue, je me trouvai tout à coup si cruellement isolé que je fondis en larmes.

Bien que cette nuit se fût passée en somme sans incident trop fâcheux, j'en gardai un souvenir très pénible, et je me revis longtemps sous les lustres qui avaient éclairé notre fête plus triste encore que je ne l'avais été.

Plus de deux mois déjà s'étaient écoulés depuis le départ d'Hélène ; octobre commençait. Le feuil-

lage de notre vallon avait pris des tons roux, mélancoliques et éclatants ; des vents froids soufflaient qui, dans le ciel d'un bleu plus net, tordaient les minces panaches de fumée au-dessus des usines. Nous avions encore de beaux jours lumineux, mais rapides, avec de longues soirées qui faisaient penser à l'hiver. Je devais rentrer à Paris à la fin d'octobre, et je voyais avec effroi approcher le moment de ce départ.

Ici chaque objet me rappelait Hélène, et il me semblait qu'au moment où je quitterais ces lieux tout pleins d'elle je me trouverais soudain beaucoup plus loin des jours où je l'avais aimée. Je me représentais ma chambre de Paris, ma vie déserte d'autrefois que j'allais reprendre, mes occupations monotones et sans joie, et toutes les fois que je pensais à un nouveau détail de ma solitude future, j'étais pris de désespoir. Tout ce qui pour moi avait du sens et du prix était maintenant dans le passé ; l'avenir m'apparaissait à perte de vue morne, inutile, ou plutôt il n'y avait même pas d'avenir pour moi et chaque jour à l'aube était comme le dernier des jours. Je ne doutais pas qu'Hélène cherchât désormais à m'éviter... Elle m'oublierait. Elle se marierait ; cette perspective surtout était atroce... Je m'épuisais en des songes navrés et puérils : je me voyais parvenu bientôt à un tel dégoût de tout que je ne supporterais plus de vivre, et que je me déciderais à me tuer ; je

faisais en pensée dans ma chambre de Paris tous les apprêts de ce suicide, avec une précision violente de sensations et d'images ; ou bien ce serait dans quelque pays lointain, sous un ciel magnifique et sauvage, et je m'enivrais de la désolation de cette fin solitaire et ignorée. Peut-être avais-je trop aimé penser à la mort ; j'en avais trop retourné, trop caressé l'idée ; elle était toujours en moi comme une immensité de ténèbres où mes impressions douloureuses se multipliaient.

Telles étaient mes sombres dispositions lorsqu'une circonstance survint qui me rapprocha d'Hélène, réalisant tout à coup un espoir auquel je ne m'étais jamais arrêté.

Je me trouvais dans ma chambre un après-midi lorsqu'on sonna à la porte du jardin. On ouvrit ; ensuite j'entendis un bruit de voix sous ma fenêtre, et avant même que j'eusse précisément reconnu que ces voix étaient celles de M. Véière et d'Henri, je me mis à trembler.

Je me penchai pour les voir, et je les aperçus qui entraient dans la maison.

J'espérai aussitôt que puisqu'ils étaient à Rive-de-Gier, Hélène s'y trouvait peut-être. J'avais un tel désir que ce fût vrai, une telle crainte d'être déçu, que je ne pouvais me résoudre à aller auprès d'eux. Enfin ma mère me fit demander ; je descendis, et je les trouvai dans le salon avec elle.

M. Véière en m'apercevant me dit tout de suite :

— Eh bien ! il paraît que vous n'êtes pas en bonne santé ?

Puis, me serrant la main :

— Voulez-vous que nous vous emmenions à Cierny où nous allons demain ? Vous aurez bon air, là-haut...

Henri m'engagea de son côté. Mais déjà je n'entendais plus rien ; j'étais si émerveillé de surprise et de joie que je ne pensais même pas à répondre.

Enfin, sur une nouvelle question de M. Véière, j'acceptai et je le remerciai. Je lui dis que j'étais ravi : mais il avait l'air de ne pas en être très sûr, justement à cause du long silence qui avait accueilli d'abord son offre.

Ma mère trouvait ce départ bien précipité. Mais tous deux dirent qu'ils étaient obligés d'être à Cierny le surlendemain : je remarquai qu'en prononçant ces mots ils échangèrent un regard d'intelligence et un sourire content.

Ils nous racontèrent qu'ils avaient quitté Cierny depuis une quinzaine de jours ; ils étaient allés ensemble en Allemagne pour des affaires ; puis ils avaient passé deux ou trois jours chez un ami aux environs de Lyon. En revenant, ils s'étaient arrêtés à Rive-de-Gier, et ils n'avaient pas voulu partir sans venir nous voir.

On parla d'Hélène. M. Véière nous donna de ses nouvelles ; elle était à Cierny. Elle avait, pendant les vacances, voyagé avec M^me^ Varel ; elle avait passé

le mois d'août au bord de la mer en Bretagne, etc... Cette conversation m'était pénible, car toutes les fois qu'on disait qu'Hélène avait fait ceci ou cela que je ne savais point, il me semblait qu'on la séparait un peu de moi.

M. Véière et Henri en s'en allant me donnèrent rendez-vous à la gare pour le lendemain après-midi. Je les accompagnai jusqu'à la porte du jardin. Puis je me promenai seul quelque temps dans notre petit enclos, que le jour finissant embellissait de ses derniers rayons.

Ainsi le lendemain je devais revoir Hélène ! Je resterais plusieurs jours auprès d'elle ! Un bonheur si immense, si soudain m'étonnait ; j'aurais souhaité avoir plus de temps pour m'y préparer.

Je suivais au hasard les allées : dans le soir clair, tout prenait un aspect léger, aérien, et nageait dans une lumière subtile.

Peu à peu cependant je vins à me demander quelles pourraient être les suites de cet heureux départ. Même si Hélène m'aimait autant que je le désirais, qu'attendre d'elle ? et faute d'un espoir qui pût être réalisé, ne me retrouvais-je pas à ses côtés aussi malheureux que je l'avais été déjà ? Alors pour la première fois je me rappelai avec précision que quelques mois plus tôt, j'avais jugé nécessaire que nous fussions séparés. Il est de la nature de nos désirs de ne nous laisser voir qu'un aspect des choses ; mais dès qu'ils viennent à être

comblés, l'autre aspect, par un retour fatal, toujours se dévoile un peu... Pressentiments, doutes, que ne vous ai-je écoutés ? Au murmure berceur des sapins, près de ce ruisseau qui jasait sur les pierres, que ne me suis-je arrêté davantage à ces révélations d'un prochain avenir ? Peut-être ne serais-je pas parti ; peut-être à présent n'apercevrais-je pas à tout moment dans ma mémoire cette longue traînée de sang...

Et pourtant, si j'y réfléchis mieux, quelles visions de drames futurs, quelles perspectives de souffrances et de larmes auraient pu, dans un pareil moment, me dissuader d'un espoir qui les appelait plutôt ? Lorsque ceux dont la nature est de se voir et de se connaître ont une fois senti s'élargir démesurément dans une autre âme les nuances de la leur, lorsqu'ils ont attendu ou fait attendre le malheur ou la joie d'un signe, d'un mot, lorsqu'ils ont eu l'impression de tenir ainsi leur existence toute ramassée dans le présent, pour retrouver ensuite de pareils moments de vie intacte et palpitante, ils offrent volontiers par avance tous les sanglots de leur cœur. A n'importe quel prix ils cherchent à s'approcher de ces sources de la réalité la plus intense, et ils écartent avec dédain les heures inertes et les jours indifférents.

II

Le lendemain — c'était un mercredi — je trouvai M. Véière et Henri à la gare vers trois heures de l'après-midi. Le château de Cierny où nous allions n'était pas à plus de quatre-vingts kilomètres de Rive-de-Gier ; cependant ce voyage demandait plusieurs heures. Il fallait d'abord aller à Saint-Étienne, et là prendre la ligne de chemin de fer qui se dirige sur Clermont-Ferrand en franchissant les monts du Forez. La station de B... où nous devions descendre se trouve sur cette ligne, précisément au seuil des montagnes et à l'entrée de la belle vallée du Lignon où Honoré d'Urfé, l'auteur de l'*Astrée*, plaça la demeure d'Amasis, souveraine du Forez, et qu'il donna pour décor aux amours de Céladon et de la princesse Galathée. De la gare au château il y avait encore une dizaine de kilomètres.

Je connaissais ce parcours que j'avais déjà suivi plusieurs fois ; mais ce jour-là tout était nouveau, tout était enchanté. Un clair après-midi d'automne épandait sur la plaine du Forez une lumière limpide

et dorée ; le train s'en allait lentement au pied des montagnes abruptes et charmantes, couvertes de prairies, de bois, de vignes, et parsemées de maisons blanches. Les hommes et les bêtes étaient dehors ; dans les vignes les vendangeurs semblaient de mouvantes taches noires. Accoudé à la portière du wagon, je regardais la campagne ; je ne me demandais pas si Hélène m'aimait encore : il me plaisait de le croire et je remettais à une heure moins riante d'y réfléchir et d'en douter.

Mes deux compagnons de voyage paraissaient très satisfaits ; je les trouvai beaucoup plus communicatifs qu'à l'ordinaire. Quand M. Véière eut achevé la lecture de ses journaux, il me questionna sur mes études, sur mes projets d'avenir : tous sujets qui m'étaient à ce moment si importuns que j'avais peine à répondre. Il me parla ensuite longuement de Cierny, des réparations qu'il avait faites au château, de l'aménagement intérieur ; et ces détails qui, en d'autres circonstances, m'auraient ennuyé, m'intéressèrent au contraire au plus haut point. Il causait ce jour-là volontiers, et je l'écoutais avec sympathie ; je ne savais pas la cause de sa joie, et lui ne savait pas la cause de la mienne...

Quand le train s'arrêta à la petite station de B... où nous descendîmes, le soir tombait. Dans la cour une victoria attelée de deux chevaux nous attendait, nous y prîmes place et partîmes aussitôt.

Dès que la voiture se fut ébranlée, mon bonheur

disparut ; une anxiété m'étreignit, car j'allais voir Hélène dans quelques minutes. Comment la retrouverais-je ? ne m'avait-elle pas oublié ? Il me semblait que j'avais cette inquiétude pour la première fois et que ma vie allait dépendre de ce moment vers lequel nous courions comme vers un abîme. J'aurais voulu retenir le temps. La route suivait en balcon le flanc d'une vallée ; les deux chevaux emportaient la légère voiture d'un trot vif, et l'on entendait le bruit de leurs sabots comme un roulement continu. Personne ne parlait plus ; une brume grise flottait sur les chemins et l'obscurité commençait à s'entasser au fond de la vallée ; au haut du ciel, la lune se mit à briller, toute pâle encore des derniers feux du jour. Je me disais que c'était une folie d'avoir compté sur l'amour d'Hélène, que certainement je serais déçu, et je m'habituais en toute hâte à l'idée qu'elle ne se souvenait de rien.

Et cependant quel charme d'être entraîné ainsi dans cette rapide voiture, par ce beau crépuscule, vers le château inconnu de celle que j'aimais !... Et peut-être aurais-je préféré une inquiétude pire encore, plutôt que de passer le cœur vide à travers l'inutile magnificence du soir. Aujourd'hui même quand je revis en souvenir cette attente, je ne puis décider si elle était souffrance ou joie : je la vois qui tour à tour s'illumine et s'assombrit ; parfois je voudrais la prolonger pour rendre plus éblouissant

encore le moment qui la termina ; mais dès que je songe aux lendemains, elle se voile de regrets...

Le cocher, se retournant sur son siège, demanda à M. Véière s'il devait allumer les lanternes.

— Non, répondit M. Véière, c'est inutile, on voit encore... et puis nous voilà arrivés.

En effet, peu après, la voiture tourna dans une allée ; les roues enfoncèrent dans le sable. Nous passâmes une grille, longeâmes une pelouse, tournâmes encore une fois ; enfin nous arrivâmes devant une haute construction blanche flanquée d'une tour et précédée d'un perron ; de chaque côté de ce perron descendaient le long du mur des escaliers. Au rez-de-chaussée, plusieurs fenêtres éclairées jetaient dans le crépuscule finissant une clarté livide.

A l'instant où nous nous arrêtâmes, une porte s'ouvrit sur le perron, et Hélène apparut, nu-tête, toute en blanc ; elle vit la voiture, et eut un geste joyeux ; elle rentra vivement dans le vestibule, et nous entendîmes sa voix fraîche qui résonnait dans la maison :

— Tante, tante, les voici !

Puis tout de suite elle réapparut sur le pas de la porte et elle descendit les degrés du perron que son père montait déjà ; il la serra dans ses bras.

Je venais derrière lui. Elle ne m'avait pas encore vu ; elle ne m'attendait pas. Lorsque après avoir embrassé M. Véière elle continua à descendre les marches pour venir à la rencontre d'Henri, elle m'a-

perçut : elle tressaillit, s'arrêta. Elle resta immobile, sans joie, sans parole. A la clarté mourante du soir, je crus distinguer sur son visage une étrange pâleur.

— Eh bien ! Hélène ! qu'as-tu donc ? lui demanda son frère.

Et il lui prit la main.

— Rien, rien, dit-elle d'une voix étouffée.

Il passa.

— Hélène, qu'avez-vous ? repris-je tout bas.

Elle ne répondit pas ; elle s'appuyait pour se soutenir contre le mur de la maison, je la vois encore...

Des domestiques munis de lanternes entourèrent la voiture. Du haut du perron, à la lumière du vestibule, j'aperçus Mme Varel et derrière elle des toilettes claires, des enfants, des visages que je ne connaissais pas ; j'entendais des conversations, des rires, enfin toute la rumeur d'un heureux retour. Hélène pourtant, silencieuse, pensive, remontait lentement les marches ; elle ne m'avait pas dit un mot ; je la suivais, plus troublé que ravi, et déjà chargé de mémoire.

Mme Varel m'accueillit avec beaucoup d'amitié.

Une demi-heure après, tous les hôtes du château étaient réunis dans la salle à manger autour d'une table très éclairée et garnie de fleurs. Les personnes qui étaient assises ce soir-là autour de la table furent celles que je vis constamment à Cierny pen-

dant les quinze jours que j'y passai. C'étaient des parents de la famille Véière ; la sœur de M. Véière, vieille dame à l'air assez revêche dont Mme Varel m'avait souvent parlé et qu'elle n'aimait pas ; une cousine germaine d'Hélène, jeune femme d'une trentaine d'années, entourée de ses deux enfants, un garçon et une fillette de cinq à six ans ; puis une vieille dame mince, effacée, vêtue de noir, parente pauvre et silencieuse, qui venait presque chaque année à Cierny pendant les vacances en compagnie de sa petite-fille. Celle-ci était ma voisine, c'était une petite pensionnaire de quinze ou seize ans, à l'air excessivement timide, ayant un grand col blanc rabattu et les cheveux tirés sur le front ; on m'apprit par la suite qu'elle voulait devenir religieuse. J'étais placé juste en face d'Hélène ; je la regardai souvent ; les traits de son visage me semblèrent plus accusés qu'auparavant ; je lui trouvai la physionomie plus sérieuse, plus sévère.

Elle ne me dit presque rien pendant tout le repas ; une fois seulement elle m'adressa la parole, parce qu'elle avait remarqué que je ne m'occupais aucunement de ma voisine.

— Je suis sûre, dit-elle, qu'on ne vous a pas présenté à ma cousine Marthe... Du reste, il faut dire qu'on ne sait jamais où la trouver...

La jeune fille, comme effarouchée, baissa précipitamment la tête vers son assiette, elle devint toute rouge. Hélène la regarda en souriant ; mes

yeux rencontrèrent les siens, alors son sourire s'effaça ; puis, chaque fois que nos regards se croisèrent, je vis le sien se dérober aussitôt.

M. Véière raconta son voyage sommairement ; Henri ajouta quelques détails. On leur fit part des événements survenus à Cierny en leur absence, lesquels se réduisaient à très peu de chose. Puis la conversation languit ; l'attention générale se porta sur les deux petits cousins d'Hélène qui étaient fort turbulents, et passaient leur temps à se disputer et à se réconcilier, amusant et fatiguant tout le monde de leur babil. Du reste, leurs drôleries furent toujours les principales distractions pendant les repas.

Pour moi, ce jour-là, je ne les écoutais guère ; le voyage, le changement, cet intérieur nouveau, la présence d'Hélène, m'inspiraient une sorte de joie exaltée et nerveuse que les circonstances les plus indifférentes venaient multiplier. Mes pensées, lucides et fiévreuses, se hâtaient, couraient vers un espoir étincelant que je n'aurais pu préciser. J'essayais de les retenir, de les maîtriser ; mais malgré moi elles fouillaient et embellissaient l'avenir et le passé. Tout ce que je considérais se parait aussitôt à mes yeux d'art et de mensonge ; je savais que cette joie était creuse, qu'en se retirant elle ne me laisserait que du dégoût et des ruines ; cependant je ne pouvais l'empêcher de luire en moi.

Après le dîner, comme il ne faisait pas froid,

M. Véière, Henri et moi sortîmes pour fumer sur une terrasse dallée qui courait devant les portes vitrées du salon. Je me souviens que nous nous arrêtâmes près de l'une de ces portes, qui était restée entr'ouverte, et comme à un moment je me retournai par hasard, mon regard plongea dans l'immense pièce ; au fond, près d'une cheminée de marbre blanc où brûlait un feu de bois, j'aperçus Hélène, assise dans un fauteuil, un peu tournée de mon côté. Une haute lampe au pied d'albâtre, voilée de soie, l'abritait sous sa lumière. Son coude s'appuyait sur le bras d'un fauteuil et elle soutenait de la main son visage incliné. Au-dessus de son front, un croissant en diamants scintillait dans ses cheveux ; une écharpe de mousseline bleuâtre et vaporeuse ruisselait de ses épaules sur son corsage blanc. Je fus frappé de ce qu'il y avait dans son attitude, d'indécis, de fondu, d'irréalisable, de son air lassé, de son regard brillant et pensif. Je revis mon voyage ensoleillé et son accueil silencieux, j'enveloppai dans une seule pensée ma longue attente, cette nuit obscure, ces montagnes inconnues, ce château dont les murailles s'élevaient dans l'ombre, enfin elle au centre de tout, si belle là-bas sous la lumière ; et alors cette vision devint quelque chose de tellement merveilleux que je sentis bien que c'était trop...

Souvent déjà j'avais remarqué que lorsque les circonstances qui m'entourent se revêtent à mes yeux de beauté, elles épuisent subitement leur pou-

voir de se renouveler et de m'émouvoir encore. Aussi voyant comme mes pensées bondissaient hors du réel, et s'illuminaient, je m'appliquais à les dominer, et j'avais peur de moi-même. Pas une seconde cependant, je ne soupçonnai quelle déception me guettait ce soir-là.

Nous entrâmes dans le salon ; on se dispersa. Mme Varel était penchée déjà sur son métier à tapisserie ; près d'elle la sœur de M. Véière, qui était sortie avec lui sur la terrasse et l'avait longuement entretenu, travaillait à un ouvrage au crochet. J'espérais causer avec Hélène ; mais M. Véière la prit à part et la retint longtemps. J'attendis avec impatience la fin de la conversation en feuilletant des revues illustrées empilées sur une table.

Vers dix heures on apporta du thé. Hélène, avec une de ses cousines, aida à le servir. Elle vint vers moi, et lorsque je la vis s'approcher, je pressentis qu'elle avait quelque chose de grave à me dire. Elle murmura :

— Je ne savais pas que vous viendriez...

Puis, avec un mélange singulier de timidité et de décision :

— J'aurais eu besoin de causer avec vous. Mais je ne peux pas maintenant, parce que mon père m'attend. Cependant, il faut que je vous dise ceci...

Elle se troubla. Je la regardai avec surprise.

— Je vais me marier peut-être, fit-elle.

Puis, très vite, elle m'expliqua que son père avait formé le projet de la marier avec le fils de l'un de ses amis, lequel était déjà venu à Cierny et devait y passer précisément la journée du lendemain.

A ces mots ma joie s'enfuit avec un éclat de rire moqueur : quoi ! elle acceptait ce mariage ! et j'étais venu pour apprendre cela ! Un dépit emporté se souleva dans ma poitrine. Je lui dis d'un ton glacial :

— Hélène, si cela vous plaît, mariez-vous.

Elle eut un léger mouvement de recul, comme blessée ; elle me regarda ; ses yeux étaient pleins de reproches et de mémoire.

Alors je pensai que j'étais peut-être envers elle dur et injuste ; cependant je lui dis encore du même ton offensant :

— Vous êtes libre, Hélène... Mariez-vous.

Mais en même temps j'étais si douloureusement atteint que des larmes se formèrent au bord de mes paupières et glissèrent lentement le long de mes joues. Elle les vit : elle crut mes larmes plutôt que mes paroles, et elle s'éloigna en me jetant un regard irrésolu et presque consolé.

Dès qu'elle fut partie, je me reprochai de ne lui avoir pas posé quelques questions. Enfin m'aimait-elle ? ou bien me dédaignait-elle à présent ? Pourquoi m'avait-elle laissé ce doute ?

Bientôt on se sépara ; je dus gagner ma chambre sans avoir pu parler de nouveau à Hélène, et là,

pendant plusieurs heures, la même angoisse me tourmenta. L'énervement auquel j'avais été livré cette soirée se prolongeait et me donnait la fièvre.

Des certitudes contradictoires se succédaient en moi avec une égale autorité ; elles se combattaient, se chassaient l'une l'autre, et dans ce désordre je ne me retrouvais pas. Des bûches flambaient dans la cheminée, jetant sur les murs des clartés indécises ; de quart d'heure en quart d'heure venait jusqu'à moi la sonnerie d'une horloge placée au bas de l'escalier du château.

« Hélène ne m'aime plus, pensais-je, puisqu'elle accepte le mari que son père veut lui donner. Son affection pour moi n'a jamais été qu'une inclination futile. »

Tout l'amour exalté que je lui avais voué durant les deux derniers mois me retombait sur le cœur. Je me disais :

« Elle ne m'aurait pas délaissé de cette façon si elle avait été liée à moi par une chaîne plus forte. »

Avec une sourde colère je méprisais le respect que j'avais eu pour elle jadis, et qui m'avait interdit jusqu'à l'espoir de la posséder.

Puis je la revoyais sur le perron du château, comme elle m'était apparue ce même soir, chancelante et si pâle ; alors j'oubliais son oubli, et je la soutenais de toute ma tendresse. Et dans le salon, en me parlant, comme sa voix s'attristait ! A ces souvenirs je ne doutais plus que son père seul eût

voulu ce mariage, qu'il le lui eût imposé, qu'elle fût malheureuse. Elle m'aimait... pourtant comme je lui avait parlé sèchement ! Serais-je donc pour elle encore le même qu'autrefois ?

« Je ne suis point sûr de moi, pensais-je, parce que je ne suis pas sûr d'elle : je ne connaîtrais plus ces incertitudes si elle s'était donnée à moi. »

Ainsi tour à tour le dépit et le remords ouvraient un chemin à mes désirs ; mes rêves des semaines précédentes, ces folles imaginations des nuits, revenaient voleter autour de ma mémoire.

Pourquoi ce bonheur poignant et splendide serait-il impossible ?

Enfin pourquoi ne pas le souhaiter? Le sang bourdonnait à mes oreilles...

J'ouvris la fenêtre de ma chambre ; la nuit était chargée de nuages, noire et sans étoiles ; je distinguais pourtant au-dessous de moi des masses compactes d'arbres. Quelques points lumineux perçaient çà et là les ténèbres, sans doute des lampes attardées dans des chaumières lointaines ; je n'entendais que le bruit d'un jet d'eau retombant dans un bassin. Je songeai qu'Hélène dormait dans cette maison... Ainsi, tandis qu'elle dormait je n'avais d'autre idée que de la séduire, elle si pure ! et dans cette demeure où l'on me recevait en ami ! J'écartais ce dessein comme odieux ; puis je le jugeais irréalisable, et je l'accueillais à nouveau à la faveur de cette excuse hypocrite.

Ensuite je voulus me convaincre que je dramatisais à plaisir une situation banale qui se dénouerait d'elle-même fort simplement ; je raillai cette mélancolie romantique que j'accoudais à la fenêtre et que j'agrandissais de toute l'immensité de la nuit. J'en vins à ne plus savoir ce qui était ou ce qui n'était pas, ce que je voulais ou ne voulais pas, si j'aimais ou n'aimais pas, si bien que ce désarroi de mes pensées me laissa à la fin l'âme brisée, émiettée, docile à l'impression qui viendrait la dernière, ou au désir le plus violent.

Le lendemain dans la matinée je sortis du château, et je me promenai devant les fenêtres, espérant qu'Hélène descendrait peut-être dans le parc. Mais je l'attendais en vain. Il faisait très beau et je regardai le paysage déployé devant moi.

Ce château de Cierny que M. Véière avait acheté une quinzaine d'années plus tôt dans le temps où la santé chancelante de sa femme avait besoin de l'air pur des montagnes, était une très ancienne habitation seigneuriale, située au penchant de la chaîne du Forez, au-dessus de la plaine de la Loire. L'antique demeure avait du reste presque entièrement disparu : il n'en restait guère qu'une tour placée en saillie sur le devant, dans laquelle un escalier aux longues dalles blanches s'enroulait en éventail autour d'un pilier. Le corps du château était de date récente : c'était une jolie construction dans le style

de la Renaissance, haute, blanche, avec des tourelles légères et un toit compliqué.

Le perron et la tour étaient à l'ouest du côté de la montagne, dont on apercevait les crêtes. Mais la façade la plus belle regardait l'orient ; à ses pieds s'étendait une terrasse un peu surélevée et en face s'allongeait une sorte d'avenue très large, plantée de chênes et ornée de deux bassins. A l'extrémité de cette avenue, longue environ de trois cents mètres, le sol semblait brusquement s'effondrer, un escalier commençait, et au second plan, beaucoup plus bas, se déroulait à perte de vue la plaine du Forez, jusqu'à de lointaines montagnes perdues dans une brume violette.

Cette allée, trouée de ses deux bassins et ouverte sur la plaine, avait de la grandeur ; les chênes magnifiques qui la bordaient avaient été longtemps taillés et élagués par les seigneurs premiers maîtres du château, comme c'était la mode dans les parcs d'autrefois, et de cette dure servitude ils gardaient encore quelque majesté. De loin en loin se dressaient des statues de marbre dont la blancheur éclatait sur ce fond de verdure ; plusieurs étaient imitées de l'antique ; près du château, au bord du premier bassin, une Artémise s'inclinait pour briser les lianes où ses pieds étaient pris ; près d'elle, sur des socles plus petits, étaient placées deux statuettes d'enfants, dont les membres, quoique un peu lourds, se paraient d'une grâce fragile. Le premier semblait s'éloigner ;

et, se retournant avec mélancolie, il élevait à la hauteur de son épaule une coupe de métal ; l'autre, une fillette, symbolisant la vie peut-être, ou l'amour, accourait les cheveux au vent, de la joie dans les yeux, et elle tendait des deux mains une corbeille pleine de fleurs. Plusieurs fois je les regardai longuement, tâchant de préciser le sens de cet adieu et de ce sourire...

Le parc de Cierny était beaucoup plus somptueux que celui de Randé ; mais son principal attrait était la vue sur la plaine du Forez cerclée de montagnes. Dans cette coupe admirable c'était, ce matin-là, sous le soleil d'octobre, un jeu continuel de couleurs éclatantes et fugitives. On apercevait des étangs dont la surface étincelait, des lignes frissonnantes de peupliers dorés se détachant sur les masses sombres des sapins et des chênes, des toits rouges, des petites villas blanches égrenées le long de la Loire, des clochers aigus, et tout au fond un minuscule château féodal surveillant des lointains vaporeux. Sur cette étendue planait un vaste silence ; on n'entendait dans le parc que le chant des cigales, les querelles des pies, et le murmure des chênes qu'agitaient les vents indécis.

Je ne reverrai jamais cette plaine ni cet immense horizon ; sans doute chaque année y ramène et y fait succéder les mêmes magnificences dans le cercle de ses saisons ; pourtant je ne les reverrai point, ni ce château, ni ces montagnes bleues, ni ces étangs

qui miroitaient au soleil ; leur heure est passée pour moi, ils ne pourraient être à mes yeux que le reflet de ce qu'ils furent jadis, et ils ont été trop mêlés à ma vie pour être beaux deux fois.

Je les contemplais encore quand, vers onze heures, j'entendis le roulement d'une voiture dans les allées du parc, de l'autre côté du château ; puis j'aperçus sur la terrasse Mme Varel très agitée qui sortit précipitamment par une porte et rentra aussitôt par une autre. Le fiancé d'Hélène était arrivé.

Lorsque, une demi-heure après, la cloche du déjeuner ayant sonné, j'entrai dans le salon, je le vis tout de suite, en face moi, assis dans un fauteuil. Il avait les jambes croisées, il parlait, et de sa main droite il soulignait ses phrases de gestes précis, tandis que de sa main gauche il maniait ses gants.

Je ne crois pas nécessaire de vous le faire connaître bien exactement, car il n'a personnellement joué aucun rôle dans ces événements. Je ne l'ai vu moi-même que ce jour-là. Sa famille était depuis très longtemps liée avec celle de M. Véière. Il habitait aux environs de Lyon. A l'âge de vingt ans, il avait perdu son père et s'était trouvé à la tête d'une importante fabrique de rubans qu'il avait depuis ce moment dirigée lui-même avec beaucoup d'habileté et de bonheur. Il avait un peu plus de trente ans ; il était d'un physique assez agréable ; sa figure, en-

cadrée d'une barbe noire, avait une expression énergique ; mais dans son maintien et le ton de sa voix perçaient une assurance et une satisfaction de soi qui me déplurent et qui, à mon avis, auraient dû déplaire à Hélène. M. Véière le traitait avec une bienveillance et une faveur marquées.

A table, malgré les efforts de Mme Varel, la conversation manqua d'entrain. Je crois que tout le monde était mal à l'aise ; Hélène levait rarement les yeux. Je me rappelle que M. B... étant venu à lui demander quels livres elle lisait et préférait, elle balbutia quelques mots que l'on entendit à peine, puis, sans terminer sa phrase, se tut en rougissant ; Mme Varel intervint alors et expliqua à M. B... qu'Hélène avait très peu lu, vu la rareté des livres qu'on peut mettre entre les mains des jeunes filles. Puis la littérature se trouvant par le fait épuisée, la conversation obliqua vers d'autres sujets. J'écoutai en silence, et sans éprouver d'autre sentiment que de la curiosité. Mais lorsque après le déjeuner on se fut dispersé, et que je me trouvai dans le parc avec Henri tandis qu'Hélène et M. B... restaient dans le salon avec M. Véière, je commençai à être en proie à une jalousie atroce, qui ensuite alla s'exaspérant et s'affolant de minute en minute, sans que cependant aucune circonstance nouvelle vînt la justifier. La conversation que j'étais obligé de poursuivre avec Henri me devint insupportable ; je m'appliquais cependant à le retenir avec moi aux environs

du château, afin de pouvoir surveiller, sans attirer l'attention de personne, les allées et venues.

Au bout d'une heure environ, Hélène et M. B... apparurent sur le perron, et, derrière eux, M. Véière, sa sœur et Mme Varel ; ils se promenèrent dans le parc, mais les deux groupes étaient séparés, et le second suivait le premier à une distance qui augmentait sans cesse. Bientôt Hélène et M. B... s'engagèrent seuls dans une allée où je ne les vis plus. Combien de fois Hélène s'était promenée ainsi avec moi sous les ombrages de Randé ! elle était avec un autre à présent ! Je les haïssais tous les deux. Il me fut impossible de rester oisif ; j'avais absolument besoin de savoir ce qui se passait entre eux.

J'avais remarqué le matin même que la vieille tour du château semblait se terminer par une plate-forme, et je m'étais promis d'y monter quelque jour ; je pensai que de là-haut je les découvrirais peut-être. Je quittai Henri et je rentrai dans le château ; je montais en toute hâte l'escalier. Au-dessus du second étage je rencontrai une porte fermée ; mais la clef était dans la serrure, et je l'ouvris sans difficulté. Au delà commençait un autre escalier, en spirale comme le premier, mais beaucoup plus étroit et très obscur ; il conduisait en effet à une plate-forme, et débouchait au milieu. Cette plate-forme était surélevée au centre et s'inclinait vers les bords ; elle était entourée seulement d'un petit mur en briques très bas et crénelé ; pour ne pas m'exposer

à être vu, je m'étendis à plat ventre et me traînai ainsi jusqu'au bord. Au-dessous de moi, les toits d'ardoise étincelaient de larges reflets blancs ; la plaine vibrait sous le soleil.

Je reconnaissais mal les lieux ; de là-haut le parc n'était plus qu'une forêt, où les allées faisaient de profondes coupures.

Or, dans l'une d'elles, je les aperçus tous les deux.

Je remarquais à peine la bassesse de cet espionnage ; car la jalousie m'aveuglait ; j'avais le sentiment d'exercer un droit obscur mais certain.

Donc je les vis. Ils marchaient l'un près de l'autre, s'éloignant du château. L'allée qu'ils suivaient était enclose de grands frênes rougis par l'automne ; elle était entièrement jonchée de feuilles mortes, de sorte que partout, sur le sol comme sur les arbres, s'étalait la même couleur fauve et magnifique ; au fond s'ouvrait une clairière pleine de soleil doré. Quand ils furent arrivés là-bas dans la lumière, ils s'arrêtèrent. M. B... cueillit une fleur sur un buisson et l'offrit à Hélène. Elle la prit. Puis elle laissa nonchalamment pendre son bras au bout duquel pendait la fleur ; le vent qui passait fit tourbillonner quelques feuilles qui frôlèrent sa jupe, et retombèrent à ses pieds aussitôt. Je me penchais avidement par-dessus le bord de la plate-forme ; peu m'importait maintenant d'être vu. Si le frêle cordon de briques qui portait tout le poids de mon corps s'était rompu, j'aurais été précipité au bas de la

tour où je me serais tué infailliblement ; mais ce danger n'avait pas de réalité pour moi ; car une telle souffrance me mordait le cœur qu'il ne me paraissait pas que quelque chose au monde pût l'en arracher. Ah ! ce soir, quand il serait parti, j'irais vers Hélène, et je lui dirais :

« Hélène ! vous avez eu de l'amitié pour moi jadis ; maintenant épargnez-moi ! Vous voyez que je souffre trop, que je vous aime, que je ne peux supporter le mal que vous me faites. »

Je jetais ces paroles dans le vent, tout haut, comme si j'avais été près d'elle ; je la voyais, j'étais à ses genoux, je la suppliais, et elle me répondait avec son cher sourire...

Mes yeux redescendirent sur le parc. Hélène et M. B... revenaient.

Les arbres les cachèrent, puis ils reparurent sur la terrasse et rentrèrent dans le château. Je restai encore un moment sur la tour, épuisé par la crise de désespoir où j'étais tombé.

Une voiture vint devant le perron. M. B... et M. Véière sortirent ensemble et y montèrent. La voiture s'éloigna à travers le parc : M. B... partait.

Aussitôt après, un grand break vide attelé de deux chevaux tourna devant le château et s'arrêta au bas du perron. Je regagnai l'escalier et descendis au rez-de-chaussée ; dans le vestibule je trouvai tous les hôtes de la maison, qui prenaient leurs manteaux ; ils étaient très animés, parlaient à la fois,

contents comme si le départ de M. B... avait été une délivrance, enfin pareils à un pensionnat qu'on vient de mettre en récréation.

— Où étiez-vous donc ? me dit Mme Varel. Je vous ai fait chercher de tous côtés. Mettez vite votre pardessus. Nous allons à la fête de Meyet, dans les environs. Dépêchez-vous, car nous sommes déjà en retard.

Le village de Meyet où nous allions était situé dans la montagne à quelques kilomètres de Cierny. Le deuxième dimanche d'octobre, on y fêtait saint Florent, patron de la commune. Hélène s'y rendait tous les ans à cette occasion pour y rencontrer deux petites filles, enfants d'une femme de Cierny, dont elle était la marraine ; elle leur faisait quelques cadeaux et leur offrait les plaisirs, peu variés du reste, que proposait la fête.

Les deux fillettes ce jour-là désespéraient déjà de la voir ; aussi, quand nous arrivâmes, elles s'élancèrent vers elle avec de grandes démonstrations d'amitié.

Le hameau était perdu au milieu d'un plateau dont les bords légèrement relevés barraient de tous côtés l'horizon ; point d'arbres ; partout une herbe grise et courte ; de petits murs en pierre sèche couraient sur la lande, embrouillant à perte de vue leurs lignes brisées ; tout au plus une vingtaine de pauvres maisons. De loin en loin le long de la route se dressaient des bornes hautes de plusieurs mètres

destinées à guider les voyageurs pendant les jours d'hiver, quand la neige a tout submergé. Le soleil, déjà très bas, allongeait des ombres chétives.

Les deux auberges du village avaient disposé sur la place leurs tables et leurs bancs ; trois ou quatre loteries offraient à la convoitise des joueurs de la vaisselle peinte, des confettis, des bonbons aux couleurs passées, etc... Un manège de chevaux de bois épelait une musique dolente. Dans un groupe on dansait au son d'une vielle ; là il y avait foule : deux vaches, une chèvre et un âne, hôtes ordinaires de ce logis, relégués au fond à cause du bal, considéraient ce tumulte d'un regard limpide et mystérieux.

Sur le chemin des paysans se promenaient, s'écartant du bruit ; on les voyait, hommes, femmes, enfants, marchant cinq à six sur le même rang, se tenant par la main, l'air content et parlant peu. Fête longtemps attendue sans doute ! Des gens se rencontraient là et se disaient adieu que la neige allait bientôt exiler pour des mois dans leurs maisons. Cette joie si pauvre faisait peine...

Hélène portait encore à sa ceinture la fleur que M. B... lui avait donnée, une lourde rose d'arrière-saison dont les pétales jaunes largement ouverts paraissaient sur le point de se détacher. Elle était distraite, et tandis qu'elle distribuait des jouets à ses filleules, visiblement ses pensées s'en allaient ailleurs ; elle faisait effort pour revenir à son occupation présente ; à un moment ses mains retombè-

rent avec lassitude, et elle secoua lentement la tête, tandis que dans ses yeux brillèrent des larmes.

Ses tantes s'approchèrent d'elle ; elles voulaient sans doute lui montrer qu'elles devinaient son inquiétude. Mme Varel lui prit la main. Mais alors l'une des petites filles, voyant que sa marraine était triste, fondit elle-même en larmes, et appuya sa tête bouclée contre le corsage d'Hélène ; son front alors toucha la rose; quelques pétales tombèrent; le vent emporta le reste.

Hélène les regarda disparaître sans rien faire pour les retenir ou les sauver. Je vis qu'elle n'avait point d'amitié pour cette fleur.

Alors me revinrent à l'esprit les paroles ardentes que deux heures plus tôt, lorsqu'elle avait accepté cette rose, je lui avais adressées en pensée. J'aurais pu m'approcher d'elle, et les lui dire ; mais, je ne sais pourquoi, je ne réussis pas à m'y décider : je reculais comme devant une humiliation intolérable. Précisément parce que je me rappelais cet élan passionné qui avait jailli de ma jalousie, je n'en retrouvais plus rien ; j'étais emprisonné dans ma mémoire, j'étouffais entre elle et le présent. J'allai vers Hélène, puis je m'éloignai sans lui avoir dit un mot, et plusieurs minutes j'errai ainsi misérablement au bord de ce souvenir qui me gonflait le cœur sans pouvoir déborder. Je n'avais ni joie ni surprise des sentiments d'Hélène ; tout se déroulait sans but et avec nécessité. Ah ! cette fête de village, ce crépus-

culé désolé, ces chevaux de bois et leur musique plaintive, qui peut-être convenait trop à ma tristesse... Nous partîmes, et tandis que la voiture nous ramenait à Cierny, déjà j'avais peine à croire qu'il ne se fût pas mêlé quelque consentement à mon silence.

Mais le soir, seul dans ma chambre, je vérifiai ce souvenir, par d'autres souvenirs, je me rappelai d'autres larmes d'Hélène, et je revis dans une morne perspective la longue suite des moments où je n'avais pas pu l'aimer. Cependant j'avais besoin d'elle, elle m'était nécessaire ; je me heurtais à cette contradiction, je me révoltais contre elle, je cherchais en vain une issue. Je restai ainsi longtemps dans l'obscurité, retournant ces pensées et regardant mourir dans la cheminée la braise rougeâtre du feu, sur laquelle flottaient des frissons.

III

Le lendemain matin, je sortis de ma chambre d'assez bonne heure ; je me trouvais devant le château lorsque je vis Mme Varel descendre les escaliers du perron. Elle avait son chapeau et son manteau. Elle m'appela.

— Voulez-vous m'accompagner ? me dit-elle. Il m'est recommandé de beaucoup marcher. Aussi vais-je me promener tous les matins.

Elle se reprit en souriant :

— Ou du moins, je devrais le faire... Quand nous avons du monde comme à présent, je n'ai pas toujours le temps ; je suis très occupée ; Hélène ne se mêle de rien... Venez-vous ?

Nous sortîmes du parc et prîmes un sentier qui allait du côté de la montagne. Il était environ neuf heures ; un soleil pâle et frais glissait entre les branches des arbres ; l'air était vif, un peu de gelée blanche pâlissait les prés. Mme Varel marchait d'un pas rapide en serrant contre elle son manteau.

Nous causions de temps en temps.

— Je vous trouve l'air songeur, me dit-elle.

Elle me regarda avec attention.

— A quoi pensez-vous ? reprit-elle brusquement.

Je ne répondis rien. Elle se mit à rire et dit :

— Savez-vous que vous avez stupéfié M. Véière l'autre jour ? Vous avez, paraît-il, causé avec lui dans le train en venant ici... Il vous a parlé de vos études, de vos projets d'avenir ; ce sujet semblait vous être indifférent. M. Véière m'a dit : « Assurément ce jeune homme est intelligent. Et cependant... »

Elle répéta malicieusement :

— Oui, M. Véière a dit : « Et cependant... » Naturellement, j'ai pris votre défense.

Elle ajouta :

— Il est de fait que vous n'avez pas l'air de vous soucier beaucoup de votre situation future...

— C'est vrai...

— Oui, je comprends cela..., dit-elle lentement, à votre âge. Pourtant, il faut y songer aussi. Le temps passe vite.

Elle hasardait ses conseils, hésitant un peu et me regardant, comme si elle avait craint d'être indiscrète.

Au bout d'un moment, elle dit en plaisantant :

— Au fond, je devine bien la vérité. Je vous la dirai si vous voulez.

— Dites.

— Eh bien ! c'est très simple : vous êtes amoureux, alors rien ne vous intéresse plus.

Je la considérai avec un peu d'inquiétude, et je protestai.

— Si, si, cela se voit, poursuivit-elle. Vous êtes rêveur, vous méditez à l'écart... Enfin, vous êtes amoureux. Oh ! ne vous défendez pas ainsi ? quel mal y a-t-il à cela ? Vous avez laissé au quartier latin quelque demoiselle que vous avez hâte de revoir. C'est bien permis aux jeunes gens.

Je fus content qu'elle ne soupçonnât pas la vérité, et je continuai à lui dire qu'elle se trompait.

Nous étions loin du château. Nous arrivâmes au-dessus d'une vallée où des paysans labouraient ; ils traçaient des sillons lentement, régulièrement, sans effort semblait-il ; et pour exciter les bœufs et les diriger, ils les appelaient sans cesse d'une voix haute et monotone que les échos répétaient. En face de nous, l'autre flanc du vallon était couronné de fourrés aux tons roux, d'où sortait une rangée de bouleaux.

Mme Varel s'arrêta pour regarder.

— Ce sont les derniers beaux jours..., fit-elle avec mélancolie. On croirait que tout dit adieu... Ce pays-ci est joli.

Elle soupira ; et, se remettant à marcher, elle dit :

— Je n'y reviendrai sans doute jamais.

— Pourquoi cela ? demandai-je avec surprise. Vous ne reviendrez plus ici ?

— Pourquoi ? Parce que bientôt Hélène n'aura plus besoin de moi.

Et comme je la questionnais toujours du regard, elle ajouta :

— Vous comprenez qu'elle ne tardera probablement pas à se marier.

— Oui, je sais, fis-je.

A son tour elle s'étonna :

— Comment ! Vous le savez ?

Je me repris :

— Je voulais dire que je m'en doutais.

— C'est vrai, murmura-t-elle, vous étiez ici hier. Et comment le trouvez-vous, ce jeune homme ?

— Je l'ai vu trop peu de temps, je ne puis avoir d'opinion sur lui... Mais vous, comment le trouvez-vous ?

Elle répliqua assez sèchement :

— Moi non plus, je n'ai pas d'opinion.

Je lui demandai si Hélène était contente.

— Oh ! c'est son père qui tient à ce mariage. On est bien obligé de vouloir ce qu'il veut. Quant à elle, je ne sais pas ; peut-être n'est-elle pas bien fixée elle-même... D'ailleurs, on ne me dit pas tout ; je ne suis pas sa mère... Mon Dieu ! comme le temps passe ; il me semble que c'était hier que je l'amenai pour la première fois chez moi à Nice, toute en noir, après la mort de ma sœur.

Je lui demandai si elle n'avait pas de chagrin de voir Hélène se marier.

— Moi ? Non... Croyez-vous donc que je ne sois pas lasse d'être constamment chez les autres ? Je retournerai dans ma maison et je n'en sortirai plus.

Elle avait beau dire, je voyais que l'idée de cette séparation la peinait.

— Ainsi, vous ne verrez plus Hélène ? fis-je.

— Hélène ? répondit-elle en souriant. Oh si ! Je me dérangerai tout de même pour elle...

— Vous vous ennuierez dans votre maison, lui dis-je.

— Point du tout. Ne vous imaginez pas que je craigne d'être seule.

— Oh ! vraiment ?

— J'aime beaucoup cela, au contraire. Je deviens vieille, voyez-vous, j'ai bien des souvenirs à repasser ; et puis je réfléchis.

Après un court silence, elle reprit :

— Savez-vous à quoi je pense souvent quand je suis seule ?

Je la regardai ; elle continua :

— Je pense à la mort.

J'allais la questionner davantage quand un grand bruit nous fit retourner. Les chiens qui accompagnaient les laboureurs s'étaient jetés en aboyant sur les traces d'un lièvre que nous avions sans doute fait lever sur le bord du sentier, et qui était descendu dans le vallon. Les hommes les excitaient. Maintenant le lièvre remontait de l'autre côté, filant comme une flèche le long d'un sillon. Il atteignit

la crête et, toujours suivi des chiens, il disparut dans les fourrés jaunis au milieu desquels se dressaient comme des piliers les troncs blancs des bouleaux.

— Ah ! ils peuvent courir, dit Mme Varel avec satisfaction, ils ne l'attraperont pas !

Nous nous remîmes à marcher, et bientôt nous quittâmes le vallon, qui retentissait encore des aboiements des chiens.

Je dis à Mme Varel :

— Ainsi c'est vrai que vous êtes préoccupée par l'idée de la mort ?

— Cela vous étonne ? Je sais bien que j'ai l'air insouciante... Mais ce sujet, je vous assure, vaut la peine qu'on s'y arrête.

— Sans doute, sans doute, répondis-je avec un peu d'impatience.

J'ajoutai :

— J'y pense beaucoup aussi.

Mais alors elle craignit de m'avoir attristé par ses paroles, et avec un ton de reproche amical :

— Mais non ! fit-elle, pas vous ! il ne faut pas !... C'est bon pour de vieilles gens comme moi. Aussi pourquoi viens-je vous ennuyer avec mes idées !

Mais je secouais la tête avec mélancolie.

— Et puis, fit-elle plus gaiement, vous êtes amoureux, je vous l'ai déjà dit. Et quand on est amoureux, on voit tout en rose, en bleu ; on a besoin de l'avenir.

— Non, non, lui dis-je, cela n'empêche pas de penser à la mort.

Ensuite, nous marchâmes longtemps en silence.

Nous rentrâmes dans le parc. Et moi, remuant toujours les mêmes pensées, je lui demandai tout à coup, sans bien réfléchir :

— Dites-moi, croyez-vous que les jeunes filles puissent vraiment aimer ?

Elle se mit à rire, et haussa les épaules :

— Que vous êtes singulier ! Voilà une question ? Si les jeunes filles peuvent aimer ? Comment peut-on avoir l'idée de poser une question pareille !

Puis subitement elle changea de ton et me dit avec émotion :

— Mais, mon enfant, il n'y a qu'elles, qu'elles...

Nous suivions les allées du parc. Nous ne causâmes plus. Quand nous fûmes arrivés au bas du perron, elle me dit :

— Merci beaucoup de m'avoir accompagnée.

Et elle me quitta brusquement.

Après le déjeuner, M. Véière partit pour Rive-de-Gier, où ses affaires le rappelaient. Tout le monde l'accompagna sur le perron ; on suivit des yeux la voiture qui l'emmenait. Lorsqu'elle eut disparu dans les arbres, je m'approchai d'Hélène et lui demandai si elle voulait bien causer un moment avec moi. Elle dit : « Oui » d'un ton très décidé.

— Attendez-moi, ajouta-t-elle, je vais mettre

mon chapeau. Nous irons jusqu'au bout de la grande allée.

Elle revint, tenant son chapeau à la main : elle le mit en demandant du regard à Mme Varel qui était près de moi, si elle le plaçait bien. Mme Varel approuva d'un menu signe de tête. Elle dit à Hélène qu'elle s'était promenée longuement avec moi dans la matinée.

Je descendis avec Hélène les escaliers du perron ; nous fîmes le tour du château et nous entrâmes dans la grande avenue. Le soleil faisait resplendir les statues. Hélène ouvrit son ombrelle.

Nous marchâmes longtemps sans rien dire, craignant sans doute l'un et l'autre les conséquences de nos paroles. Enfin je demandai :

— Ainsi, Hélène, vous vous mariez ?

— Non, dit-elle, en secouant la tête, je ne pense pas.

— Je le croyais, lui répondis-je.

— J'ai bien vu, dit-elle, que depuis deux jours vous étiez fâché.

Puis elle ajouta spontanément, d'un ton de prière :

— Il ne faut pas ! Si vous saviez, je ne suis pas heureuse.

— Moi non plus, Hélène, lui dis-je, je n'ai pas été heureux depuis deux mois... Vous avez quitté Randé pour ne plus me voir. J'ai souffert longtemps de votre absence ; lorsque enfin un hasard

inespéré m'amène ici, je vous trouve promise à un autre, presque fiancée.

— Non, murmura-t-elle, je ne vous ai pas oublié. Seulement, j'ai réfléchi à bien des choses.

Elle soupira, puis ajouta :

— Aujourd'hui, je ne sais plus que penser. Peut-être me donnerez-vous un conseil. Écoutez-moi, je veux tout vous dire.

Elle paraissait lasse. Nous nous assîmes sur un banc. Devant nous, dans un grand bassin serti de pierre, des feuilles tombées des chênes flottaient sur l'eau dormante ; frappées par le soleil, elles projetaient obliquement au-dessous d'elles des colonnes d'ombre dentelées. Un jet d'eau s'élançait et retombait en pluie ; quelques cygnes dédaigneux cheminaient indolemment et s'arrêtaient parfois, le cou tendu, pour fouiller l'eau du bec.

— Vous vous plaigniez tout à l'heure, dit Hélène, de ce que j'avais quitté Randé pour ne plus vous voir. C'est en effet moi qui ai voulu partir. Mais (et sa voix trembla) ce n'était pas, comme vous le dites, parce que je ne vous aimais pas...

Elle se tut un moment comme pour réfléchir.

— Vous vous rappelez, dit-elle, la soirée que nous avons donnée à Randé ?

— Certainement.

Et je fronçai les sourcils à ce souvenir pénible.

— Pourquoi êtes-vous parti ce soir-là, sans seulement m'avoir dit adieu ? Vous saviez bien que vous

alliez me faire de la peine. Vous le vouliez peut-être.

— Hélène, que dites-vous ? Avez-vous pensé cela ?

— Non, sur le moment je ne l'ai pas pensé. Je ne vous comprenais pas... Quand tante Amélie m'a dit que vous étiez parti, je me suis trouvée tout à coup perdue au milieu de cette fête ; on me parlait, je n'entendais plus ; je ne pouvais faire attention à rien... Je ne dormis pas ; le lendemain, je me levai de très bonne heure, et j'entrai dans le grand salon. Les volets étaient fermés ; quelques filets de lumière glissaient entre les rainures, montrant dans l'ombre des fauteuils en rang, des fleurs sur les parquets, çà et là des éventails oubliés. Tout cela avait une façon douloureuse de se souvenir ; j'avançais sur la pointe des pieds, j'avais l'air de déranger quelqu'un. J'ouvris une fenêtre et je poussai le volet ; il entra brusquement dans la pièce un flot d'air pur et de jour terne ; alors je me sentis brisée de tristesse : il me sembla, je ne sais pourquoi, que je ne vous reverrais plus jamais. Vous êtes revenu cependant... Et c'est alors que j'ai voulu partir. Vous-même m'avez dit plusieurs fois que vous ne pourriez m'épouser ; et comme vous j'étais convaincue que mon père n'y consentirait jamais ; et puisqu'un jour ou l'autre nous devions être séparés, j'ai pensé qu'il valait mieux que ce fût tout de suite...

Sa voix était rêveuse, distraite. Elle me dit qu'elle ne faisait qu'exprimer ce qu'elle s'était répété bien des fois à elle-même ; ses paroles vibraient de ses inquiétudes anciennes et me révélaient toute vive son âme des jours passés.

Elle continua :

— Ce qui était vrai il y a quelques mois est encore vrai à présent. Alors pourquoi viens-je aujourd'hui vous raconter ce qu'à ce moment-là je voulais vous cacher ? Je ferais mieux de vous éviter encore. Mais voyez, ajouta-t-elle d'une voix confiante et douce comme pour s'excuser, maintenant que vous êtes ici, j'ai du plaisir à me rappeler même ce qui m'a fait mal. Et puis, je suis si tourmentée ! Il y a si longtemps que je n'ai rien dit à personne ! j'ai besoin d'être sincère, et, vous le savez, il n'y a que vous à qui je puisse parler de moi.

« En quittant Randé, nous vînmes ici. Mon père et mon frère étaient restés à Rive-de-Gier. Cette immense maison était déserte. J'avais constamment l'impression d'être absente du vrai lieu de ma vie : puis, tout à coup, je me souvenais avec effroi que ce devait être pour toujours. Nous ne savions que faire, ma tante et moi ; cette solitude et ce calme nous pesaient. Il faisait très chaud. Nous nous promenions dans le parc et autour de ces bassins. Pour nous occuper nous donnions du pain aux cygnes...

« Au bout de quelques jours je m'ennuyai si cruellement que je voulus partir. Nous allâmes sur une

petite plage de Bretagne où nous avions déjà séjourné plusieurs semaines l'an dernier ; nous nous y étions fait alors quelques amis que nous avions des chances d'y retrouver, et je comptais sur leur compagnie pour me distraire. Nous les revîmes en effet, toujours pareils ; comme l'autre année nous passâmes avec eux de longs après-midis, assis sur la plage. Mais c'est alors que je me suis sentie seule ! Ce n'était pas seulement parce que ma pensée s'en allait souvent au loin. Réellement j'étais seule, je n'étais plus comme eux.

« Oui, je m'aperçus à ce moment-là que depuis une année j'étais devenue tout autre — ou plutôt non, pas même depuis une année, mais seulement depuis que je vous connaissais. Vous vous rappelez les conversations que nous avions ensemble à Randé dans les premiers temps où vous y êtes venu. Je m'apercevais alors que je m'étais jusque-là presque ignorée moi-même ; car ce que j'éprouvais de personnel, d'intime, ce qui en moi me ressemblait le plus, je l'avais pour ainsi dire tenu en dehors de ma vie ; c'était pour moi comme le reflet d'un bonheur impossible auquel il ne fallait pas penser, et si je ne vous avais pas connu, j'aurais sans doute gardé toujours ce secret pesant et inutile, je me serais tue indéfiniment. Mais je m'habituais avec vous à connaître au juste en toute occasion ce que je ressens et ce que je pense, et à répandre ce qu'il y a de plus profond en moi sur tous les moments des jours.

Vous me disiez qu'en dehors de cette clarté il n'y avait ni vérité, ni vie, ni amour ; je vous écoutais, et j'ai pensé comme vous.

« Maintenant nous étions sur la plage : des mouettes jouaient au-dessus des vagues, des voiles blanches passaient à l'horizon de l'océan. Nous restions sous une tente le long des après-midi monotones. Quelques dames que nous connaissions venaient s'asseoir auprès de nous, apportant leur ouvrage, et elles travaillaient en causant. L'une d'elles avait imaginé d'apprendre aux autres à faire du filet ; c'est un travail délicat ; tante Amélie, qui n'est pas patiente, se trompait à tout moment ; il fallait des explications sans fin. On lisait un peu les journaux, on commentait les incidents de la plage ou de l'hôtel, sans jamais y mêler une pensée qui dépassât le présent. Ainsi jusqu'au soir. Le vent soufflait, les barques revenaient ; d'autres fois le ciel était bas, et il pleuvait sur la mer. Tout cela me remuait, me pénétrait, me parlait d'une voix haute et triste ; et j'étais étonnée qu'on pût en face de cet infini laisser disparaître les heures sans songer jamais à rien d'essentiel.

« Sans doute je pensais beaucoup à vous, pourtant ce n'était pas parce que j'étais loin de vous que je subissais ce malaise ; ce n'était point votre souvenir qui mettait un abîme entre moi et les personnes qui m'entouraient. Mais on dirait que la plupart des gens n'ont pas d'âme ; ou du moins ils ne se soucient

pas de leur âme, et pour moi c'est un exil. Les heures qui passent leur suffisent pleinement ; ils parlent d'eux comme ils parleraient d'étrangers ; mais, malgré moi il me semble toujours qu'il y a une partie d'eux-mêmes qui est méconnue et sacrifiée, et instinctivement je voudrais la réveiller — comme vous aviez fait pour moi.

« Peu m'importe d'ailleurs que les personnes avec qui je vis parlent de ceci ou de cela ; mais ce qu'il faut pour que je m'entende avec elles, c'est qu'elles aient le même sentiment que moi de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas ; et il faut aussi qu'elles aient l'habitude de modeler ce qu'elles disent sur ce qu'elles éprouvent ; sans cela, on souffre, on se sent à l'étroit, on étouffe. Pendant que nous causions sur cette plage, j'avais un désir angoissé de quelque chose de lumineux, de plus libre, qui donnerait plus de sens à ma vie ; et ceux qui ne se sont jamais représenté réellement que tout devait finir et qu'un jour ils ne seraient plus, ne peuvent connaître cela...

— Je vous comprends bien, lui dis-je.

— Je sais, je sais, fit-elle, puisque en partie c'est à cause de vous que je suis ainsi. Et c'est pour cela aussi que vous êtes mêlé à toutes mes pensées.

— Mais, Hélène, comment ensuite m'avez-vous oublié ?

— Non, non, je ne vous ai pas vraiment oublié ; seulement j'ai compris un jour que je devais renon-

cer à tout ce qui me venait de vous. Je le devais, car j'ai bien vu que j'avais tort d'être ainsi.

— Mais pourquoi cela, Hélène ?

— Oh ! c'est simple ; parce que j'étais très malheureuse, et j'ai pressenti que si je ne changeais pas d'âme encore une fois, je le serais de plus en plus. Déjà je m'accordais mal avec les personnes avec qui je dois vivre, et à moins que je ne me fisse à nouveau pareille à elles, cette distance devait s'accroître de jour en jour ; je finirais par ne plus m'intéresser à rien de ce qui les intéresse : cela leur serait pénible et à moi aussi. Pour une jeune fille, c'est impossible. Je crois, ajouta-t-elle, que si l'on se sent différent des autres, le mieux est de s'appliquer à leur ressembler ; s'il semble qu'on a besoin de plus de bonheur qu'eux, il faut avoir peur d'un tel désir.

Après un silence, elle dit encore :

— Et si l'on croit ressentir plus que les autres, il faut avoir peur aussi, et fermer les yeux ; car si on se laisse aller à écouter jusqu'au bout les impressions qu'on perçoit, il semble d'abord que tous les instants de la vie prennent un sens plus riche et plus rare, on met une parure au monde. Mais finalement tout se résoud en larmes : on attend plus sans obtenir plus ; on a le cœur à nu, et quand on souffre, on entend toute sa souffrance.

« C'est pourquoi, ajouta-t-elle, j'ai reculé devant cette solitude, je me suis dit qu'il fallait

délaisser tout cela, et n'y plus penser jamais comme avant... »

Alors je lui reprochai doucement de renier ce qui nous avait autrefois réunis. Je voulus prendre sa main, et je me plaignis qu'elle fût injuste envers moi en disant qu'elle serait toujours seule. Mais elle reprit avec tristesse :

— Non, non, laissez-moi vous le dire, ce n'est pas vous non plus qui m'auriez consolée...

— Hélène ! Hélène !

— Non. D'abord je ne vivrai pas avec vous ; c'est impossible, vous le savez. Le mari que j'aurai ne soupçonnera peut-être même pas ce que je suis ; ce sera entre lui et moi un silence interminable qui m'aurait été moins dur si je n'avais jamais rien dit. Et puis il y a autre chose encore...

— Quoi donc ? Que pensez-vous ?

— Écoutez, dit-elle, je ne voudrais pas vous faire de peine ; mais, depuis deux mois, j'ai beaucoup réfléchi, j'ai revécu en pensée bien des heures que j'avais passées près de vous, je me suis rappelée certaines paroles que vous m'avez dites ; et voyez-vous, je me suis convaincue que même s'il m'était donné de vivre avec vous, je ne pourrais jamais être heureuse ; vous ne me le permettriez pas. Ne vous défendez pas, je ne vous reproche rien, mais c'est ainsi. Il y a en vous quelque chose d'incertain et de fuyant ; on dirait que vous ne cherchez partout que des occasions de faire vibrer vos pensées.

J'ai bien compris par nos conversations d'autrefois ce que vous aviez voulu être, et c'est une conséquence que vous n'aviez pas prévue. Sans doute vous souhaiteriez aimer ; vous avez l'air de vous livrer dans vos paroles, vous le voudriez peut-être : mais au fond vous restez attentif et glacé. Tout ce qui se passe autour de vous retentit en vous beaucoup plus encore qu'en moi ; et pourtant je me demande si vous ne restez pas en dehors de ce que vous éprouvez. Même si vous aimez, il semble que ce n'est pour vous qu'un épisode, que votre vie véritable n'est point là, et cela peut-être me résignerais-je à le supporter d'un autre, mais jamais de vous.

« Vous êtes naturellement inquiet et tourmenté ; rien de ce que vous avez ne vous contente ; vous cherchez toujours au delà. C'est peut-être en vous ce que je préfère, mais c'est aussi ce qui me ferait le plus souffrir : car si je me donnais à vous tout entière au point de ne plus m'appartenir à moi-même, dites-moi, êtes-vous sûr que vous ne croiriez pas encore avoir les mains vides ? Et pensez-vous que je ne le devinerais pas aussitôt, moi qui déjà suis trop pareille à vous ?

« Ne soyez pas offensé par ce que je vous dis, reprit-elle d'une voix pleine de caresses et de regrets. N'est-ce pas, vous comprenez comme moi que j'avais raison de vouloir renoncer à ce que j'étais devenue et ne plus vous aimer ? Je me répétais qu'il

le fallait, que c'était nécessaire... Mais je ne savais pas si je le pourrais.

« Lorsque je revins ici avec tante Amélie, j'y trouvai mon père et mon frère. Le lendemain même de mon arrivée, je me promenais seule dans cette allée quand mon père vint à ma rencontre. Après quelques préliminaires, il me demanda si j'avais déjà songé à me marier, il me dit que le moment en était venu, enfin il m'apprit que M. B..., que vous avez vu hier, lui avait demandé ma main. C'est, je vous l'ai déjà dit, le fils de l'un de ses plus anciens amis ; j'avais eu plusieurs fois, à Rive-de-Gier, l'occasion de le voir et de causer avec lui. Bien qu'il ne me ressemblât en rien et fût uniquement occupé de ses affaires, il ne m'avait pas déplu ; je m'étais douté alors que mon père projetait de me marier avec lui et j'avais accueilli cette idée sans regret. Mais à présent c'était bien différent : tant de choses s'étaient passées ! Et comme mon père me demandait quelle réponse il transmettrait à M. B..., j'étais toute tremblante comme si un malheur m'avait frappé. Sans doute je m'étais dit qu'il faudrait ne plus penser à vous, mais j'aurais voulu m'accoutumer lentement à cet oubli. L'heure était déjà venue ; il fallait décider et choisir ; et il s'agissait de toute ma vie...

« Je demandai du temps pour réfléchir, car j'avais un peu peur de l'existence qui m'était proposée ; ce n'était pas vous seulement que je devais oublier, il

me fallait accepter de n'être jamais entièrement moi-même, et renouer ma vie comme si elle ne s'était pas élargie tout à coup. Mon père désirait vivement ce mariage qui convenait à bien des égards, et il l'avait pour ainsi dire déjà décidé. Il me pressa d'agréer M. B... ; mais moi, j'hésitai longtemps entre vous et lui, comme entre deux destinées.

« Enfin j'avais — comme je le devais — choisi le plus sage. J'avais déclaré à M. B... que je l'épouserais, mais qu'il devait attendre quelque temps. J'espérais qu'une ombre s'étendrait peu à peu sur tout ce qui avait été.

« Mais il m'aurait fallu pour cela ne jamais vous revoir ! Pourquoi êtes-vous venu ? Et que faire à présent ? C'était bien assez qu'à cause de vous l'avenir où j'entrais me parût vide et dépouillé. N'importe ! je me serais vaincue, je me serais habituée peu à peu, je me serais tue une seconde fois... Mais pourquoi êtes-vous venu ? Lorsque, l'autre soir, je vous ai aperçu soudain, montant les marches du perron, toute ma volonté a vacillé ; j'ai senti que ce hasard serait trop puissant pour moi, que l'espoir inutile que je voulais fuir me reprendrait. Je chancelai, et pour me soutenir je dus m'appuyer contre le mur de la maison. C'était dans l'ombre, vous ne l'avez pas vu... »

Elle se tut. J'étais étonné qu'elle pût à la fois m'aimer et me juger si librement ; sous son regard aigu d'abord je m'étais révolté ; puis, par un excès

contraire, la vérité de ses reproches m'avait submergé d'amertume.

— Je ne sais que trop, lui dis-je, que plusieurs fois je vous ai fait du mal. Car je ne suis point maître de mes pensées ; souvent elles se retournent contre moi et me tourmentent aussi. Mais était-ce assez pour vouloir m'abandonner à jamais ? Savez-vous si je n'ai pas pleuré souvent de la peine que je vous causais ? Vous me reprochez à présent d'avoir désiré vous revoir. Mais je ne pouvais me passer de vous ; une occasion s'est offerte : je vous aimais, je suis venu... Hélène, me voici, et je ne puis être autrement.

— Ah ! vous ne m'écoutez pas. Il ne suffit pas que vous ayez l'esprit occupé de moi : j'avais peur du rêve incertain qui est en vous... S'il est vrai que vous avez été malheureux parce que vous étiez loin de moi, cependant, rappelez-vous, vous m'avez quittée sans regret, et ce triste matin où je vous vis à Randé pour la dernière fois, je ne sais quelle froideur hostile vous faisait dédaigner mes adieux. Au commencement, ajouta-t-elle avec douceur, vous n'étiez pas ainsi...

Son visage s'éclaira tout à coup d'un sourire ; son regard flottait au loin ; elle dit :

— Vous vous souvenez du jour où nous étions penchés au-dessus d'une fontaine.

Elle paraissait tellement perdue dans ce souvenir que j'en étais étonné.

— Oui, je me rappelle, dis-je. C'était un dimanche, en revenant de la messe... Je voyais votre image dans l'eau.

— Oui, j'avais un grand chapeau bleu... Au fond on apercevait le ciel où passaient des oiseaux.

— Tout cela est bien loin, repris-je.

— Oui, bien loin.

Elle soupira ; elle jeta les yeux sur le bassin qui s'étalait devant nous : sa surface jonchée de feuilles mortes était immobile, elle semblait noire, et les grands arbres s'y reflétaient avec une netteté vertigineuse. Hélène dit en frissonnant :

— Comme cette eau-ci est triste !

Je lui dis que c'étaient les feuilles mortes qui, en la pourrissant, lui avaient donné cette splendeur sombre et fatale.

Nous nous levâmes, nous allâmes jusqu'à l'escalier qui terminait l'avenue du côté opposé au château. Hélène ne disait rien, et même elle paraissait ne plus songer à rien. Je la regardais avec inquiétude. Que pouvait-elle attendre de moi à présent ? Cet après-midi d'octobre ensoleillé était un peu oppressant, un peu énervant. Des fleuves de vapeur bleue circulaient sur la plaine.

Deux colonnes de pierre encadraient le haut de l'escalier portant des coupes de bronze d'où pendait de la verveine pâle. J'avais déjà descendu une marche, mais Hélène s'était arrêtée, elle s'était appuyée contre l'un des piliers ; je me retournai vers

elle. Je me croyais très calme ; aussi fus-je surpris, lorsque je me mis à lui parler, de l'accent âpre de ma voix, qui répercutait les battements de mon cœur.

Je lui dis encore une fois qu'elle avait raison d'accuser l'indécision de mes sentiments, mais que si elle m'avait trouvé l'âme trop mobile, c'était surtout à cause du grand besoin que j'avais d'elle. Elle aussi souvent m'avait affligé par son indifférence ; elle était constamment distraite, occupée d'autre chose que de moi, et précisément parce qu'elle m'était très nécessaire, j'avais ressenti plusieurs fois avec un trop vif dépit ce qui peut-être aurait dû seulement m'effleurer. Que ne se rappelait-elle qu'à Randé son principal souci était de répéter une opérette ; un jour, j'avais voulu la serrer dans mes bras, elle s'était enfuie pour ne me revoir jamais ; enfin quand j'arrivais ici éperdu de joie parce que j'allais la retrouver, elle était presque fiancée à un autre. Ainsi, lorsque j'étais loin d'elle, elle me manquait cruellement et j'avais un désir passionné de la revoir — et puis une fois en sa présence, il me semblait souvent l'aimer moins, et même parfois ne l'aimer plus parce que j'étais toujours déçu et que je souffrais d'un espoir blessé. Malgré moi je lui en voulais de ces restrictions et de ces détours, et il en serait toujours de même tant qu'elle ne m'appartiendrait pas entièrement ; enfin je la suppliai de se donner à moi, — d'une façon d'autant

plus brusque et hardie que j'avais longtemps hésité.

Je m'attendais à ce qu'elle s'indignât ; mais elle avait détourné la tête et ne répondait rien. Comme son silence se prolongeait, je me penchai un peu, et je vis ses yeux pleins de larmes.

— J'aurais dû prévoir, murmura-t-elle, qu'en me voyant si faible vous me parleriez ainsi.

Elle paraissait n'accuser qu'elle-même, comme si sa confiance n'avait pu avoir d'autre effet : et cette vision d'une nécessité si brutale me toucha tant que je fus triste comme elle. J'éprouvais ce qu'elle éprouvait et j'aurais désiré effacer mes paroles.

Puis tout à coup elle se révolta et dit avec un peu d'impatience et de dédain :

— Mais c'est plus que ma vie que vous me demandez là !

En même temps elle s'écarta de quelques pas.

Alors je lui répondis assez sèchement qu'elle ne devait pas être offensée de ce que j'avais souhaité l'attacher à moi par un lien plus fort, tandis qu'elle méditait de me délaisser, qu'il valait mieux dans ces conditions que tout fût fini entre nous, que je préférais la perdre entièrement plutôt que n'être jamais sûr d'elle. Il fallait donc qu'elle se mariât : c'était, elle l'avait dit, le seul parti qui fût sage.

J'étais content en cet instant de lui donner un conseil que je savais si raisonnable ; mais elle l'accueillit avec déplaisir, et put à peine croire que je fusse sincère.

— Pensez-vous donc, me dit-elle, que j'aie encore le droit de promettre mes fiançailles à M. B..., lorsque vous êtes ici et que je vous parle comme je ne lui parlerais pas ? Ce n'est plus possible...

Elle ajouta que dès que son père serait de retour, elle lui annoncerait sa résolution de rompre ce mariage. Elle voulait que je visse là un gage de son amour.

Mais je repoussais ce sacrifice inutile, lui disant qu'elle ne réussirait qu'à mécontenter son père ; et que, pour moi, je ne lui en saurais point gré, n'y voyant que l'attente d'un nouvel oubli. Je ne voulais point de ce demi-don d'elle-même, ni de cette demi-promesse et j'aimais mieux renoncer à elle pour toujours que de connaître encore cette inquiétude mouvante dont elle s'était plainte aussi. Enfin je lui rendais avec insistance sa liberté qu'elle n'acceptait plus.

Nous aperçûmes sur la terrasse du château Mme Varel et quelques dames qui sortaient du salon et se dirigeaient de notre côté. Nous allâmes à leur rencontre sans rien dire, presque fâchés. Ensuite je les quittai, je sortis seul du parc.

Je m'en allai du côté de la montagne et j'entrai sous les bois qui en revêtaient les pentes. Je marchais très vite, en proie à une vive agitation que j'aurais voulu calmer par la fatigue. Si quelqu'une des paroles que je venais de dire à Hélène surgissait de ma mémoire, je la regrettais aussitôt avec em-

portement. Tantôt j'étais humilié à l'excès d'une audace qui l'avait offensée ; tantôt je me rappelais le conseil que je lui avais donné en terminant et je tremblais qu'elle ne le suivît.

Mais quand peu à peu ce tumulte se fût apaisé, je vis avec une clarté soudaine que je l'avais mise dans l'obligation de choisir entre le don d'elle-même et une séparation définitive ; je fus étonné de l'avoir enfermée, presque sans y songer, dans ce dilemme dur ; mais en même temps, devant cette situation violente, j'éprouvai une joie déchirante et amère.

Que ferait Hélène ? Il n'était pas impossible qu'elle cédât.

Si elle annonçait à son père qu'elle ne voulait plus se marier, une scène très pénible en résulterait. Elle m'aimait, nous nous étions quittés sur des paroles brusques : si elle avait besoin de moi autant que j'avais besoin d'elle, peut-être viendrait-elle se jeter dans mes bras. Oui, c'était possible... Enfin ! enfin ! cet espoir étonnant m'étourdissait. Je m'étais arrêté ; au-dessus de moi les sapins caressés par le vent rendaient un bruit mobile comme une étoffe frôlée.

Je me rappelai ce qu'Hélène m'avait dit de ses réflexions des derniers mois, de ses hésitations, de ses doutes. Je ne pus me défendre d'admirer sa noble conscience d'elle-même, cette vision pénétrante de sa propre vie ; rien, à mon sens, n'avait

davantage de grandeur. Jadis je l'avais aidée à ouvrir les yeux à cette lumière... Mais quoi ! maintenant que son âme était infiniment lourde et précieuse, était-ce moi aussi qui allais l'entraîner vers ce qu'elle considérait comme la pire des défaillances ! N'aurais-je pas dû la garder plus encore qu'une autre de ce malheur et de cette faute ? Pourtant je savais que je ne pourrais de moi-même renoncer à la serrer contre moi amoureuse et pâmée... Quel âpre conflit entre ce que je respectais le plus et ce que je désirais le plus !

Je rentrai dans le château quand sonna l'heure du dîner ; mon trouble s'évanouit quand je me trouvai assis dans la salle à manger, qui avait sa placide physionomie accoutumée.

Je me souviens que ce soir-là, lorsque après le dîner on fut revenu dans le salon, Hélène, Mme Varel, Henri et moi, nous nous mîmes à feuilleter une vieille bible du XVIIe siècle qu'Hélène était allée chercher dans la bibliothèque. Cette bible était ornée de gravures sur bois d'un dessin doux et sinueux, et chacune de ces gravures fourmillait de détails si pittoresques et même si plaisants qu'on ne savait si la naïveté ou la malice les y avaient mis. Tous les temps y étaient confondus ; les scènes de l'histoire juive se déroulaient tour à tour dans des palais décorés de portiques à l'italienne et dans de sombres châteaux féodaux, et déjà les personnes de qualité avaient adopté les manières polies et les

costumes du temps de Louis XIV. Les fonds étaient délicieux ; les villes s'y hérissaient de mille clochers et des rivières enroulaient leurs méandres autour de montagnes en forme de pains de sucre.

Hélène était assise, nous nous tenions debout à côté d'elle, penchés au-dessus de la table. Elle indiquait avec la main les détails qui la frappaient ; et comme plusieurs fois je fis à leur sujet des remarques qui l'amusèrent, dès qu'elle avait tourné une page, elle plaçait le doigt sur quelque endroit de la gravure comme pour demander un commentaire ; si je répondais à son gré, elle riait, puis elle se hâtait de tourner la page et de répéter ailleurs ce geste de commandement auquel j'obéissais aussitôt. Mme Varel et Henri faisaient également leurs observations ; enfin cette vieille bible nous enchantait tous.

Nous arrivâmes à une affreuse scène de pillage et de massacres où de pauvres fugitifs, hommes et femmes, étaient représentés dans un état de nudité si complet, qu'ils faisaient songer aux temps plus innocents du paradis terrestre. A cette vue Mme Varel déclara, sans beaucoup s'émouvoir d'ailleurs, qu'une jeune fille de son temps n'aurait point regardé une image aussi peu convenable. Henri protesta qu'il n'en croyait rien et que les jeunes filles d'autrefois étaient certainement pareilles à celles d'aujourd'hui. Mme Varel maintint son opinion. Je

ne sais si elle plaisantait ; en tout cas le livre restait ouvert à la page incriminée.

Pour trancher ce problème délicat, Henri proposa de prendre comme arbitre sa tante Danielle, la sœur de M. Véière, qui était assise dans un grand fauteuil à quelque distance derrière nous. J'aidai Henri à porter l'énorme volume sur les genoux de la vieille dame ; on lui exposa la question, qu'elle prit très au sérieux. Elle essuya longuement ses lunettes. Mais dès qu'elle eut jeté un regard sur le livre, elle poussa un petit cri d'effroi, et levant les bras :

— Les jeunes filles d'autrefois ! fit-elle. Henri, à quoi penses-tu ! J'espère au moins qu'Hélène n'a pas vu cette horreur...

Henri lui répondit d'un ton compatissant que malheureusement Hélène l'avait vu.

— Mais elle a fait comme vous, ajouta-t-il, elle a immédiatement détourné les yeux.

Hélène s'était retournée sur sa chaise, et le coude appuyé sur le dossier, elle considérait cette petite scène avec un sourire indulgent ; elle savait bien que son frère ne cherchait qu'à s'amuser. Mais je vis brusquement son visage s'embrunir et prendre une expression amère ; ses lèvres se serrèrent douloureusement ; je pensai que son insouciance même lui avait, par contraste, rappelé tout à coup ses chagrins.

Nous replaçâmes la bible sur la table, et l'incident

étant clos, nous priâmes Hélène de continuer à tourner les feuilles. Mais je ne sais pourquoi, à l'instant même où l'on cessa de rire de cette plaisanterie, il fut clair que la joie s'était enfuie pour toujours et ne reviendrait plus. La main d'Hélène ne courut plus sur les pages ; son regard était distrait ; les meilleures gravures parurent à tout le monde ennuyeuses, on ferma le livre et on se dispersa.

Hélène alla s'asseoir à côté de sa tante Danielle, mais elle ne dit presque plus rien pendant le reste de la soirée. Pour moi, j'étais mécontent parce qu'il ne me convenait pas de dénouer par des rires une situation que quelques heures plus tôt j'avais prise au sérieux. Je désirais qu'Hélène continuât à me croire irrité de sa résistance : ainsi son cœur se remplirait goutte à goutte d'une inquiétude qui finirait par déborder et peut-être elle reviendrait à moi.

De toute la journée du lendemain nous ne nous parlâmes point.

Le soir, comme elle passait près de moi, elle me dit :

— Mon père doit revenir demain dans l'après-midi.

Elle me regardait, je ne répondis pas : elle s'éloigna. Que lui aurais-je dit du reste ? Je ne voulais ni lui conseiller de se marier ni l'en détourner, et j'aimais qu'elle pût se croire libre de choisir. Et puis ce que je tenais à éviter par-dessus tout,

c'étaient les paroles fades par lesquelles nous nous serions pardonné l'un à l'autre le destin qui nous séparait.

Mais les lourdes heures ! Je ne voyais aucune solution. Tantôt je désirais qu'Hélène refusât M. B... ; d'autres fois je le redoutais également. Je me demandais avec anxiété ce qu'elle allait faire au retour de son père.

Le jour suivant elle ne vint point déjeuner. Mme Varel dit qu'elle avait un peu de migraine et qu'elle se lèverait seulement dans l'après-midi. Elle descendit dans le salon vers six heures du soir. Les lampes étaient allumées ; quand elle entra, je vis qu'elle avait le visage fatigué ; elle dit cependant qu'elle se portait mieux. M. Véière arriva à sept heures.

Après le dîner il causa longuement dans le salon avec sa sœur et Hélène. Je les observai de loin. Je ne remarquai ni geste de surprise, ni exclamation, ni discussion ; évidemment Hélène n'avait pas fait allusion à une rupture possible avec M. B... D'ailleurs, pendant toute la conversation elle dit à peine quelques mots ; elle était assise entre son père et sa tante Danielle ; elle tenait ses mains croisées sur ses genoux et regardait devant elle.

Au moment où l'on se séparait, Henri vint m'avertir que son père et lui chasseraient le lendemain matin aux alentours du château ; il me proposa de les accompagner. Je promis d'être prêt à sept heures.

Cette nuit-là il plut à torrents ; les gouttes crépitaient sur les vitres et sur le sol avec un bruit sourd, lent, continu, désespérant. Je songeais qu'il pleuvait ainsi à travers les ténèbres jusqu'au fond des montagnes, dans les grands bois sinistres. Le vent faisait gémir les chênes. Je ne pouvais dormir, je me retournais dans mon lit. Je voyais avec une évidence aveuglante qu'Hélène était perdue pour moi, que je devais renoncer à elle et l'oublier ; dans des accès subits d'énergie je prenais des résolutions absurdes qui engageaient toute ma vie. A une heure perdue de la nuit, un domestique portant une lanterne sourde entra dans ma chambre. Il faisait une ronde dans le château pour voir si la pluie ne causait point de dégâts, et il avait craint que je n'eusse en m'endormant laissé comme à l'ordinaire mes fenêtres ouvertes. Le reste de la nuit cette figure fantastique vagabonda dans mes rêves ; plusieurs fois je me réveillai en sursaut, croyant apercevoir cet homme au pied de mon lit.

Au matin je m'approchai de la fenêtre ; le ciel était bas et traînait sur les montagnes ; la pluie venait de cesser, mais au moindre souffle de l'air, les arbres frissonnaient et laissaient tomber par terre des milliers de gouttes d'eau. Je pensais que M. Véière ne chasserait point ; mais quelques minutes avant sept heures Henri vint me chercher ; je me hâtai de m'habiller. Nous partîmes ; mais bientôt je regrettai d'être sorti. Vous connaissez ces lendemains d'orage,

l'accablement de la nature meurtrie par une pluie trop lourde, ce malaise des choses... Le sol avait été raviné par des torrents d'une heure, les hautes herbes des prairies avaient versé leur chevelure dans le lit des ruisseaux, et des nuages aux plis noirs crevaient à tout instant en averses soudaines et froides. Cette fatigue universelle m'envahissait ; je marchais avec effort, la tête vide. Souvent dans l'échancrure d'un coteau nous découvrions le château avec ses tourelles aiguës ; alors je cherchais si je n'apercevais pas Hélène, car dans l'immense lassitude où j'étais noyé, elle était pour moi toute existence et toute réalité.

Comme le terrain était détrempé et difficile, M. Véière renonça bientôt à chasser, et nous revînmes à Cierny.

Vers onze heures j'entrai par hasard dans le salon ; à peine eus-je fait quelques pas que je fus frappé par le bruit d'une conversation très animée venant de la bibliothèque ; cette pièce communiquait avec le salon par deux portes dont l'une d'elles était restée entre-bâillée, de sorte que j'entendais très distinctement les voix de M. Véière et de Mme Varel. Contrarié de me trouver là, je retournai vivement sur mes pas et me dirigeai du côté du vestibule.

A l'instant où j'allais sortir, l'une des portes de la bibliothèque s'ouvrit brusquement, et Mme Varel entra dans le salon. Sa figure était rouge, elle

semblait fort en colère et elle agitait fébrilement de la main droite un éventail fermé. Elle marcha droit de mon côté, mais si absorbée dans son mécontentement que d'abord elle ne me vit point. Elle ne s'aperçut de ma présence que lorsqu'elle fut près de moi.

— Quoi !... me dit-elle d'un ton fâché. Vous étiez là ?

— J'entrais, répondis-je.

J'avais déjà ouvert la porte du vestibule, et ma main était posée sur la poignée extérieure. Elle n'insista pas ; nous sortîmes ensemble. Dans le vestibule elle s'arrêta en face de moi ; elle ouvrit son éventail, elle haussa les épaules ostensiblement, à plusieurs reprises.

— On ne peut s'imaginer, dit-elle, combien les hommes sont stupides.

Le regard méprisant qu'elle me jeta en même temps me fit comprendre que ce jugement ne s'appliquait pas à l'humanité en général, mais qu'il s'agissait spécialement du sexe masculin.

— Un homme, continua-t-elle, ne peut rien comprendre aux sentiments des femmes, absolument rien... Vous n'êtes pas de cet avis, vous ?

Je ne répondis pas. Elle s'exaltait au bruit de ses propres paroles.

Elle continua :

— On veut être obéi, on donne des ordres, on s'emporte. J'ai préféré ne plus assister à cette dis-

cussion... Cependant, si elle ne veut pas de ce mariage, cette petite, elle est bien libre, je pense.

Je compris ce qui s'était passé, et qu'Hélène était encore dans la bibliothèque avec son père. Je vis que si je laissais faire Mme Varel, elle me raconterait tout ; j'en fus gêné. Je l'interrompis, lui disant du ton le plus froid que je pus prendre que les parents avaient raison de vouloir régler seuls l'avenir de leurs enfants, et que les mariages dits d'inclination étaient ceux qui avaient le moins de chances de réussir.

Mon calme la stupéfia ; elle resta quelques secondes interdite. Puis elle changea brusquement d'humeur, elle se mit à rire, haussa à nouveau les épaules, et se dirigeant vers l'escalier :

— Enfant ! me dit-elle avec dédain et amitié, que vous êtes enfant ! ne parlez donc pas de ce que vous ignorez. Quel âge avez-vous. Vingt ans ? Vingt et un ans ? Comme Hélène... Heureusement, les jeunes filles sont plus sérieuses.

Déjà elle montait les premières marches de l'escalier en spirale, et raillant et s'éventant toujours, elle disparut au premier tournant.

Je sortis de la maison. Maintenant un vent très violent soufflait ; le ciel était désolé et lourd de nuages. J'étais bouleversé. C'était donc vrai ! Ma pauvre Hélène, que faisait-elle pour moi ! L'inutile sacrifice ! Je l'avais souhaité, et déjà j'éprouvais un regret. Quelle triste journée ! Par moments une

rafale plus forte soulevait un peu, comme une respiration, tous les volets ouverts de la maison ; le bassin se hérissait de petites lames et battait ses bords. Le vent dénudait les arbres. Les statues frileuses, emprisonnées dans leurs gestes immobiles, se souvenaient des saisons meilleures, et les deux enfants qui se poursuivaient semblaient emporter dans leur fuite vaine les sourires et les fleurs d'un autre été.

La cloche du déjeuner sonna, on se mit à table. Hélène ne vint point. Mme Varel expliqua qu'elle souffrait de la tête comme la veille et qu'elle resterait dans sa chambre. Elle la plaignit avec insistance. La mauvaise humeur de M. Véière était manifeste. Personne n'osait parler. J'avais peine à me persuader que je fusse réellement cause de tout ce désordre.

Après le déjeuner M. Véière, toujours sombre, partit en voiture. J'errai quelques minutes dans le salon, puis j'allai dans la serre, qui était reliée à la bibliothèque par une courte galerie vitrée. Cette serre était elle-même une sorte de salon ; on y avait étendu des tapis, disposé quelques tables, des guéridons et des fauteuils d'osier. Elle gardait comme vestiges de sa première destination une ceinture de bégonias fleuris courant à mi-hauteur le long des parois transparentes, et des palmiers qui arrêtaient de leurs doigts effilés la lumière du jour. Enveloppée dans ce feuillage, elle avait, sous sa frêle et longue voûte de verre, un air d'intimité

accueillante. Les habitants du château y passaient quelquefois l'après-midi ; il y traînait des livres et des revues. J'aimais cet endroit et j'y venais presque chaque jour.

Je m'assis dans un fauteuil ; je pris un journal sur une table, je le laissai ouvert sur mes genoux, j'écoutai la pluie. Au-dessus de ma tête les gouttes s'écrasaient sur les vitres et de minces nappes d'eau glissaient. Dans la serre régnait une atmosphère pluvieuse et chaude qui engourdissait, et les fleurs exhalaient une odeur molle, invincible comme le sommeil. J'étais là depuis une heure peut-être, dans une attente vague, quand derrière moi la porte de la galerie venant du château s'ouvrit, et quelqu'un entra. Je ne me retournai point ; cependant tout de suite je fus sûr que c'était Hélène, et mon cœur se crispa. Je ne bougeai pas ; je respirais avec peine. Après quelques secondes de silence, j'entendis son pas furtif. Je me levai, et je lui dis bonjour.

— Ah ! vous êtes ici ! murmura-t-elle.

Mais elle ne montra point de surprise.

Je lui demandai si elle était encore souffrante. Elle répondit hâtivement :

— Oh ! ce n'est pas grave...

Et elle s'en alla vers le fond de la serre.

Je me rassis et je repris mon journal. Je la suivis des yeux ; elle était très pâle ; son front avait un éclat mat comme dans la fièvre ; ses lèvres étaient serrées douloureusement, et ses yeux avaient la lim-

pidité que laissent les larmes. Elle portait une blouse bleu clair, et une ceinture de cuir jaune entourait sa taille.

Elle allait de-ci de-là, regardant sur les tables, dérangeant les livres. Je lui demandai si elle cherchait quelque chose. « Oui », fit-elle, mais d'un ton si contraint que l'idée me vint que cela ne devait pas être vrai. Je fus frappé alors par ce que son attitude trahissait de résignation, d'abattement, de soumission ; je pensai qu'elle était venue dans la serre uniquement parce que je m'y trouvais, mais qu'elle essayait de s'en cacher. On l'eût dite menée par une volonté plus puissante qu'elle ; et la sentant si perdue et si faible, je la considérais avec un peu de crainte et de pitié.

A peine si elle feignait encore de poursuivre sa recherche vaine ; elle renonçait peu à peu à son inutile mensonge. Je l'observais attentivement. Une ou deux minutes s'écoulèrent dans le silence. Ensuite elle retourna lentement vers la galerie qui menait au château. Je crus qu'elle allait partir, et je fus sur le point de la rappeler. Mais arrivée sur le seuil, elle s'arrêta un instant ; puis, d'un mouvement soudain, elle se retourna, et elle rentra dans la serre. Elle baissait la tête.

Elle s'appuya presque défaillante contre une haute caisse en bois qui entourait un palmier : elle avouait à présent par toute son attitude qu'elle avait voulu venir vers moi, qu'elle n'avait pas la

force de s'en aller ; son corps était las et ployé et elle appliquait son visage contre une feuille aux longues dentelures vertes, comme si elle avait pensé calmer la fièvre de son front à la fraîcheur du palmier...

Je me levai, je m'approchai d'elle et je la serrai contre moi ; elle laissa tomber sa tête sur mon épaule. Alors, la tenant dans mes bras, j'oubliai combien j'avais été moi-même tourmenté à cause d'elle, et je fus étonné que mes rêves infinis prissent tout à coup une réalité si précise ; je la regardais de trop près ; ses traits étaient un peu tendus, je la trouvai moins belle ; malgré moi je suivais sur son front les sillons où s'enfonceraient les rides futures. Je m'en défendais ; je fermais les yeux, je cherchais ses baisers, j'aurais voulu que d'elle-même elle me promît de se donner à moi ; et, penché sur son visage je l'appelais : « Hélène ! Hélène ! » d'une voix suppliante et blessée.

Un mouvement un peu brusque fit tomber de sa chevelure un peigne d'écaille blonde. Elle tressaillit, s'écarta d'un pas ; je saisis ses mains, et très bas je lui demandai :

— Hélène, vous serez à moi ?

Elle répondit précipitamment :

— Non, non, c'est impossible.

Elle voulut s'éloigner, je la retins, et d'un ton déterminé je lui dis que j'irais chez elle ce soir-là après minuit.

— Oh ! non, non, répéta-t-elle avec un accent de prière désespérée, et joignant les mains.

Elle se plaignait surtout. Et moi à qui sa peine faisait mal, je serrais ses poignets impérieusement, pour en finir, et pour que sa volonté ne se débattît plus.

Elle s'apaisa peu à peu. Elle se rapprocha de moi, et donna son consentement ; des larmes ruisselaient le long de ses joues ; je les bus jusque sur ses lèvres, ces larmes salées. Nous crûmes entendre un bruit lointain de pas dans la galerie du château. Je lui dis qu'il fallait éviter qu'on nous trouvât ensemble dans la serre ; je lui recommandai de laver ses yeux, pour qu'on ne vît pas qu'elle avait pleuré lorsqu'elle serait de retour dans le salon. A ces mots elle me regarda avec un peu de surprise. Une question vint à ses lèvres, qu'elle ne posa point. Elle sortit.

Tout cela s'était accompli si vite que je pouvais à peine croire que ce fût vrai. Je n'en avais pour ainsi dire point de souvenir ; je gardais seulement la sensation du corps d'Hélène mollement appuyé contre moi, la douceur de cet abandon m'enveloppait. Je me rappelai mes premières visites à Randé : comme elle était loin de moi en ce temps-là ! maintenant elle s'offrait à moi, avec toute sa tendresse, toutes ses pensées ; ce contraste m'éblouit. Puis je me dis :

« Ainsi cette nuit j'irai la trouver dans sa chambre, elle m'attendra. »

Alors il me sembla que je réfléchissais à cela pour la première fois, et quelque chose de lourd me tomba sur le cœur.

Étais-je assez sûr de moi pour engager ma vie, comme elle donnait la sienne ? Mille voix me criaient que je ne le pouvais pas ; je doutais, j'hésitais, je guettais mes pensées... Mais déjà cependant j'étais sûr, absolument sûr que, quoi que j'eusse craint, décidé, tenté, d'ici là, à l'heure dite j'irais lui réclamer sa promesse.

Je retournai dans le salon. Hélène était installée dans un grand fauteuil près de l'une des portes vitrées qui donnaient sur la terrasse ; elle était étendue, les mains oisives, la tête un peu penchée de côté sur un coussin, plus pâle encore que tout à l'heure. Ses tantes et ses cousines s'occupaient d'elle comme d'une malade. Elles cherchaient à la distraire. Je vis combien toutes la chérissaient, l'estimaient, et le secret qui était entre elle et moi me devint odieux. Sûrement elle y songeait aussi, à ce secret douloureux ; elle en avait honte sans doute ; et demain au milieu des siens elle aurait honte encore, demain, après-demain, toujours ; elle ne se pardonnerait plus cette défaillance. Que de malheurs étaient suspendus sur sa tête à cause de moi ! J'en apercevais la longue suite ; je me disais :

« C'est la première fois que je pense vraiment à elle ; jusqu'ici je ne l'ai jamais aimée. »

Et voilà que l'espoir même de la posséder me

devint indifférent. Je sentis se retirer et mourir les désirs qui m'avaient longtemps dominé ; je m'efforçai de retenir du moins cette illusion ; mais j'avais beau suivre du regard les lignes du corps d'Hélène, me représenter qu'elle serait dévêtue devant moi, ces images qui, à d'autres moments, m'avaient assailli, je les écartais maintenant avec un froid dégoût. Et malgré tout, je savais que cette nuit, à l'heure dite, je me rendrais dans sa chambre. Pourquoi ? — Ah ! pourquoi ! parce qu'il fallait, parce que j'étais traîné par les poignets, par les cheveux vers cette heure immobile, parce que ma vie aspirait à cet instant depuis le fond des années...

Vers cinq heures, la pluie ayant cessé, j'allai me promener dans le parc, pour secouer l'angoisse qui m'étreignait. Déjà les grands arbres s'emplissaient d'ombre par-dessous, et l'or du couchant traînait dans les bassins. Les deux petits cousins d'Hélène jouaient dans la grande allée ; quand la nuit tomba, je vis leur mère, en toilette claire, sortir du salon et s'avancer de quelques pas sur la terrasse. Hélène la rejoignit, puis, au milieu du silence, elle appela ses cousins ; sa voix un peu dolente s'épandit et résonna dans l'air humide. Les enfants répondirent de loin, ils revinrent. Tous rentrèrent dans le salon. Ils refermèrent la porte, derrière laquelle une lumière brilla bientôt... Cet appel qui avait retenti dans le soir mouillé le fit vibrer longtemps d'une tristesse mystérieuse.

Quelques minutes avant le dîner, je rencontrai Hélène dans le vestibule ; je m'approchai d'elle, elle s'arrêta. Nous nous trouvions dans un angle assez mal éclairé. A ce moment passa une femme de chambre qui conduisait l'un des enfants par la main ; elle fut surprise de nous apercevoir l'un près de l'autre dans l'ombre ; elle prit un air soupçonneux, méfiant, en même temps presque satisfait ; et, tandis qu'elle traversait le vestibule, elle ne cessa de nous examiner. C'était à cause de moi que ce regard salissant traînait sur Hélène ; cependant je ne pouvais le lui épargner ; j'aurais voulu lui en demander pardon. Hélène le soutint la tête haute ; mais dès que cette femme fut sortie elle s'éloigna vivement. Nous n'avions pas dit un mot.

La soirée se passa dans le salon comme à l'ordinaire. Vers onze heures, tout le monde se retira. Je montai dans ma chambre et j'attendis minuit, le cœur frissonnant. Bloqué toujours plus étroitement entre l'instant qui fuyait et celui où il me faudrait définitivement choisir, je voyais avec effroi disparaître le temps. Je ne ressentais pas la moindre joie.

Minuit sonna à l'horloge placée au bas de l'escalier. Ensuite un profond silence retomba sur le château. J'écoutai longuement si aucun bruit ne s'élevait. Puis je sortis de ma chambre.

Je n'étais jamais entré dans celle d'Hélène, mais j'en savais exactement la place ; je devais, pour

m'y rendre, descendre du second étage au premier, puis suivre un corridor assez long, sur lequel donnaient plusieurs autres chambres.

Je m'engageai dans l'antique escalier de la tour, et je le descendis lentement. J'épiais le bruit de chacun de mes pas ; il faisait très sombre et je ne voyais pas les marches. Cependant quelques meurtrières profondes percées dans la muraille, par les vitraux de leurs fenêtres en losange projetaient une lumière indécise. Je m'arrêtai près de l'une d'elles, je tirai un anneau, la fenêtre s'ouvrit, et dans le cadre étroit de son losange montra un fragment de paysage inondé de la clarté de la lune. C'était d'abord, en face de moi, une construction basse, éclatante de blancheur ; plus loin, à perte de vue sur les montagnes, des bois couverts d'une fine cendre bleuâtre et grise, enfin un coin de ciel nuageux. Ce vaste horizon subitement déployé me toucha comme le souvenir inattendu d'une ancienne amitié.

O paysage endormi sous la lune, nuit immobile, je m'étais trop souvent abandonné à votre immense mélancolie. Nuit transparente couchée sur les prés et dans les taillis, il y a en vous je ne sais quoi d'incertain, d'alangui, de voluptueux, une tendresse éparse qui fait pleurer vos poètes ; et puis la froide lumière qui vous surveille vous donne un aspect définitif, et presque un air d'éternité. Mais à cette heure-ci que vous m'aviez tant promise,

votre rêverie illimitée me délaisse ; autour de moi tout prend un visage sec et précis ; je n'espère plus saisir la moindre parcelle d'infini : je suis étonné de vos mensonges... Et, malgré cela, c'est à vous que j'obéis et c'est vous qui me conduisez encore, ô volupté cachée des choses !

Je refermai la fenêtre sur ces splendeurs glacées et je me remis à descendre l'escalier. Je parcourus à tâtons et en retenant mon souffle le vestibule du premier étage. J'arrivai devant la chambre d'Hélène, et je frappai quelques coups légers. J'attendis plusieurs secondes, puis je perçus un faible bruit ; une raie de lumière glissa le long de la porte, qui s'entr'ouvrit ; je la poussai et j'entrai. Hélène était devant moi : elle recula de quelques pas. J'aperçus derrière elle sa chambre élégante et paisible, toute tendue d'une étoffe bleu clair ; un feu de bois flambait dans la cheminée sur laquelle était posée une lampe de cuivre ; l'air était imprégné d'un parfum qu'elle aimait.

— Il ne faut pas que vous restiez, me dit-elle aussitôt ; je vous ai laissé entrer parce que je ne voulais pas vous faire attendre en vain, après ce que je vous avais dit ; mais c'est seulement à cause de cela. A présent je ne veux pas que vous restiez. Écoutez-moi, allez-vous-en.

Elle parlait à voix basse, mais avec violence. Ses yeux étincelaient d'un feu ardent, et un trouble extraordinaire faisait trembler ses gestes. Toutes

mes hésitations, mes scrupules des jours précédents me refluèrent à l'esprit : en effet, pourquoi ne m'en irais-je pas ? Il y avait entre sa passion sans retour et ma clairvoyance aiguë un contraste affreux.

Elle continuait :

— Je vous aimerai toujours... Mais ne restez pas. Il ne faut pas.

Puis, avec une douceur plaintive :

— Vous voyez bien, c'est impossible.

Elle désignait en même temps de la main sa claire chambre de jeune fille, calme et recueillie sous la lumière de la lampe, avec ses glaces limpides, ses fleurs, ses meubles aux lignes franches et simples, cet intérieur qu'elle avait orné et qui lui ressemblait. Je me taisais, baissant la tête.

Elle croisa les mains et se mit à pleurer.

Je sentis tellement palpiter son âme que je ne pensais plus ni à son corps, ni à ses baisers ; je n'étais attentif qu'aux conséquences fatales de ma volonté, et je voyais avec effroi ma vie et la sienne vaciller autour de cet instant. Je fus sur le point d'obéir à sa prière.

Mais j'eus brusquement devant les yeux l'escalier que j'allais gravir, ma chambre vide et froide où j'entrerais, ma solitude de demain ; et alors je prévis un regret si terrible qu'autour de moi tout chancela.

Car cet instant ne reviendrait pas : dans quelques jours peut-être Hélène ne se souviendrait plus. Eh

quoi ! être venu là, jusqu'à son lit, puis m'en être allée, parce que je n'entendais plus les désirs qui m'avaient amené ! Mais tout à l'heure ils recommenceraient leurs cris ; et comme alors ce serait trop tard, cette clameur deviendrait si irréparable et si forte que j'aimais mieux mourir que toujours l'écouter.

Ainsi j'étais dans le présent repentant et glacé, et je souhaitais partir. Mais j'étais effrayé de mes regrets à venir : je vis que je ne pourrais pas vivre.

— Hélène, lui dis-je, je m'en irai si vous le voulez, mais je vous jure que je me tuerai.

Et peut-être aurais-je préféré qu'elle me renvoyât.

Mais elle ne répondit pas. Elle me regarda une seconde. Puis elle s'approcha de la cheminée, elle posa ses coudes sur le marbre, et cacha sa figure dans ses mains. La glace reflétait sa chevelure où scintillaient des diamants. Des sanglots soulevaient sa gorge, et, comme de grands frissons, secouaient son corps incliné. Je m'avançai lentement vers elle, et quand je fus tout auprès je mis ma main sur son épaule en l'appelant par son nom ; alors elle se releva, et ouvrant soudain les bras, elle les jeta autour de mon cou, tandis que ses yeux resplendissaient à travers ses larmes.

Ainsi elle renonça à elle-même, elle s'abandonna à mes caresses ; je la dévêtis ; je la pris, les yeux clos, la conscience close, et remettant à plus tard de méditer sur ce nouveau destin...

Je m'étais, à Paris, je vous l'ai dit, laissé entraîner parfois à de vulgaires débauches ; je vous en ai raconté les lendemains, et mes réveils affreux dans des chambres de passage où un mobilier en ruines se précisait lentement sous une aube fanée d'hiver : mais comment aurais-je supposé jamais que ce même jour décoloré qui venait au matin pleurer de si tristes amours, une fois se lèverait dans mon cœur entre les bras de celle que j'avais le plus désirée ?

Oui, dans cette chambre pure, ce fut, après un bref éblouissement, le même réveil livide, une lucidité terrible, un désespoir qui glissait vers des gouffres. Voilà que se déployaient en moi des immensités de vide que je n'avais jamais soupçonnées, et la moindre plainte se répercutait à grands cris sous des voûtes sonores. Pour être enseveli dans cette déception sans bornes qu'avais-je donc espéré auparavant ? Quelle possession sublime ? Quelles splendeurs ? Quel oubli ? Avais-je donc cru que ce plaisir hâtif me livrerait son âme, son amour, sa beauté, elle enfin ? Avais-je pu penser à cela ? Non, non, — déjà j'en avais douté. Et c'était à cause de ce lambeau d'illusion que je l'avais souillée, perdue à jamais, pour ce mensonge, pour ce vide, — pour rien. Je haïssais toute excuse ; j'avais la conscience nette et profonde comme les clairs horizons que vient de laver la pluie.

Près de moi Hélène était étendue sur son lit, im-

mobile ; elle regardait fixement au-dessus d'elle les plis bleus des rideaux, mais ne paraissait rien voir, et ses yeux, où sombraient les derniers reflets de fêtes éteintes, se voilaient peu à peu d'une brume désolée. Je pensai que comme moi elle était précipitée dans une détresse sans fond, et qu'elle écoutait descendre sur elle les lourdes chaînes des choses accomplies. Alors j'aurais voulu défaire ce qui était fait, y échapper, échapper à moi-même, m'enfuir ; j'éprouvai un désir de m'éloigner dur, aveugle, brutal, qui me chassait vers la solitude et vers la nuit. C'était à ce décor même de volupté et d'amour que je voulais m'arracher, aux contacts, aux baisers, aux caresses, car il m'en venait à présent un dégoût si révolté que je pouvais le croire définitif.

— Quoi donc ! vous m'abandonnez ! s'écria Hélène, en voyant que je m'écartais d'elle.

Elle ne s'indignait pas ; pourtant sa voix vibrait d'une nuance de menace et de défi : je n'y pris point garde, étant étourdi par mes propres pensées. Mes yeux s'emplirent de larmes.

Elle s'était soulevée un peu sur son lit et se penchait légèrement en avant. La lumière de la lampe l'éclairait toute ; les courbes onduleuses de son corps se dessinaient sous les draps. Elle était admirable ainsi. Sa chevelure noire, qui s'était défaite, inondait ses épaules. Sur ses traits se peignait une souffrance hautaine. Les feux d'un collier de perles ondoyaient sur sa gorge ; ses bras étaient

nus... J'entrevis dans un éclair de haine sa beauté splendide, lumière qu'on poursuit à travers les voluptés misérables ; et peut-être même me plut-il que cette beauté eût un éclat magnifique dans l'instant où j'en détournais la tête avec des pleurs.

Ainsi rien ne me retint, ni souvenirs, ni crainte, ni pitié. Je m'éloignai, je quittai cette chambre. Et ce fut un crime sans doute... Cet instant saigne dans ma mémoire.

Je descendis l'escalier ; en bas je tirai les verrous de la porte qui ouvrait sur le parc ; je sortis. O nuit pensive, que venais-je donc vous demander ?

Je voulais écouter la peine qui était en moi. Au-dessus de ma tête les étoiles brillaient ; la lune descendait déjà vers l'horizon ; elle était à ce moment cachée par des nuages, de sorte qu'elle répandait sur le sol une clarté terne, diffuse, dont on cherchait la source. Il faisait froid ; un peu de vent par moments faisait craquer les branches. La nuit multipliait les plus faibles bruits. Je marchai au hasard dans la grande allée ; je pleurai longtemps, et je ne savais ce qui me manquait.

Les désirs de ma vie s'étaient réalisés et s'étaient évanouis en même temps, me laissant le grave enseignement de leur vanité. Une apparence s'était déchirée qui à mes yeux avait longtemps orné le monde ; j'allais chercher mes rêves anciens jusqu'au fond de mon enfance et je les ramenais sous les étoiles ; je me disais que je me séparerais à l'avenir

des désirs qui traverseraient ma chair, et même du désir d'aimer, et que je ne prendrais plus pour le cœur de mon cœur l'espoir de la race et sa fatalité.

Mais si j'avais connu l'inanité du sacrifice qu'Hélène avait fait d'elle-même, était-ce elle qui devait l'expier ? Comme je l'avais brutalement repoussée ! J'en eus bientôt un regret navré qui, lentement, se fondit en tendresse.

Elle qui était si pure ! Comment n'avais-je pas aimé davantage cela en elle, qu'elle était pure ? Je retrouvais les jours lointains de mon enfance où je l'aimais secrètement, et où, après les soirées de Randé, je n'imaginais d'autre extase que de rester indéfiniment près d'elle vêtue de blanc, lui parlant à voix basse, parmi d'autres enfants tristes, dans un salon mystérieux où le bal est fini. Je revivais ce songe perdu, et j'avais la nostalgie de ce lent mariage mystique.

Une si longue attente s'était brisée en moi que plus rien ne me restait. J'avais un goût de cendre dans la bouche, à cause du néant de tout, et je frissonnais de solitude sous ce grand ciel désert que je recevais dans mon âme. La lune, qui frôlait l'horizon, avant de disparaître entr'ouvrit les nuages ; ses rayons magiques s'allongèrent par-dessus la crête des bois et vinrent étendre un suaire à la surface unie des bassins. La nuit semblait toucher à son déclin ; je ne sais pourquoi les cygnes se promenaient à cette heure... Les jets d'eau retom-

baient sur eux-mêmes en silence durant quelques secondes, puis le vent les secouait avec bruit : ce rythme hésitant se pâmait comme une respiration à bout. La nuit allait bientôt mourir dans les blancheurs de l'aube... Hélas ! la nuit mourrait dans les blancheurs de l'aube : mais moi, parmi les brouillards glacés des matins de l'automne, me faudrait-il donc assister au recommencement des jours ?

Enfin je me résolus à retourner auprès d'Hélène. Je lui demanderais pardon, je baiserais ses mains, je me mettrais à ses genoux, je lui dirais que jamais, jamais plus je ne l'effleurerais d'un désir impur. Et cette vision soulevait encore en moi de vagues pleurs.

Je me dirigeai vers le château. Je montai l'escalier ; la lune était couchée, je ne voyais rien. J'arrivai devant la chambre d'Hélène. Je tournai le bouton de la porte et j'entrai.

La lampe était éteinte. Par les volets entr'ouverts une aube terne coulait avec précaution dans la pièce un demi-jour angoissé, terreux, mortuaire. Hélène dormait, j'entendais sa respiration. Je m'avançai jusqu'à son lit ; je la distinguais mal. Son sommeil avait été agité, car elle avait repoussé ses couvertures et même son drap : elle n'était plus revêtue que d'une chemise blanche, aux plis noyés dans l'ombre funèbre. Il faisait froid cependant ; alors très chastement, très pieusement, avec une

émotion tragique, je ramenai et j'étendis sur elle ce drap qui ne la protégeait plus.

Sa bouche s'ouvrit, elle prononça quelques mots indistincts, aux sonorités étranges ; sa voix semblait lointaine, penchée sur des abîmes : j'eus peur qu'elle ne s'éveillât, et qu'en ouvrant les yeux elle ne m'aperçût avec épouvante debout à son chevet dans cette aurore en deuil. Aussi je m'en allai sans bruit ; je fermai la porte ; je regagnai ma chambre où je me couchai, et je m'endormis bientôt d'un pesant sommeil.

IV

Lorsque je me réveillai, un soleil neuf et clair riait dans ma chambre. J'avais l'impression d'avoir dormi très longtemps ; je regardai ma montre : il était près de onze heures. Ma tête était endolorie, mon esprit engourdi et vide, et j'avais une crainte confuse de reprendre conscience de la réalité. Mais bientôt les circonstances de la nuit envahirent à longs flots ma mémoire ; je me rappelai comment quelques heures plus tôt je m'étais enfui loin d'Hélène, et j'en fus stupéfié. Quoi ! cela était vrai ! cela était arrivé ! Quelle puissance étrange ont les nuits pour changer à ce point la figure des choses ? Qu'avait pensé Hélène ? et comment parviendrais-je à lui expliquer cet inconcevable oubli ?... Heureusement j'allais la revoir bientôt.

J'étais encore perdu dans ces réflexions lorsque j'entendis le premier coup de cloche qui annonçait le déjeuner. Je me hâtai de m'habiller, et je descendis dans le salon. Les hôtes du château y étaient déjà réunis, attendant le moment de passer dans la

salle à manger. Ils étaient debout, et causaient. Au premier coup d'œil je remarquai qu'Hélène manquait encore. Le soleil brillait gaiement à toutes les fenêtres, et ses rayons jouaient sur le parquet et les tapis. Je me retrouvais avec une sorte d'étonnement au milieu des mêmes personnes que la veille, et je les considérais comme après une longue absence. Les petits cousins d'Hélène jouaient à cache-cache derrière les fauteuils ; un chien minuscule jappait dans leurs jambes. M. Véière se promenait de long en large, l'air maussade et mécontent.

Comme le retard d'Hélène se prolongeait, il s'arrêta et demanda à haute voix pourquoi elle ne venait pas. Mme Varel dit qu'elle était surprise de ne pas la voir, et qu'elle allait prendre de ses nouvelles. Elle s'éloignait déjà quand la femme de chambre d'Hélène entra ; elle s'avança de quelques pas dans le salon ; elle dit timidement que mademoiselle n'était pas prête et priait qu'on commençât à déjeuner sans elle. On lui demanda si Hélène était souffrante : mais il fut impossible de rien comprendre à sa réponse.

On se mit à table en silence. Puis, sur un ton très bas, l'une des dames exprima des inquiétudes au sujet de la santé d'Hélène ; elle dit qu'elle lui trouvait mauvaise mine, rappela que depuis plusieurs jours elle ne paraissait plus au déjeuner, etc... Sa voisine abonda dans son sens et murmura ses propres remarques ; la conversation gagna de proche

en proche et bientôt devint générale, tout en restant, je ne sais pourquoi, sur le même mode bas et discret. M. Véière parla de faire venir un médecin ; Mme Varel à ces mots haussa les épaules. Ces propos me causaient un malaise indicible.

Enfin Hélène entra. Je l'aperçus lorsqu'elle ouvrit la porte, et je baissai les yeux instinctivement. Elle s'excusa d'être en retard ; sans la voir je sentis qu'elle était gênée parce que tous les regards étaient fixés sur elle. Elle vint jusqu'à sa place en face de moi ; on lui demanda de ses nouvelles ; elle répondit hâtivement, presque à regret, assurant qu'elle se portait bien, comme une personne qui désire par-dessus tout qu'on ne s'occupe pas d'elle. Elle s'assit et ne parla plus.

Je relevai la tête, et je fus frappé par l'expression grave de son visage. Déjà elle était distraite, et elle semblait abîmée dans une méditation lointaine. Son teint était plus mat qu'à l'ordinaire, et ses lèvres, dont les coins étaient un peu relevés, avaient le même pli sévère que j'avais remarqué le soir de mon arrivée à Cierny. Elle ne me jeta pas un seul regard.

Lorsqu'on sortit de table elle passa près de moi ; j'entendis le frôlement de sa jupe et de son linge froissés ; le parfum qui la veille emplissait sa chambre et son lit me caressa à nouveau et me jeta subitement au visage un bouquet de souvenirs ardents. Je la considérai presque avec surprise :

avais-je donc oublié qu'elle était si belle ? Mes résolutions de la nuit précédente chancelèrent déjà.

Elle resta longtemps en conversation avec ses tantes, de sorte que, à mon grand regret, je ne pus lui parler. J'allai me promener avec Henri au hasard dans les bois ; mais lorsque l'obscurité du soir les envahit, lorsque je pensai qu'une journée déjà était passée et que je n'avais encore obtenu d'Hélène ni un mot ni un signe, j'eus froid au cœur, je désirai violemment la revoir, et je précipitai notre retour. Il faisait nuit quand nous rentrâmes. Tout le monde était réuni dans le salon. Je m'assis à l'écart. Hélène alla et vint plusieurs fois dans la pièce sans s'occuper en aucune façon de moi. Je commençai à soupçonner qu'elle faisait exprès de m'éviter.

Au moment où l'on revint dans le salon après le dîner, je pus m'approcher d'elle. En me voyant m'avancer, elle fit un mouvement de recul ; elle fronça les sourcils, un éclair éblouit ses yeux.

— Que me voulez-vous ? dit-elle. Laissez-moi !

Et rapidement elle se déroba. Elle avait eu un geste effrayé comme si je lui avais fait horreur. Son mépris me froissa. Mais au même moment je fus atterré par l'idée que cette aversion pourrait être définitive. Cette perspective était si terrible que je ne pouvais même pas l'envisager ; je voulais à tout prix l'écarter, me garder même de cette crainte ; je me persuadai que c'était une brouille passagère,

qu'Hélène me pardonnerait, reviendrait... Pourtant comme j'avais dû la blesser atrocement !

Elle était allée s'asseoir à sa place favorite, au coin de la cheminée, et elle paraissait se remettre lentement d'une secousse violente. Elle était un peu penchée de côté, et son fauteuil était assez près de l'un des montants de marbre blanc pour qu'elle y appuyât la tête. Sa jupe faisait des plis charmants ; j'admirai sa pose harmonieuse, son profil fin et sérieux... Mais sous ce voile de grâce ravissante, quelles profondeurs de désolation je devinai en ce moment ! Quelques jours auparavant je l'avais contemplée à cette place : la même écharpe bleuâtre ennuageait alors ses épaules, des reflets de lumière pareils glissaient sur ses cheveux. Mais comme ce souvenir était lointain ! que de choses finies ! que d'espoirs brisés ! Et déjà peut-être elle ne m'aimait plus...

Dans ma chambre ce soir-là je délibérai si je n'irais pas frapper à sa porte. Mais je n'osai ; j'avais trop peur qu'elle ne m'ouvrît pas, et de mon retour. Hélas ! si la veille j'étais resté près d'elle, à cette heure elle m'attendrait encore... Les douze coups de minuit sonnèrent à l'horloge de la tour, et j'écoutai tristement cet écho solennel de la nuit précédente.

Le lendemain et les jours qui suivirent, il me fut également impossible de lui parler. Elle était convaincue sûrement que je ne l'aimais pas, peut-être

même que je m'étais joué d'elle. Elle ne me fuyait pas ; mais elle paraissait ne point me voir, m'ignorer. Jamais je ne la rencontrais seule. Elle me disait « bonjour, adieu » sans un mot de plus, comme si nous n'avions de notre vie échangé d'autres paroles. Elle ne me connaissait plus. Elle était près de moi froide, dédaigneuse ; son visage même restait impassible. Lorsque je fus convaincu qu'elle n'obéissait pas à un dépit momentané, mais que sa volonté était bien arrêtée, qu'elle avait décidé de m'exclure de sa vie, lorsque toutes mes tentatives furent venues échouer au pied de son assurance hautaine, alors je renonçai à espérer, je vis qu'il fallait consentir à cette souffrance, et je me livrai sans résistance à la douleur.

Je chassai toutes les idées qui auraient pu adoucir le regret que j'avais d'elle, je n'accueillis que celles capables de m'affliger ; on eût dit qu'il y avait en moi une force neuve et folle qui avait besoin de se faire mal et de se briser. Ah ! lorsqu'au sortir de son lit je m'étais enfui dans les ténèbres du parc, que n'avais-je pu alors me pénétrer à jamais du désenchantement souverain qui m'arrachait des pleurs ! Que n'avais-je pu enfoncer en moi pour toujours ce mépris des voluptés, ce détachement sans bornes ! Maintenant ce n'étaient plus que de vagues fantômes à l'horizon de mon âme ; Hélène m'était nécessaire comme ma propre vie, et le souvenir de cette immense lassitude ajoutait seulement au dé-

sir que j'avais d'elle quelque chose d'absurde et de désespéré.

Cela surtout me tourmentait que c'était par ma faute qu'elle ne m'aimait plus, parce que moi-même je l'avais repoussée. Pourquoi, en dépit de ce que j'éprouvais, ne lui avais-je, à ce moment-là, continué mes baisers ? Il eût suffi de ce mensonge, et maintenant encore elle m'accueillerait !

A chaque minute du jour une circonstance me rappelait combien je lui étais devenu étranger, remettait sous mes yeux la différence entre ce qui était et ce qui aurait pu être. Je vivais à ses côtés, et pourtant nous étions loin, loin... J'épiais son visage, je guettais d'instant en instant le mouvement, le regard qui eût présagé un retour de sa tendresse. Mais on aurait dit que je n'existais plus pour elle, et indéfiniment j'étais rongé d'une attente vaine aux portes de ce bonheur prodigieux.

Huit jours environ se passèrent ainsi. Elle avait repris sa vie d'auparavant ; elle se tenait d'ordinaire auprès de ses tantes, prévenante à leur égard, presque soumise. Elle travaillait en leur compagnie à de menus ouvrages, l'air appliqué, parlant peu. Rien dans ses manières ne trahissait d'agitation intérieure. Pourtant ! pourtant elle avait dû souffrir ! et dans cette nuit où elle s'était donnée puis reprise, sûrement son cœur s'était déchiré.

L'un de ces après-midi, par un mauvais temps maussade, plusieurs châtelains et propriétaires des

environs vinrent à Cierny faire leurs adieux, avant de rentrer en ville pour l'hiver. Comme je me promenais dans le parc du côté de l'entrée, je vis deux ou trois fois Hélène sortir sur le perron avec son père pour accompagner des visiteurs qui partaient. Elle leur serrait la main, leur adressait encore quelque geste quand ils étaient montés en voiture et s'éloignaient... Comment pouvait-elle ainsi s'incliner, saluer, sourire ? Qu'importaient ces passants ? Ne faisais-je donc plus partie de sa pensée ? Hélène ! Hélène !... Autour de moi tombait le soir livide ; sur les pelouses un brouillard blanchâtre se traînait d'où émergeaient quelques sapins, et des paons promenaient au seuil de la nuit leur éclat mélancolique.

Son indifférence méprisante provoquait en moi parfois des élans de colère, une sorte de fureur. Il m'arrivait de rester à côté d'elle sans qu'elle parût seulement se douter de ma présence. Elle ne se rappelait donc pas que je l'avais dévêtue, que je l'avais serrée dans mes bras presque nue ? J'étais content alors que ce qu'il y avait entre elle et moi fût ineffaçable. J'aurais voulu la contraindre à se souvenir, et j'allais jusqu'à regretter de n'avoir pas davantage souillé sa mémoire.

Et moi, moi, lorsque je l'avais possédée, n'aurais-je pas dû dans ces rapides minutes épuiser le bonheur qui allait me glisser des mains ? A quoi donc avais-je pensé ?... Je suivais des yeux sa taille

élégante, sa démarche souple ; maintenant sa beauté mieux connue me froissait davantage ; certains gestes anciens et familiers soulevaient en moi un délire et comme des cris. Il me semblait que ma vie m'échappait, et si ce n'était insensé, plus même que ma vie.

C'était dans ces moments, et aussi pendant la nuit que la pensée de la mort me saisissait avec violence, et me donnait du temps qui fuyait une perception tragique ; elle déployait à l'infini le sentiment de privation qui m'opprimait, et me faisait pleurer à travers toute l'éternité le bien qui m'était défendu. O lumière brève ! instants à jamais disparus ! cœur avide et périssable ! D'autres fois cette même pensée m'accueillait avec douceur, m'apaisait ; je réfléchissais que tout ce qui me tourmentait serait aboli, que je ne serais plus, qu'Hélène ne serait plus, qu'il ne resterait rien d'elle et de moi ; je souhaitais qu'elle y songeât aussi. Je me représentais que sa beauté ennemie, qui me faisait mal, cesserait peu à peu d'être désirable, qu'elle se fanerait, se flétirait, enfin tomberait en poussière et serait dissoute dans le néant ; et à force de méditer les destins nécessaires, il me semblait presque entrer à demi dans cette abominable vengeance.

Les jours se succédaient, pluvieux ou magnifiques, différents jusqu'à faire souffrir. Ce n'était déjà plus cet automne enchanté qui avait mis une

armure d'or aux montagnes. Les gelées nocturnes avaient cruellement serré la terre et les dernières feuilles des arbres pendaient aux branches, noirâtres et grillées. Les fleurs mouraient. Les belles sauges rouges, les dahlias, même les chrysanthèmes ébouriffés laissaient retomber leurs têtes jaunies ; les cosmos, pareils aux marguerites des champs, avaient répandu leurs pétales clairs sur le sable des allées. Chaque nuit un vent aigre descendait des sommets du Forez, des énormes plateaux de l'Auvergne, déjà enfouis dans les frimas. La gelée blanche au matin couvrait les pelouses ; les sapins seuls étaient parés d'une verdure éternelle ; et ce décor dépouillé rendait plus chers encore les rares beaux jours d'arrière-saison, les après-midi doux et dédorés que l'extrême fin des automnes fait rayonner sur les prairies.

Le soir, dès que le soleil s'était couché derrière Cierny une ombre tombait des hauteurs ; elle se jetait sur la plaine, s'étalait, courait, éteignait çà et là les vitres qui flambaient, l'étincellement des étangs, puis escaladait les montagnes lointaines. Le soleil disparu projetait encore des lueurs cramoisies qui, se reflétant à l'autre bout du ciel, ensanglantaient les nuages de l'Orient. Un bref crépuscule. C'était la nuit. Des lampes s'allumaient dans le château, trouant sa masse obscure. Souvent je restais dehors. Vers sept heures, après le premier coup de cloche du dîner, des bougies vacillantes circulaient

dans les corridors. La chambre d'Hélène s'éclairait : des ombres passaient sur les vitres ; je regardais sa fenêtre, navré de ce qui n'était plus.

Le moment approchait où il me faudrait quitter Cierny ; mes parents me pressaient de revenir passer auprès d'eux les derniers jours qui précéderaient mon retour à Paris. Je m'en irais donc sans qu'Hélène m'eût seulement parlé ! Peut-être ne la reverrais-je plus de ma vie : entre nous tout serait dit, tout serait fini... Cette perspective était pour moi si effroyable qu'il me paraissait impossible qu'Hélène elle-même l'eût envisagée en face ; au moment où je me séparerais d'elle, elle aurait bien une surprise, un regret ; ce chétif espoir me consolait un peu...

C'est ici, mon ami, qu'approchant d'une heure funeste, je voudrais pouvoir vous faire ressentir ce que j'ai ressenti, afin que vivant mes pensées et les subissant, vous en connaissiez vous-même l'enchaînement inexorable. Souvenez-vous combien j'avais été torturé pendant des jours et des nuits, représentez-vous que ma peine m'avait épuisé, et peu à peu s'était épuisée aussi par ses excès mêmes. Et si, devant le malheur dont je fus cause, aucune explication à vos yeux ne peut tenir lieu d'excuse, au moins veuillez entrer avec moi dans l'émotion agrandie que j'éprouve à présent.

Il y avait déjà deux semaines que j'étais à Cierny. Dans le salon un soir, c'était un samedi, on de-

manda à Hélène de chanter. Elle ne se fit point prier, et elle se dirigea vers le piano, qui était placé à l'extrémité du salon opposée à celle où nous nous trouvions. Je ne me rappelle plus ce qu'elle chanta ; les paroles m'étaient inconnues ; je crois que c'était simplement une chanson populaire arrangée, dont le motif était triste. D'ordinaire sa voix était étendue, avec un timbre un peu métallique et rare ; mais ce soir-là ce fut tout autre chose. La première phrase s'envola très large, un peu indifférente ; mais aussitôt après sa voix se resserra, devint chétive, unie, sans éclats, sans cris, sans force ; il semblait qu'elle couvrait à peine les sanglots qui allaient la briser, elle disait une existence atteinte jusqu'à sa source, un mal profond et sans espoir.

Au bout d'une minute je pensai qu'elle ne pourrait pas continuer, et que son chant expirerait dans les pleurs. Je me levai, presque tremblant ; j'examinai les visages autour de moi ; je croyais que les regards allaient se tourner vers elle, qu'on se demanderait avec étonnement quelle douleur éperdue la faisait se plaindre ainsi. Car c'était comme si dans ce salon, devant tout le monde, elle avait confié soudain que sa vie était finie et qu'elle n'attendait plus rien ; comme si elle l'avait dit, non d'une façon violente et amère, mais au contraire doucement, à voix basse, avec des larmes résignées, en laissant tomber ses mains.

Cependant personne ne parut rien remarquer ; seule sa jeune cousine qui se destinait au cloître tenait les yeux levés et fixés sur une image invisible et lointaine. Mais pour moi quelle révélation ! pour moi qui avais fini par me persuader qu'Hélène avait simplement écarté d'elle un souvenir qui ne lui plaisait plus ?

Elle ferma le piano et revint vers nous. On trouva qu'elle avait bien chanté. Je résolus de tenter une fois de plus de lui parler. Je recommençais à espérer qu'elle ne me repousserait pas.

J'avais remarqué que depuis deux ou trois jours, au moment où l'on se séparait le soir, elle restait en arrière dans le salon, attendant que l'escalier où il faisait un froid glacial cessât d'être encombré, pour le monter plus rapidement. Je projetai de m'attarder aussi dans le salon ce soir-là, afin de m'y trouver un instant seul avec elle.

On se dit adieu vers onze heures ; je fis semblant d'être absorbé par la lecture d'un journal. Hélène resta. Elle se tenait debout non loin de la porte entr'ouverte, prête à sortir ; elle serrait sur sa gorge son boa de plumes blanches. J'allai rapidement me placer entre elle et la porte que je poussai et fermai. En me voyant elle tressaillit ; elle me dit aussitôt d'un ton de voix posé et naturel :

— J'attendais qu'il n'y eût plus personne dans l'escalier, qui n'est pas chauffé. J'y ai pris froid il y a deux jours.

En même temps elle cherchait à passer.

Mais moi, lui coupant la parole :

— Hélène ! écoutez-moi ! je vous aime tant ! je vous le jure... Pardonnez-moi.

Je m'approchai d'elle, mais dès mes premiers mots ses traits avaient été bouleversés.

D'abord elle recula devant moi, avec crainte :

— Laissez-moi ! Tout est fini ; je ne veux pas, non, non...

— Vous êtes dure, Hélène, lui dis-je. Je m'en irai donc ?

— Tout est fini, laissez-moi, répétait-elle d'une voix presque suppliante.

Et elle se jeta du côté de la porte.

Elle parlait si haut que j'eus peur que les domestiques, dont j'entendais les pas dans le vestibule, n'entrassent. Je m'écartai, elle sortit.

Je montai dans ma chambre, je m'étendis sur mon lit, et je réfléchis longtemps dans l'obscurité. Bientôt je ne ressentis plus rien du dépit ni de la colère qui m'avaient affolé les jours précédents. J'étais remué encore de l'accent désespéré du chant d'Hélène ; je la plaignis, et pour la première fois je la compris et je lui donnai raison. Car je l'avais déshonorée, puis trahie ; et si maintenant elle avait peur de moi et me fuyait, elle faisait bien sans doute. Après une défaillance dont j'avais abusé, elle s'était ressaisie : au lieu de la poursuivre d'une plainte importune, il était mieux de m'incliner et

de céder ; je partirais ; l'heure en était venue. J'imaginais qu'elle était près de moi, que j'appuyais mon front dans ses mains, et que toutes mes pensées allaient vers elle, ne laissant en moi que le silence et l'oubli. Mais, lui remettant ainsi mon âme dans un élan de tendresse, je me disais que c'était la dernière fois, et que c'était un adieu.

Depuis des mois je n'avais su que la blesser, la tourmenter. Je n'avais pas été heureux, moi non plus, et probablement je ne pouvais pas l'être. Cependant j'avais beaucoup désiré l'aimer ; je n'avais jamais eu de dessein perfide ; je n'avais fait qu'écouter et que suivre pas à pas les mouvements sincères de ma nature intime, qui n'était à vrai dire ni mauvaise, ni cruelle. Il fallait donc qu'il y eût dans notre amour une cause de discorde essentielle, un mal plus profond que nous-mêmes. Ma tristesse s'élargissait ainsi dans le sentiment d'une nécessité vaste et terrible ; elle allait peu à peu agrandissant son orbe ; ma chambre et sa douteuse obscurité s'y mêlaient confusément, puis le souvenir du chant d'Hélène, puis les ténèbres de la nuit et tout ce qu'elles enveloppent, les souffrances qu'on a dans les chaumières des plaines, enfin toute la misère du monde... Mais en même temps j'acceptais, je me soumettais.

Le lendemain dimanche, je vis Hélène dans la matinée lorsqu'elle revenait de la messe, toujours froide et réservée. Oui, il était temps de m'éloigner

et de me séparer d'elle. Mais cette résolution m'effrayait encore.

L'après-midi je me promenai autour du château, je regardai les montagnes, le parc, la plaine. Puis je restai longtemps à côté d'Hélène, la contemplant comme au bord d'un adieu, et me souvenant déjà. Je me disais que, malgré tout, lorsque je la quitterais, il y aurait bien un instant où elle se rappellerait qu'elle m'avait aimé.

Or, le soir vers sept heures, quand j'entrai dans le salon quelques minutes avant le dîner, je n'y trouvai qu'elle et M. Véière. Lui était au fond, accoudé à la cheminée ; Hélène était au milieu du salon, toute vêtue de blanc, avec un ruban de couleur vive autour du cou. Elle était debout près d'une table, et se penchait un peu au-dessus d'un album de gravures. Elle ne me regarda pas. Elle m'apparut dans cet instant si douloureusement belle que toutes mes blessures saignantes se ravivèrent, et je résolus brusquement de ne plus la voir et de m'arracher enfin à cette tyrannie. Je m'approchai de M. Véière, je lui dis que je voulais partir, et je lui demandai de me faire conduire à la gare de B... le lendemain matin. Il s'étonna ; alors moi-même j'hésitai. Je reculais déjà : il me demanda si j'avais des raisons pour partir ; je lui dis que non.

Il n'y comprit rien ; au lieu de me retenir comme je m'y attendais, il me répondit sèchement :

— Enfin vous voulez vous en aller ? Eh bien ! c'est une chose décidée.

Ainsi fut résolu presque à l'aventure ce départ.

Je regardai du côté d'Hélène. Elle n'avait fait aucun mouvement ; de temps en temps elle tournait des pages qui, dans le silence, se froissaient avec bruit. Peut-être nos paroles n'étaient-elles pas parvenues jusqu'à elle.

Un moment après, pendant le dîner, M. Véière appela un des domestiques et lui dit à haute voix :

— Il faudra faire conduire M. André demain matin au train de onze heures.

Cette fois tout le monde avait entendu. Un murmure ondula autour de la table :

— Quoi ! vous partez ? Vraiment ?

Mme Varel eut l'amabilité d'exprimer un regret. Mais je remarquai que le visage d'Hélène était resté immobile ; elle n'avait rien dit ; elle regardait fixement un bouquet de lourds dahlias placé sur la table en face d'elle... Donc c'était un fait accompli : le lendemain à la même heure je ne serais plus là. A cette pensée, tout ce qui m'entourait me devint cher et solennel, et je fus secoué d'une si forte émotion que pendant un instant je ne vis rien. Lorsque je pus relever les yeux sur Hélène, son regard inerte était encore arrêté sur les mêmes fleurs énormes et délicates, seulement elle était devenue très pâle... Ainsi commença cette fatale soirée...

En sortant de la salle à manger, on alla, comme il arrivait souvent, sur la terrasse devant les fenêtres du salon. La nuit était très obscure, mais point froide. Mme Varel dit à Hélène qu'elle ferait mieux de ne pas sortir, elle répondit à peine, et resta. M. Véière et Henri fumaient. On rentra peu à peu.

Je m'approchai d'Hélène et je lui dis très bas :

— Vous savez que je pars. Je ne vous verrai probablement pas de très longtemps. Puis-je causer un instant avec vous ?

Elle fit :

— Oui.

Nous descendîmes les quelques marches de l'escalier, elle s'arrêta en bas, en face de la grande avenue. Je la distinguais à peine dans l'obscurité.

— Qu'avez-vous à me dire ? demanda-t-elle.

Je fus embarrassé, car ce que j'avais à lui dire allait à l'infini.

— Hélène, fis-je, est-ce donc seulement parce que je vais vous quitter que vous consentez à me parler ?

— Oui.

— Vous me détestez donc ?

Elle ne répondit pas. Je lui dis d'une voix tremblante :

— J'avais espéré que vous me garderiez au moins un peu d'amitié ?

— De l'amitié ! entre vous et moi ! y songez-vous?

Je fus content de la trouver si fière, et qu'elle

pensât qu'il ne pût y avoir entre nous que de l'amour, ou rien.

— Hélène, j'ai voulu partir parce que je ne pouvais plus supporter votre indifférence, étant près de vous. Si vous saviez combien j'ai été malheureux ces derniers jours ! Souvent j'ai désiré mourir...

Elle eut un rire bref et saccadé, comme si elle avait eu des souvenirs pires encore. Je voulus prendre sa main, mais elle la retira. Je désespérai d'obtenir d'elle un mot qui nous rapprochât.

Je voulus savoir, car ce doute me rongeait, si c'était bien parce qu'une nuit je l'avais abandonnée, qu'elle avait cessé de m'aimer. Dès mes premiers mots elle cacha sa figure dans ses mains :

— Non, non, dit-elle, ce n'est pas pour cette raison.

Elle ajouta lentement, songeuse :

— Je ne sais quelle folie m'avait aveuglée ce jour-là. J'avais perdu l'esprit. Il ne me reste rien aujourd'hui de ce que j'éprouvais alors. C'est bien fini... mais que suis-je devenue à présent !

Ces derniers mots, prononcés avec une mélancolie poignante, me percèrent d'un remords.

Elle reprit gravement :

— Oui, tout cela est fini.

Et moi, par respect pour elle, je lui dis :

— Puisque vous le voulez, Hélène, que ce soit fini ; je me résignerai.

Mais j'avais un peu honte en même temps que je prononçais cette parole.

Nous restâmes un moment sans rien dire, et ce silence semblait clore le passé.

Au bout d'une minute, elle reprit d'un ton amer :

— Vous vous êtes bien amusé, n'est-ce pas ?

— Hélène ! m'écriai-je, je ne m'étais donc pas trompé ; vous me détestez ! Est-il vrai que vous pensez cela ?

Alors, se reprenant, s'excusant presque :

— Non, je ne le pense plus maintenant ; ce fut pendant les premiers jours.

Elle continua avec lenteur :

— C'est vous qui m'avez instruite autrefois ; mais à présent je vois clair en vous comme en moi...

Alors, je murmurai :

— Hélène, je vous aimais.

— Non, répondit-elle, vous ne m'aimiez pas... Vous aimez l'amour et non moi. Au reste, vous n'aimerez jamais personne. Cependant vous souffrirez... Vous vivrez ainsi.

— Hélène, j'aurai de ne plus vous voir un regret si errant et si misérable...

— Non, non, ne parlez point de vos regrets, continua-t-elle sur un ton de haute sérénité, ne parlez point de vos regrets, car vous ne savez au juste ce que vous souhaitez, et vous êtes si inquiet et si misérable, que vous préférez vos désirs et vos

regrets eux-mêmes à leurs objets. Vous m'aviez promis jadis une intimité sans fin ; mais vous vous dérobiez sans cesse, en quête d'une nouvelle solitude, tandis que vous saviez bien que moi je ne pourrais ouvrir mon cœur sans le donner. Je n'ai plus confiance en vous... Ah ! je suis sûre même qu'en ce moment, si je venais à vous dire que je suis à vous pour toujours, aussitôt vous ne sauriez plus que faire de ma vie.

Je ressentais cruellement la vérité de ce qu'elle disait ; j'aurais voulu qu'elle m'accusât encore davantage.

— Et pourtant, Hélène, pourtant je vous aimais...

Après un nouveau silence je lui demandai ce qu'elle ferait à l'avenir.

— Vous vous marierez ?

— Oh ! non, non ! pas cela !...

— Où serez-vous cet hiver ?

— J'irai sans doute à Nice...

Elle paraissait n'y avoir jamais songé encore.

— Et après ? demandai-je.

— Je ne sais pas.

— Serez-vous à Randé l'été prochain ?

— Je ne sais pas...

Je lui dis encore :

— Que ferez-vous désormais ? De quoi vous occuperez-vous ?

Et à chaque question, elle répondait :

— Je ne sais pas, je ne sais pas, en secouant tristement la tête.

Alors je fus pris d'une grande pitié pour elle, car je vis que j'avais brisé sa vie. Des sanglots m'étouffaient. Je lui dis :

— Pardonnez-moi ! J'ai passé ces derniers jours dans le désespoir ; mais j'en ai presque honte à présent ; car le mal dont je souffrais était bien peu de chose à côté de celui que je vous ai fait.

Elle soupira.

— Et pourtant, continuai-je, nous aurions dû nous entendre !

— Peut-être, dit-elle.

— Car je vous comprenais toute, n'est-ce point vrai ? il n'y avait rien en vous que vous ne pussiez me confier.

Elle dit encore :

— C'est vrai.

Puis sa voix fléchit, et elle ajouta avec émotion :

— Voilà qui ne sera jamais plus.

— Hélène, repris-je, je m'étais imaginé qu'après ce qui s'était passé, il était impossible que je ne fusse plus rien pour vous. J'avais toujours cru que c'était un lien qui ne se pouvait défaire ! Comme j'avais été nourri de mensonges ! Mais, hélas ! ne plus vous voir !...

Les sanglots qui depuis longtemps m'oppressaient, éclatèrent ; et je couvris de baisers et de

larmes ses longs doigts vivants qu'elle ne retirait plus.

Or, tandis que je pleurais ainsi dans ses mains, l'une des portes vitrées du salon s'ouvrit, et Mme Varel s'avança sur la terrasse. Elle ne pouvait pas nous voir.

— Hélène ! appela-t-elle à mi-voix.

— Oui, tante.

— Que fais-tu donc ? il faut rentrer.

— J'y vais, dit Hélène.

— Adieu donc, lui dis-je très bas, adieu...

J'ajoutai :

— Hélène ! vous me pardonnez ?

Elle ne me répondit pas, mais sa main trembla dans la mienne.

Mme Varel l'appela à nouveau.

— Oui, tante, dit-elle, j'y vais tout de suite.

Je perçus très nettement dans sa voix une volonté de patience et de soumission. Elle serra ma main et s'éloigna. Elle rejoignit sur la terrasse Mme Varel, avec qui elle échangea quelques paroles. Leurs silhouettes se détachaient sur le fond de lumière. Elles entrèrent ensemble ; la porte se referma derrière elles avec un bruit tremblant de vitres.

Je m'en allai du côté de la nuit, vers l'avenue.

Des larmes chaudes ruisselaient sur mes joues. Je sentais que quelque chose venait de s'achever là, qu'une partie de ma vie se détachait de moi lentement. Je me penchais au-dessus des bassins qui

enfermaient dans leurs cercles de pierre une eau noire et polie, et je parcourais en pleurant cette allée de grands chênes où j'avais déjà, dans une pire détresse, erré une autre nuit.

Peu à peu mes larmes tarirent, et il me vint même quelque douceur de ce qu'elles avaient tant coulé. J'éprouvais un immense apaisement parce que j'avais pu parler à Hélène, parce que mon cœur encore une fois avait rencontré le sien, et j'étais délivré d'une grande angoisse. Je disais adieu à un passé irrévocable, j'acceptais définitivement ce qui était accompli. Je me tournais vers un nouvel espoir, vers l'aube d'une autre vie...

Je me rapprochai de la maison ; je vins appuyer mon front sur le socle où Diane entravée posait ses pieds de marbre. A travers les pleurs attardés dans mes yeux les lumières du salon faisaient scintiller des flots d'or ; près de moi les statues des deux enfants divins émergeaient lentement de la nuit : le premier, en s'éloignant, rejetait ou vidait par-dessus son épaule la coupe où il avait bu ; l'autre accourait, des fleurs plein sa corbeille, et je devinais dans l'ombre son éternel sourire...

Je rentrai dans le salon. Cette longue pièce avait sous ses lustres un aspect morne d'indifférence et d'ennui. Les habitants du château étaient dispersés çà et là, lisant des journaux, jouant aux cartes. Près de la cheminée, Mme Varel bavardait au milieu d'un petit cercle ; elle avait devant elle son métier

à tapisserie, et montrait des laines de différentes sortes, demandant sans doute qu'on l'aidât à faire un choix. Hélène, qui était assise à ses côtés, avait reçu quelques écheveaux dans les mains ; mais elle ne s'en occupait point et paraissait perdue dans ses réflexions ; je la plaignis d'être là. Henri vint la chercher parce qu'il organisait une partie de cartes avec son père, et qu'ils avaient besoin d'elle ; mais elle refusa de jouer, d'une certaine façon grave et étonnée que je vois encore.

Je les regardai tous les uns après les autres, son père, son frère, ses tantes, ses cousines, et je fus frappé comme je ne l'avais encore jamais été, de la différence immense qu'il y avait entre elle et eux : elle si consciente, elle dont l'âme profonde palpitait aux moindres chocs, et eux éternellement distraits, eux qui ne la comprendraient pas et qui, ajustant leurs sentiments aux occasions et aux convenances, jamais ne soupçonneraient les hautes et libres tragédies de la douleur et de la joie. Ainsi elle devait vivre au milieu d'eux désormais, pour toujours. Non, elle ne pourrait s'y accoutumer, ni resserrer sa vie jusqu'à leur ressembler ; avec son lourd secret elle ne le pourrait pas. Je la sentis à jamais captive... J'étais certain qu'en ce moment elle réfléchissait à cela même, qu'elle avait aussi cette pensée ; elle avait négligemment repoussé sur ses genoux les écheveaux que ses tantes lui avaient confiés, et, un peu renversée en arrière, l'air accablée, elle laissait

flotter ses yeux dans le vide. Alors encore une fois j'eus pitié d'elle.

Je voulus me retirer ; je fis mes adieux, car partant le lendemain dans la matinée, je ne devais revoir personne. Je parcourus le salon, serrant des mains ici et là. Quand je fus près d'Hélène et que je lui dis adieu à son tour, elle se souleva un peu avec effort, sa main retomba dans la mienne, inerte, et je vis dans son regard se creuser l'abîme d'une détresse inconnue.

Avant de sortir du salon je me retournai et je jetai vers elle encore un coup d'œil, croyant la voir pour la dernière fois.

Oui, je crus cela ; et pas une seconde je ne fus effleuré par l'idée de ce qui allait arriver. Depuis une semaine elle m'avait repoussé si délibérément, je l'avais trouvée une heure plus tôt si assurée dans les jugements qu'elle portait sur moi, que ni au moment de cet adieu, ni plus tard dans ma chambre, je ne pressentis l'approche du drame où nous allions encore une fois nous heurter.

Mais quel souvenir !

Arrivé dans ma chambre, je voulus faire mes préparatifs pour mon départ du lendemain ; j'enlevai l'abat-jour de la lampe de façon à éclairer tous les recoins de la pièce, et je commençai à placer mes vêtements dans une malle. Mais bientôt je m'arrêtai, je m'étendis dans un fauteuil, très las : je me demandai comment je réussirais à m'accommoder des

jours à venir ; puis, meurtri, brisé, je laissai mes pensées indécises vaguer au hasard. Les heures passèrent. Tous les bruits s'endormirent ; dans la cheminée le feu mourut. Je n'entendis plus que l'horloge de la tour, qui avait déjà coupé de sa sonnerie monotone tant de nuits douloureuses.

Vous me voyez, mon ami, vous me voyez bien, immobile, dans cette chambre froide, sous la lampe, perdu dans une rêverie sans forme. Le silence était profond, le château dormait sur sa montagne.

Tout à coup j'entendis un craquement du parquet du vestibule. Je me levai, mon cœur cessa de battre. Un coup léger fut frappé à ma porte, qui s'ouvrit. Hélène entra. La lumière de la lampe l'éclairait toute. Elle était vêtue de blanc ; elle était très pâle, ses yeux étincelaient d'un feu sombre et d'une résolution passionnée. Elle s'avança la tête haute, orgueilleuse, comme pour braver la honte de ce retour. Elle que j'avais vue ce même soir si calme, si ferme, voilà que maintenant elle revenait à moi, traînée, misérablement traînée par la douleur et par l'amour...

Elle s'arrêta en face de moi, et dit :

— Oui, je suis venue...

Son arrivée m'apporta un flot de merveilleuses promesses ; mais j'eus aussi l'impression qu'il s'accomplissait quelque chose de solennel. Avec un élan de joie je m'approchai d'elle :

— Hélène !

Mais elle m'écarta d'un geste.

Je demeurai immobile.

— Vous partez demain ? demanda-t-elle.

Sa voix sonna étrangement.

— Vous l'avez voulu, lui répondis-je.

Alors elle murmura, très bas :

— Emmenez-moi !

— Vous emmener ! mais, Hélène, c'est impossible...

— Ah ! c'est impossible, répéta-t-elle d'une voix sans intonation, comme un écho.

Elle avait l'air égaré. Je lui représentai en quelques mots que dans les conditions où je partais de chez elle, malgré tout mon désir, je ne pouvais la prendre avec moi.

— C'est vrai, dit-elle lentement, c'est vrai. A quoi donc pensais-je ?

Elle mit et laissa sa main sur son front.

Je la regardai avec inquiétude.

Alors d'une voix plaintive, pleine de sanglots, elle expliqua pourquoi elle était venue et avait dit cela. Elle voulait bien m'aimer encore, car elle ne pouvait vivre autrement ; elle l'avait senti ce soir. Mais elle avait souhaité alors que je fusse lié à elle d'une façon définitive par un acte ineffaçable, comme ce départ, qui la compromettrait à jamais et moi avec elle, de sorte qu'ensuite je ne pourrais plus me séparer d'elle...

Car rien au monde ne lui importait à présent ;

mais elle voulait savoir si j'accepterais, parce qu'elle avait peur de moi, parce que j'étais incertain et changeant...

Alors moi, en qui ces reproches si justes faisaient revivre le passé, je fus effrayé soudain au souvenir de tant de jours où je n'avais pas pu l'aimer ; j'aurais voulu qu'elle n'en parlât plus, que ce fût aboli, qu'elle ne rappelât pas le désaccord essentiel qui était entre nous ; et moi aussi, comme elle, j'eus peur de moi. Je lui dis :

— Taisez-vous, je vous en prie, taisez-vous.

Mais elle continuait :

— Vous ne m'avez jamais aimée comme je l'espérais, comme vous me l'aviez promis. Je me suis donnée à vous, et puis vous n'avez plus voulu de moi. On dirait qu'il y a quelque chose d'étranger et d'hostile qui vient à tout moment se mettre entre vous et moi. J'aurais voulu une fois être sûre...

— Hélène ! je vous en supplie, taisez-vous, taisez-vous ! Si vous saviez... taisez-vous !

Pour qu'elle ne poursuivît pas, pour oublier, je voulus la prendre dans mes bras. Elle me repoussa d'abord avec résolution :

— Non, non, dit-elle, pas cela, je ne veux plus. Je me suis juré...

La résistance animait en moi un sourd dépit. Enfin je pus m'approcher d'elle, je lui pris les mains, je les couvris de baisers, je la suppliai. Elle se défendait encore, se raidissait, et de toutes ses forces

soulevait sa pauvre volonté au-dessus du désordre de son cœur. Mais peu à peu elle fléchit, mes lèvres rencontrèrent les siennes, son corps mollit, et elle s'appuya contre moi. Or, tandis qu'elle s'abandonnait ainsi, et qu'elle me permettait de l'entraîner jusqu'à mon lit, le pouvoir de le faire m'en ôta presque la volonté. Mes désirs des jours précédents me revinrent à la mémoire, mais en ondes glacées. J'hésitai. Est-ce que j'étais capable de promettre pour toujours ? hélas ! je savais trop ce que je pouvais attendre, j'avais déjà trop souffert, trop pleuré... Alors, je ne dis plus rien, je lâchai ses mains, je reculai d'un pas, non point certes pour la repousser, non point pour l'écarter, mais seulement pour mesurer l'avenir, et prolonger d'un instant encore l'indécision du destin.

Une seconde passa. Alors elle vit mon geste, mon silence. Elle se redressa avec orgueil :

— Adieu, cria-t-elle.

Et elle s'enfuit.

Après un instant de stupeur, je voulus la rejoindre et je m'élançai derrière elle ; mais je ne rencontrai que le froid et la nuit.

Je descendis les escaliers, je courus jusqu'à la porte de sa chambre ; elle était fermée à clef. Je frappai ; on ne répondit pas ; je n'entendis aucun bruit ; j'étais hors de toute pensée. Je remontai à l'étage supérieur, marchant à tâtons dans les ténèbres. J'étais sûr qu'il allait se passer un événement

affreux, sans nom, et j'attendais de seconde en seconde... Une détonation éclata dans la nuit, suivie d'un cri ; je m'arrêtai, haletant ; immédiatement après un second coup de feu retentit. J'étais en haut de l'escalier, appuyé contre le mur, je glissai sur le sol ; et, penché presque sans vie au-dessus de ce gouffre, j'entendis dans le château s'ébranler et monter une rumeur d'épouvante, des cris, des appels, des pas errants et précipités. Je pus me traîner jusque dans ma chambre, et là je tombai évanoui. Je restai ainsi plusieurs heures.

Lorsque je revins à moi, j'étais engourdi de froid ; il faisait nuit encore. J'allai dans le vestibule. Un domestique qui passait me raconta tout. On avait entendu des plaintes dans la chambre d'Hélène, et on avait enfoncé la porte. On l'avait trouvée gisant par terre ; elle s'était blessée dans la région du cœur, elle perdait beaucoup de sang et était déjà sans connaissance. On avait sur-le-champ envoyé chercher un médecin à la ville de B... ; mais aussitôt après elle avait expiré. Quand on était entré dans sa chambre, elle serrait encore dans sa main droite un revolver qui appartenait à son frère et qu'elle avait dû lui prendre quelques jours plus tôt.

Qu'ajouter à présent ? Qu'importent mes remords ou mes regrets ? Qu'importe que j'aie pleuré ! Tout s'efface, tout disparaît devant la mort... Je restai sur mon lit, replié sur moi-même, attendant

l'aube. Que n'avais-je eu, comme elle, la force de me tuer ? J'avais peur de me souvenir et d'exister. Je ne pensais qu'à la mort, je l'accueillais en moi, il me semblait qu'à force de la sentir familière, voisine, aimée, elle me prendrait peut-être aussi.

Enfin l'aurore parut et lentement décolora la nuit ; le jour entra dans ma chambre, terne, hargneux, maussade. La pluie se mit à tomber à torrents ; du haut du ciel elle faisait pendre des poignées de longs fils, et elle jetait contre les vitres tous les pleurs de l'automne. Dans le château erraient des bruits étouffés, discrets, un murmure de vie ralentie et accablée. Je vivais, j'entendais, je marchais, mais comme endormi, et presque sans conscience.

Vers neuf heures le cocher entra dans ma chambre et me demanda si j'étais toujours décidé à partir. C'était un vieil homme ; il avait pleuré sans doute, car ses yeux étaient rouges. Je ne savais que lui répondre ; il m'était pénible de quitter cette maison si vite, comme furtivement ; mais je craignais d'autre part que ma présence ne fût odieuse aux parents d'Hélène s'ils soupçonnaient que je n'étais pas étranger à sa mort ; et moi-même je redoutais de me trouver en face d'eux. J'envoyai un billet à Mme Varel pour lui demander ce que je devais faire ; elle me répondit par quelques lignes en m'engageant à ne partir que l'après-midi.

Des heures passèrent, très lentes. L'idée qu'Hélène ne vivait plus était pour moi encore inconcevable ; mais la moindre circonstance qui survenait, le moindre changement autour de moi me le rappelait dans un saisissement.

Un peu avant midi quelques tintements de cloches annoncèrent le déjeuner. Je descendis dans le salon. Les visages étaient consternés. La façon dont on m'accueillit me prouva que nul n'avait supposé que j'eusse joué un rôle dans le drame de la nuit.

On se mit à table. Plusieurs personnes manquaient ; mais c'était une chose terrible que la place d'Hélène fût vide. Sa mort était un mystère qui angoissait tout le monde ; cependant on n'osait même pas s'interroger ; un grand silence tombait de là-haut, de sa chambre... M. Véière paraissait avoir brusquement vieilli ; ses traits étaient tirés, son regard était morne et fixe. Il ne pouvait manquer de croire que ses projets de mariage avaient causé le désespoir de sa fille, et sans doute il s'accusait de sa mort : je le plaignis, sans que je visse la possibilité de le rassurer. Mme Varel pleurait. Parfois une conversation naissait : puis tout le monde se taisait aussitôt, parce qu'on recommençait à se souvenir.

Après le déjeuner Mme Varel m'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Vous qui la connaissiez, me dit-elle, vous qui

causiez souvent avec elle, aviez-vous jamais soupçonné un pareil dessein ?

Je lui dis que non. Elle se souvint que la veille au soir je lui avais parlé longuement sur la terrasse, et elle me demanda ce que nous avions dit. J'étais embarrassé pour répondre ; tandis que j'hésitais, elle s'exclama tout à coup :

— Mais vous partiez ! Vous lui disiez adieu !

Elle me regarda, les yeux agrandis, stupéfiée de l'idée qui lui venait. Peut-être entrevit-elle un peu de la vérité ; elle resta songeuse un moment, son regard semblait chercher quelque chose très loin.

— Ah ! mon Dieu ! murmura-t-elle enfin, qu'ai-je fait ?

Ses yeux revinrent sur moi ; je craignais d'y lire de l'aversion ; mais il n'y parut que des larmes.

Elle ne me demanda plus rien.

Peu d'instants restaient avant mon départ. Je priai Mme Varel de me dire si je devais revenir deux jours après pour la dernière cérémonie ; elle hésita, et finit par répondre que peut-être il valait mieux que je n'y fusse point.

— Puis-je la voir encore une fois ? lui demandai-je.

— Venez, fit-elle.

Elle me prit par la main. Nous montâmes l'escalier ; je tremblais, mes jambes ne me soutenaient plus, et j'avançais avec effroi, car je savais que j'allais contempler la mort dans sa vérité.

Nous entrâmes.

Dans la vaste chambre aux tentures bleues traînait une pesante odeur de fleurs. Deux cierges brûlaient à la tête du lit d'Hélène ; au pied, une religieuse était agenouillée sur un prie-Dieu. Il y avait là un silence si absolu, si formidable qu'on y sentait la marque de l'éternité ; dès que j'eus passé le seuil j'eus l'impression d'être tiré hors du temps.

La tête d'Hélène reposait sur un oreiller très haut ; elle était un peu penchée en avant. Mme Varel avait dénoué sa chevelure et l'avait fait retomber en masse le long de ses joues pour dissimuler une longue écorchure qu'elle s'était faite à la tempe lorsqu'elle était tombée. Son attitude était rigide, ses yeux étaient clos, ses lèvres décolorées. Je la voyais de profil, très belle encore, mais grave, oh ! si grave ! Un christ d'ivoire était posé sur sa poitrine qui ne se soulevait plus.

Je ne pouvais regarder son visage sans y chercher un mouvement, une expression. Elle, hier encore si vivante, elle qui pensait, aimait, comment croire qu'elle était inerte comme les choses autour d'elle, aussi morte que les plus anciens morts, aussi lointaine, aussi absente que si elle était morte depuis l'éternité ?

Ainsi j'étais responsable de cet effroyable silence !... Et cependant qu'y avait-il eu de profond en elle et en moi qui ne voulût sa mort ou la mienne ?

Parfois un remords ou une grande pitié palpi-

taient en moi, montaient, faisaient éclater leur plainte à la lumière de ma conscience. Mais ce n'était que par instants, car mes pensées suivaient un autre cours : j'avais un besoin impérieux de croire qu'Hélène était là encore, que son âme était là, éparse, flottant autour de moi ; et dans la lourde atmosphère qui m'étourdissait, j'en eus pendant quelques secondes l'illusion. Je crus lui parler, qu'elle m'accueillait doucement : elle voyait bien que je ne souhaitais qu'être étendu comme elle, rigide, sans pensée, les yeux clos, grave comme elle, et elle me promettait qu'à l'heure où mon âme à son tour se délierait dans la nuit, elle emplirait ma mémoire et me recevrait dans sa mort. Son regard descendait en moi plus loin que je n'avais jamais été, en un point si mystérieux et si secret qu'il était par delà tous les désirs et toutes les nécessités, lumineux de pure tendresse. Mais comme alors je remarquai ce colloque où je m'abandonnais et que j'essayai de mieux entendre, tout s'évanouit en des chuchotements et des sourires...

Mes yeux, se reportant sur Hélène, se heurtèrent à son interminable sérénité : j'eus une grande douleur, car je sentis que je venais de lui dire adieu, et que déjà c'était achevé... Puis subitement tout se déforma à mes yeux ; les cierges tachaient la lumière du jour d'une clarté pâle, jaunie, fanée, de sorte que cette étroite scène environnée d'infini, ce lit, le visage d'Hélène prirent pour moi un aspect

décoloré, effacé, comme un très ancien souvenir : il me sembla que je l'apercevais déjà après bien des années écoulées, au plus profond du passé, petite chose perdue dans le temps ; et rencontrant ainsi la nécessité d'oublier, je m'en désespérai plus même que de la mort.

Alors je fondis en pleurs. Mme Varel qui était restée auprès de moi m'emmena hors de la chambre d'Hélène. Elle descendit avec moi les escaliers. En bas du perron la voiture qui devait m'emmener m'attendait déjà. Je lui dis adieu, et je me jetai tout en larmes au fond du coupé qui s'ébranla et partit.

J'arrivai le soir même à Rive-de-Gier. Je dus annoncer à mes parents la mort d'Hélène ; ma mère était atterrée ; je lui dis qu'à Cierny même personne ne pouvait s'expliquer sa résolution funeste ; mais elle avait peine à me croire. Mon père alla à Cierny le surlendemain ; une cérémonie eut lieu dans l'église d'un village voisin, puis le corps d'Hélène fut transporté dans le pays de sa mère et de ses tantes, aux environs de Nice.

Mon père revint de Cierny très peiné, et désireux d'être sûr que je n'avais été mêlé en rien à ce sombre événement. Mais il me retrouva ayant la fièvre et du délire ; je restai plusieurs jours presque sans mémoire. Puis, dès que je fus un peu remis, je voulus m'éloigner et je partis pour Paris.

Je n'ai jamais revu aucun des membres de la famille d'Hélène. Mme Varel alla vivre chez elle à Nice, d'où elle ne sortit plus. M. Véière et son fils quittèrent Rive-de-Gier et habitèrent dans le département de l'Hérault, près de Béziers, où ils possédaient une autre usine. Ils ne retournèrent plus à Cierny. M. Véière vint encore de temps en temps passer quelques jours à Rive-de-Gier pour ses affaires ; alors seulement les volets toujours clos de la maison de Randé s'ouvraient. Au cours de ses brefs séjours mon père le rencontrait parfois ; M. Véière causait volontiers avec lui. Mais il n'entra plus jamais dans notre maison.

FIN

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN

COLLECTION NELSON

LISTE ALPHABÉTIQUE

ABOUT, EDMOND.
Le Nez d'un Notaire.
Les Mariages de Paris.

ABRANTÈS, MADAME D'.
Mémoires (extraits). (2 vol.).

ACHARD, AMÉDÉE.
Belle-Rose.
Récits d'un Soldat.

ACKER, PAUL.
Le Désir de vivre.

ADAM, PAUL.
Stéphanie.

AICARD, JEAN.
L'Illustre Maurin.
Maurin des Maures.
Notre-Dame-d'Amour.

ANGELL, NORMAN.
La Grande Illusion.

AVENEL, LE Vte G. D'.
Les Français de mon temps.

BALZAC, HONORÉ DE.
Eugénie Grandet.
La Peau de Chagrin, Le Curé de Tours, etc.
Les Chouans.
Ursule Mirouët.
Le Père Goriot.

BARRÈS, MAURICE.
Colette Baudoche.
Le Roman de l'Énergie Nationale :
* Les Déracinés.
** L'Appel au Soldat.
*** Leurs Figures.

BASHKIRTSEFF, MARIE.
Journal. (Extraits.)

BAUMANN, ÉMILE
La Fosse aux Lions.

BAZIN, RENÉ.
De toute son Âme.
Le Guide de l'Empereur.
Madame Corentine.
La Barrière.

BENTLEY, E. C.
L'Affaire Manderson.

BOJER, JOHAN.
La Puissance du Mensonge.

BORDEAUX, HENRY.
La Croisée des Chemins.
La Robe de Laine.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.
Les Derniers Jours du Fort de Vaux.
Les Captifs délivrés.

BOURGET, PAUL.
Le Disciple.
Voyageuses.

BOYLESVE, RENÉ.
L'Enfant à la Balustrade.
Sainte-Marie-des-Fleurs.

BRADA.
Retour du Flot.

BUCHAN, JOHN.
Le Prophète au Manteau Vert.
Le Prêtre Jean.
Les Trente-neuf Marches et La Centrale d'Energie.
Salut aux Coureurs d'Aventures.

CAMPAN, MADAME.
Mémoires sur la Vie de Marie-Antoinette. (Extraits.)

CARO, MADAME E.
Amour de Jeune Fille.

CHATEAUBRIAND.
Mémoires d'Outre-tombe.

CHERBULIEZ, VICTOR.
L'Aventure de Ladislas Bolski.
Le Comte Kostia.
Miss Rovel.

CLARETIE, JULES.
Noris.
Le Petit Jacques.
Les Huit Jours du Petit Marquis.

CONSCIENCE, HENRI.
Le Gentilhomme pauvre.

COULEVAIN, PIERRE DE.
Ève Victorieuse.
L'Ile inconnue.

CROCKETT, S. R.
La Capote lilas.

DAUDET, ALPHONSE.
Contes du Lundi.
Lettres de mon Moulin.
Numa Roumestan.

DICKENS, CHARLES.
Aventures de Monsieur Pickwick (3 vol.).

DUMAS, ALEXANDRE.
La Tulipe noire.
Les Trois Mousquetaires (2 vol.).
Vingt Ans après (2 vol.).
Le Vicomte de Bragelonne (5 vol.).
Le Comte de Monte-Cristo (6 vol.).
La Reine Margot (2 vol.).
La Dame de Monsoreau (3 vol.).
Les Quarante-Cinq (3 vol.).
Joseph Balsamo (5 vol.).
Le Collier de la Reine (3 vol.).
Ange Pitou (2 vol.).
La Comtesse de Charny (6 vol.).

DUMAS FILS, ALEX.
La Dame aux Camélias.
Le Demi-Monde; Denise.

FABRE, FERDINAND.
Monsieur Jean.

FEUILLET, OCTAVE.
Histoire de Sibylle.
Un Mariage dans le Monde.

FLAUBERT, GUSTAVE.
L'Éducation sentimentale.
Trois Contes.

FRANCE, ANATOLE.
Jocaste et Le Chat maigre.
Pierre Nozière.
Sur la Pierre blanche.

St FRANÇOIS DE SALES.
Introduction à la Vie dévote

FRAPIÉ, LÉON.
L'Écolière.

FROMENTIN, EUGÈNE.
Dominique.
Les Maîtres d'Autrefois.

GACHONS, J. DES.
La Vallée Bleue.

GAUTIER, THÉOPHILE.
Le Capitaine Fracasse (2 vol.).
Le Roman de la Momie.
Un Trio de Romans.

GONCOURT, EDMOND DE.
Les Frères Zemganno.

GRÉVILLE, HENRY.
Suzanne Normis.

GUILLAUMIN, E.
La Vie d'un Simple.

GYP.
Bijou.
Le Mariage de Chiffon.
Petit Bob.

HALÉVY, LUDOVIC.
Criquette.
L'Abbé Constantin.

HANOTAUX, GABRIEL.
La France en 1614.

HAY, IAN.
Les Premiers Cent Mille.

HÉMON, LOUIS.
La Belle que voilà...

IBAÑEZ, BLASCO.
Arènes sanglantes.

JEAN DE LA BRÈTE.
Mon Oncle et mon Curé.
Un Vaincu.

KARR, ALPHONSE.
Voyage autour de mon Jardin

KIPLING, RUDYARD.
Simples Contes des Collines.
Nouveaux Contes des Collines.
Sous les Déodars.

LABICHE, EUGÈNE.
Le Voyage de M. Perrichon, etc.
Les Deux Timides et autres Comédies.

LA BRUYÈRE, JEAN DE.
Caractères.

LAMARTINE.
Geneviève.
Raphaël ; Graziella.
Jocelyn.

LANG, ANDREW.
La Pucelle de France.

LE BRAZ, ANATOLE.
Pâques d'Islande.

LEMAÎTRE, JULES.
Les Rois.

LE ROY, EUGÈNE.
Jacquou le Croquant.

LÉVY, ARTHUR.
Napoléon Intime.
Napoléon et la Paix.

LICHTENBERGER, ANDRÉ
Gorri le Forban.

LOTI, PIERRE.
Figures et Choses qui passaient.
Jérusalem.
Le Roman d'un Enfant.

LYTTON, BULWER.
Les Derniers Jours de Pompéi

MAETERLINCK, MAURICE.
Morceaux choisis.

MARK TWAIN.
Contes choisis.

MASON, A. E. W.
L'Eau vive.

MÉREJKOWSKY.
Le Roman de Léonard de Vinci.

MÉRIMÉE, PROSPER.
Chronique du Règne de Charles IX.

MERRIMAN, H. SETON.
La Simiacine.
Les Vautours.

MICHELET, JULES.
La Convention.
Du 18 Brumaire à Waterloo.

MIGNET.
La Révolution Française. (2 vol.)

NOLHAC, PIERRE DE.
Marie-Antoinette Dauphine.
La Reine Marie-Antoinette.
Louis XV et Madame de Pompadour.

NOLLY, ÉMILE.
Hiên le Maboul.

OLLIVIER, ÉMILE.
L'Expédition du Mexique.

ORCZY, LA BARONNE.
Le Mouron Rouge.

PÉLADAN.
Les Amants de Pise.

PIÉCHAUD, MARTIAL.
La Dernière Auberge.

POE, EDGAR ALLAN (trad. BAUDELAIRE).
Histoires Extraordinaires.
Nouvelles Histoires Extraordinaires.

RENAN, ERNEST.
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.
Vie de Jésus.
Lettres intimes.

ROD, ÉDOUARD.
L'Ombre s'étend sur la Montagne.

SAINT-PIERRE, B. DE.
Paul et Virginie.

SAINT-SIMON.
La Cour de Louis XIV.

SAND, GEORGE.
Jeanne.
Mauprat.

SANDEAU, JULES.
Mademoiselle de La Seiglière

SARCEY, FRANCISQUE.
Le Siège de Paris.

SCHULTZ, JEANNE.
Jean de Kerdren.
La Main de Ste-Modestine.

SCOTT, WALTER.
Ivanhoe.

SÉGUR, Cte PH. DE.
Mémoires d'un Aide de Camp de Napoléon : De 1800 à 1812.
La Campagne de Russie.
Du Rhin à Fontainebleau.

SIENKIEWICZ, HENRYK.
Quo Vadis ? (Édition expurgée.)

SOUVESTRE, ÉMILE.
Un Philosophe sous les toits.
Le Foyer Breton.

STENDHAL.
La Chartreuse de Parme.

THEURIET, ANDRÉ.
La Chanoinesse.

TILLIER, CLAUDE.
Mon Oncle Benjamin. (Édition expurgée.)

TINAYRE, MARCELLE.
Hellé.
L'Ombre de l'Amour.

TINSEAU, LÉON DE.
Un Nid dans les Ruines.
La Clef de la Vie.

TOLSTOÏ, LÉON.
Anna Karénine (2 vol.).

TOURGUÉNEFF, IVAN.
Fumée.
Une Nichée de Gentilshommes.
Les Eaux Printanières.
Terres vierges.

VANDAL, LE COMTE A.
L'Avènement de Bonaparte (2 vol.).

VAUDOYER, JEAN-LOUIS.
L'Amour masqué.

VIGNY, ALFRED DE.
Cinq-Mars.
Servitude et Grandeur Militaires.
Poésies.
Stello.
Chatterton, etc.
Journal d'un Poète.

VOGUÉ, LE Vte E.-M. DE.
Jean d'Agrève.
Le Maître de la Mer.
Les Morts qui parlent.
Nouvelles Orientales.

WENDELL, BARRETT.
La France d'Aujourd'hui.

WEYMAN, STANLEY J.
La Cocarde Rouge.

YVER, COLETTE.
Comment s'en vont les Reines.

ZOLA, ÉMILE.
Le Rêve.

ANTHOLOGIE DES POÈTES LYRIQUES FRANÇAIS.
L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Nelson
Éditeurs
25, rue Denfert-Rochereau
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris